

# Littoral



5

Abords  
topologiques

# littoral

---

## N° 5 - ABORDS TOPOLOGIQUES

---

|                       |                                     |
|-----------------------|-------------------------------------|
| Jean-Claude Terrasson | <i>Une écriture de contours</i>     |
| Philippe Julien       | <i>Note sur la Trinité</i>          |
| Erik Porge            | <i>De l'écriture nodale</i>         |
| Pierre Soury          | <i>Séances mathématiques</i>        |
| Mayette Viltard       | <i>Lire autrement que quiconque</i> |

---

## INTENSION ET EXTENSION DE LA PSYCHANALYSE

---

|                                          |                                                      |
|------------------------------------------|------------------------------------------------------|
| Jean Allouch                             | <i>Du discord paranoïaque (II)</i>                   |
| Charles-Henri Pradelle de La-tour Dejean | <i>L'écriture de l'araignée divinatrice</i>          |
| Françoise Wilder                         | <i>Comment j'ai lu certains de mes livres</i>        |
| Jean Bourdieu                            | <i>La structure comme lieu de forçage symbolique</i> |
| Jacqueline Poulain-Colombier             | <i>Un nom propre pour la psychanalyse</i>            |

---

## LIVRES

---

|               |                                                                    |
|---------------|--------------------------------------------------------------------|
| Louis Bazin   | <i>G. Ifrah : « Histoire universelle des chiffres »</i>            |
| Guy Le Gaufey | <i>P.L. Assoun : « Introduction à l'épistémologie freudienne »</i> |

---

Abstracts

Bulletin d'abonnement

---

Dessin de couverture réalisé pour LITTORAL par Xia Jia-nong  
Les figures de topologie ont été dessinées par Gilles Vaultont

## SONT DE LA REVUE :

- *un comité de rédaction*

Jean Allouch (direction), Philippe Julien, Guy Le Gaufey, Erik Porge, Mayette Viltard.

- *des correspondants*

en France :

C. Amirault (Bordeaux), M. Banastier (Rouen), C. Bertrand (Le Havre), J. Briffe (Antibes), B. Casanova (Tours), E. Decocq (Reims), M. Demangeat (Bordeaux), J.P. Dreyfuss (Strasbourg), J. Fourton (Limoges), J. François (Marseille), M. Gauthron (Angers), N. Glissant-Succab (Antilles), A. Gorges (Orléans), P. Marie (Nice), J. Milhau (Nîmes), D. Poissonnier (Lille), A.-M. Ringenbach (Le Havre), P. Sorel (Lyon), M. Thiberge (Toulouse), F. Wilder (Montpellier), H. Zysman (Besançon).

à l'étranger :

J. Bennani (Rabat), D. Cromphout (Bruxelles), M. Drazien (Rome), S. Gilbert (Oslo), M. Halayem (Tunisie), G. Izaguirre (Buenos-Aires), A. Patsalides (Californie), F. Peraldi (Montréal), W.J. Richardson (Boston), S. Schneiderman (New-York), C. Simoes (Brasilia), Miguel Felipe Sosa (Mexico).

# ABORDS TOPOLOGIQUES

« Ce qu'on écrit de la Chose,  
il faut le considérer  
comme ce qui s'en écrit venant d'elle,  
et non pas de qui l'écrit. »

Jacques Lacan.  
« ... ou pire »  
Séminaire inédit du 8/3/1972



Jean-Claude Terrasson

## Une écriture de contours (topologie et représentation)

*« Le sage Platon disait : “L’écriture est la géométrie de l’âme et se manifeste au moyen des organes du corps.” »  
(Qadi Ahmad).*

### 1 - AVERTISSEMENT

Nous convions le lecteur à l’expérimentation d’un singulier système de signes et aux réflexions qu’il inspire. Nous séparons rigoureusement ce système de signes de sa présentation et de son commentaire ce qui nécessite des va-et-vient de lecture mais permet de répéter le fondement d’une graphématique spécialisée dans le discours qui la présente et, en retours, son autonomie relative. Nous utilisons un autre va-et-vient entre représentation « usuelle » et objets construits par la mathématique (précisément par la topologie « en basses dimensions »). L’expérience nous a enseigné qu’il est nécessaire d’énoncer les précisions suivantes : il s’agit d’une institution singulière qui n’implique en rien une théorie générale des signes, un statut du référent, du représenté, etc., mais des faits relativistes liés à la traduction entre systèmes de signes ; elle n’implique rien non plus quant à l’existence des objets mathématiques, fussent-ils géométriques, mais s’intéresse à d’assez bonnes adéquations descriptives entre objets topologiques et faits de représentation, quitte à mentionner l’insistance avec laquelle revient le besoin de convaincre, au moyen de la représentation, de la validité des théorèmes de la topologie.

La nature de notre recherche consistant en l’extraction d’un système de signes à partir de la représentation « usuelle » et permettant

d'inscrire les objets abstraits construits par la topologie rend difficile l'attribution individuelle des résultats qui en découlent. Cette difficulté est liée au statut d'institution que revêt nécessairement tout système de signes. A côté de l'impulsion première de Jacques Lacan et du rôle fondateur de Pierre Soury, nous tenons particulièrement à nommer Christian Léger et Françoise Gonon.

Il nous revient par contre d'assumer la présentation, la formalisation et les développements que nous livrons : ce qui relève de l'usure et l'usage des signes.

## 2 - EGYPTIANERIES

L'écriture hiéroglyphique égyptienne :

 ss : le scribe     ss : écrire, dessiner, peindre

où, l'on reconnaît les instruments de l'écriture (la tablette avec les couleurs, l'étui contenant les roseaux, etc.), l'agent de l'écriture (l'homme accroupi) et le support de l'écriture (le rouleau de papyrus). Elle nous fournit encore cette composition qui nous intéresse particulièrement :

 ss kd : le dessinateur, le peintre

Le hiéroglyphe  est d'origine indéterminée représentant peut-être un instrument pour la pose des briques ou un instrument de mesure. Il sert à écrire des mots tels que « construction », « forme » et spécialement :

 kdwt : contours d'un dessin<sup>1</sup>.

Ceci permettrait d'énoncer la traduction littérale de notre « ss kd » : scribe de contours<sup>2</sup> ou encore traceur de contours.

1. « Outline (of a drawing) » : Sir Alan Gardiner « Aegyptian grammar », Oxford University Press, London, 1957, p. 596.

2. Jean Capart : « Je lis les hiéroglyphes », éd. Lebegue, Bruxelles, 1965, p. 24.

Nous n'entrerons pas dans l'explication du fonctionnement de l'écriture hiéroglyphique ni des rapports spécifiques qu'elle entretient avec le dessin, mais nous nous contenterons d'en extraire cet intitulé frappant d'« écriture de contours » qui métaphorise ce que nous exposons ici.

### 3 - LE FRANCHISSEMENT D'UN COL

Un premier exemple (cf. fig. 1) nous conduit au vif de notre propos. Deux colonnes : à gauche, une série de représentations « naïves » des perceptions successives pour un voyageur franchissant un col ; à droite, une retranscription de ces dessins dans une « écriture de contours ». Certains tracés sont conservés, certains disparaissent d'autres apparaissent, des signes non-iconiques (chiffres, flèches) viennent se surimposer. Le paysage est devenu transparent, ou translucide, ce que traduit l'artifice des pointillés. Le volume des montagnes n'est mentionné que par la surface qui le limite (ce qui n'a rien pour la perception ou la représentation, de surprenant), la représentation de cette surface a été épurée pour que ne subsistent que les traits qui en forment pour le regard contours. Lignes de contours ou bien lignes de pli qui renvoient la surface sur la surface, une couche de surface sur une couche de surface qui la continue. « Ligne de contours » : on imagine le report sur la surface de représentation d'une ligne de tangence du regard à la surface représentée ; « ligne de pli » : on imagine la surface représentée mise à plat, « repassée » sur la surface de représentation<sup>3</sup> ;

---

3. Nous tenons à souligner que, pour Pierre Soury, ce passage de la notion de « contours » à celle de « repassage » constituait le moment fondateur de la représentation des surfaces topologiques (cf. « Chaînes, nœuds, surfaces-la topologie de Lacan ; cours fait par Pierre Soury, transcrit par Jeanne Lafont, Ecole de la Cause Freudienne, Paris 1982 » surtout les trois premiers cours). Du point de vue radicalement « chosiste » que nous adoptons, qui ne fait confiance qu'à des représentants et à des traductions entre représentants, le statut du représenté — ou du référent, ici peu importe —, présent ou absent — plutôt absent — imaginaire ou non, n'intervient pas, sinon au titre d'objet indifférencié pour le commentaire. Cet *a priori* qui provient de l'arbitraire d'une théorisation ne doit pas cependant masquer que le passage de l'imagination d'un représenté installé dans l'espace à un représenté aplati sur la surface de représentation traduit une prise au sérieux de la surface de représentation, et prend le statut d'une instauration qui redouble celle des arts graphiques modernes. Nous renvoyons à ce propos à un texte de J. Pauthan qui relate l'appréhension du développement des surfaces sur la surface de représentation au travers de l'expérience du parcours d'un appartement obscur (J. Pauthan « La peinture cubiste », œuvres t. 5, pp. 76-97, Cercle du livre précieux, Paris, 1970). La signification de cette remarque devrait apparaître

en fait, trait d'un côté duquel la surface de représentation vaut pour deux couches (de plus) de la surface représentée, le côté de cet en-plus étant indiqué par une flèche. De quelque manière que l'on veuille bien s'imaginer ce représenté objet de représentation ces lignes de pli ou de contours ne sont pas des lignes de l'objet représenté même si elles viennent coïncider avec certaines singularités géographiques repérables (crêtes, vallées). Elles appartiennent à telle représentation du représenté d'un certain point de vue (ou à tel repassage du repassé). La succession de dessins suffit à le montrer : les lignes de contours se déplacent et se ré-agencent sur la surface représentée.

Les lignes de pli sont découpées en segments par des points singuliers qui représentent soit des fronces, soit des croisements (superposition ponctuelle de deux lignes de pli). On remarque que ces points singuliers amènent une redistribution des valeurs numériques portées par les segments de lignes de pli qui y aboutissent. Que signifient ces valeurs numériques ? Un segment de valeur 1 représente un pli entre la 1<sup>re</sup> et la 2<sup>e</sup> couche de la superposition locale de couches de surface, un segment de valeur  $n$  représente un pli entre la  $n$ ième et la  $(n + 1)$ ième couche de surface.

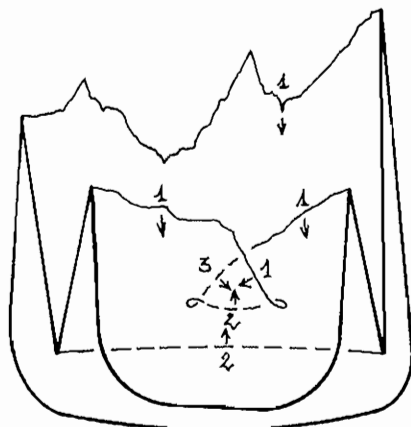
A ce moment nous pouvons faire un premier pas — qui relève de l'arbitraire d'un choix théorique — qui consiste à attribuer à ces points singuliers tout comme à la ligne de pli elle-même le statut de graphème. Par « graphème » on entend signe élémentaire d'un système de signes graphiques, c'est-à-dire signes récurrents, cataloguables et indécomposables (non dans l'absolu d'une graphémique qui s'occuperait des compositions de traits, mais dans une graphématique qui s'occupe des signes élémentaires de tel système de signes et de leurs possibilités combinatoires).

Cette mise en place graphématique permet de repérer que chaque dessin de notre séquence de droite diffère de ses voisins par les graphèmes auxquels il recourt mais surtout par l'organisation qu'il présente de ces graphèmes. L'affirmation sous-jacente est que de tel agencement à son successeur ou à son prédécesseur, il n'existe pas d'agencement intermédiaire. Le passage d'un agencement au suivant définit donc, du point de vue de la graphématique, une transformation élémentaire qui inscrit la brutalité irréductible du passage de telle organisation graphématique à telle autre. Ce passage est évidemment

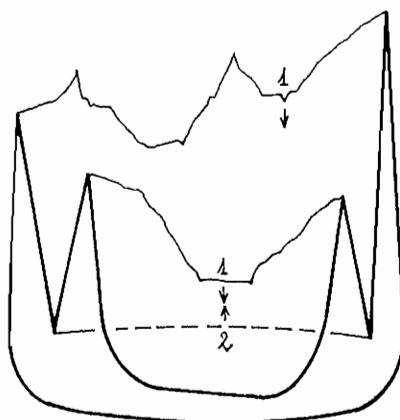
---

plus manifestement, en fin de lecture de notre texte et aussi par l'usage que nous faisons dans nos dessins de ce que l'on appelle classiquement « perspective inversée » bien qu'on la retrouve à l'origine de la plupart des représentations figuratives.

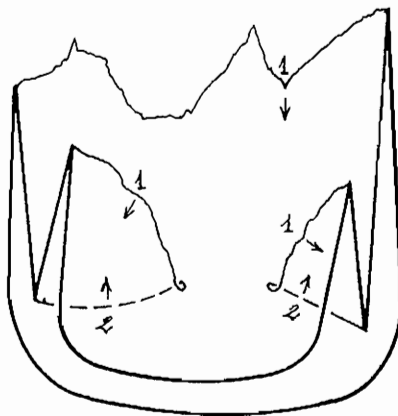
Les perceptions successives (à gauche) d'un voyageur gravissant un col sont interprétées (à droite) comme des transformations élémentaires d'une surface souple.



$C^{-1}$  ↓



A ↓



réversible : le voyageur peut franchir le même col en sens inverse et à reculons et alors la séquence se lit de bas en haut.

Nous voyons ici comment l'instauration d'une écriture de contours conduit à la représentation du continu par du discret. Cette condition est nécessaire à l'institution de tout système de signes, elle est ici plusieurs fois instituée : discret d'une graphématique pour la représentation du continu d'une surface par des traits (prix à payer : apparition de signes non-iconiques), discret d'une séquence de dessins pour la représentation du continu d'un parcours ou d'une temporalité (prix à payer : spécifier et nommer des transformations élémentaires).

Une affirmation sert d'intitulé à notre séquence de dessins : le parcours d'une surface rigide d'un paysage équivaut à la déformation d'une surface souple. Précisons : ce parcours se fait peut-être les pieds sur terre mais non pour le regard au niveau du sol, d'où intervention d'une dimension autre entre la surface de représentation et la surface représentée. Autre précision : cette équivalence n'est pas réversible sauf grave distorsion du supposé regard du supposé voyageur (il ne s'agit pas strictement d'une équivalence mais plutôt d'une heureusement intuitionnable correspondance) ; demeure cette évidence que la souplesse n'est pas plus que la temporalité représentable.

#### 4 - CONDITIONS DE REPRÉSENTATION DES SURFACES SOUPLES

Etablissons la fiction d'objets souples qui soient des surfaces fermées (c'est-à-dire des surfaces sans bords, des surfaces qui ne cessent d'être de la surface) plongées dans l'« espace ordinaire ». Ce sont des fictions, ou des constructions mathématiques mais relativement intuitionnables, auxquelles nous accordons une souplesse idéale qui les autorise à toute déformation qui en respecte la continuité mais sans déchirure ni interpénétration possible<sup>4</sup>.

S'il n'existe pas de surfaces (des trucs à deux dimensions) dans notre monde physique, il est au moins deux choses que nous expérimentons comme des surfaces : notre disque visuel et l'usage que nous faisons des supports graphiques (ce ne sont pas des surfaces mais notre usage en fait d'assez bon représentants de surfaces élémentaires). Ce qui nous amène à préciser notre projet : déterminer les conditions de représentation de toute surface souple sur nos supports habituels pour le dessin

---

4. Le système que nous décrivons peut s'étendre par adjonction de graphèmes à la représentation de surfaces avec bords et de surfaces autorisées à l'interpénétration, mais nous limitons notre présentation à ce cas élémentaire.

comme pour l'écriture : la feuille de papier, le tableau, etc., c'est-à-dire quelque chose que l'on utilise comme une surface « simple » munie d'un bord que l'on s'interdit tacitement de franchir sinon d'atteindre. Quand on approche du bord, quand « la page est pleine », on recourt à un code second, généralement trop familier pour être exprimé, qui explique comment « aller à la ligne », comment « tourner la page ». Cette familiarité du statut du bord infranchissable ne fait défaut qu'à l'occasion de la rencontre d'un système de signes totalement nouveau par sa structure (on remarquera que ce problème a été partiellement esquivé dans notre première série de dessins par le recours à des lignes de bords qui limitent chaque fragment de surface représenté).

Il s'agit donc d'une mise en relation qui implique une surface de représentation (la plus élémentaire des surfaces : le disque à un bord) et un représenté complexe qui consiste en une (éventuellement plusieurs) surface fermée en situation dans l'« espace ordinaire ». Ceci laisse entre-voir que les faits de représentation seront complexes conjuguant les qualités et symétries de la surface de représentation, des surfaces représentées et encore de l'espace dans lesquels on les représente plongées : les tracés qui viennent s'inscrire sur la surface de représentation ne sont pas immédiatement des singularités de la surface représentée mais des singularités de la représentation de ce représenté ; pourtant la lecture d'ensemble de ces agencements graphématiques permet, comme nous le verrons, la lecture de propriétés topologiques essentielles de la surface représentée<sup>5</sup>.

Le problème que nous venons d'exposer se résume en la détermination des conditions nécessaires à une représentation des surfaces qui soit « suffisamment bonne » pour les désigner univoquement, tout en conservant l'iconicité du dessin « représentatif ». Une remarque : nous reprenons de C.S. Peirce ce terme d'iconicité par lequel il désigne l'existence d'un rapport de similitude entre représentant et représenté. Ce terme pose les difficultés théoriques et logiques que l'on sait : il n'y a pas moyen d'assigner des limites à l'iconicité, ni de déterminer des degrés d'iconicité : le bon signe iconique c'est le double — mais est-ce alors un signe ? — , l'iconicité est déterminée par le culturel et le symbolique, etc. L'impossibilité de l'iconique à devenir concept marque l'impossibilité d'élaboration d'une théorie générale des signes. Nous

---

5. La courbure totale ou la caractéristique d'Euler qui avec l'orientabilité permettent un classement des surfaces. Les surfaces fermées plongeables, toutes orientables (ayant deux faces) se classifient selon les caractéristiques :  $X = 2$  : sphère ;  $X = 0$  : tore ;  $X = -2$  double-tore ;  $X = 2(n-1)$  :  $n$ -tore. Il s'agit de propriétés intrinsèques aux surfaces indépendantes de tel état de plongement dans tel espace à tant de dimension.

l'utilisons à titre de notion inanalysable mais irréductible, nous contentant d'observer un passage singulier de l'iconique dans la graphématique.

## 5 - REPRÉSENTATION DES OBJETS SOUPLES (UNE SEMI-FORMALISATION)

Cette formalisation répond aux questions soulevées dans le paragraphe précédent ; on la trouvait déjà à l'œuvre dans « le franchissement d'un col ». Elle consiste en une liste de graphèmes et une liste de transformations élémentaires qui permettent de transformer un agencement de graphèmes en un autre agencement de graphèmes. Ces transformations représentent les déformations continues des objets souples. On trouvera ces listes en annexe. Les graphèmes et les transformations élémentaires d'un système ne se démontrent pas, ils s'affirment. On peut seulement s'occuper de leur non-contradiction ou entrer dans des « raffinements axiomatiques » tels que l'indépendance ou non entre transformations (on en trouve un exemple en annexe). Il existe pour notre système une exigence supplémentaire : conserver l'iconicité et transcrire tout fait iconiquement représentable concernant les déformations des objets souples. Ceci n'est non plus objet à démonstration mais sujet à contre-exemple éventuel. Il faudrait s'interroger sur de subtiles ruptures de l'iconicité : la boucle centrale des graphèmes de fronce n'est certainement pas un signe iconique ; que l'on considère la petite zone de surface qu'elle entoure ; on ne peut lui assigner un représenté de surface.

Examinons le fonctionnement du système de représentation en cet état : l'usage de la graphématique permet une formalisation *locale* des singularités de représentation, les règles de transformation permettent de dériver d'un dessin initial correctement formalisé des séquences de dessins aussi correctement formalisés (cf. en annexe : « plongement simple du tore »), mais un dessin initial — au moins — exige la présupposition d'un représenté (ou d'un référent, peu importe ici, avons-nous dit, présent ou absent, etc.). C'est la préexistence seule de ce représenté qui conditionne l'agencement que l'on produit des graphèmes. Nous voyons que l'iconicité est revêtue d'une double charge : similitude du représentant et du représenté et préexistence du représenté. Un dessin correctement formé est lisible en termes de surface intrinsèque (cf. § 7 et en annexe « Procès de lecture », exemple n° 1) c'est-à-dire que l'on peut produire à partir d'un représentant correctement formé un représentant classificatoire du représenté peirciennement parlant, un représentant de représentant ; de plus les

règles de lecture permettent de vérifier la non-contradiction d'un agencement initial de graphèmes qui ne s'appuie en fin de compte que sur la « bonne intuition » d'un représenté préalable. C'est la question que nous allons aborder maintenant : peut-on faire l'économie de ce représenté préalable c'est-à-dire faire un usage autonome de la graphématique ? Et à quel prix ?

## 6 - LE PRIX D'UNE AXIOMATISATION

Le pas à franchir pour permettre un usage autonome de l'écriture de contours ne tient qu'en quelques formulations ; il est à l'encontre lourd de conséquences et déplacements divers. Nous disposons, en effet, des embryons d'une axiomatique sous forme d'une liste de symboles (ou graphèmes) et de règles de transformation qui permettent de dériver une expression bien formée d'une expression bien formée. Il ne reste qu'à savoir construire une expression bien formée initiale. Ce rôle est dévolu dans une axiomatique aux « règles de bonne formation ». Enoncer les règles de bonne formation revient, ici, à expliciter les propriétés de liaison des graphèmes : nous nous trouvons ici dans la situation d'une écriture cursive, même si l'écriture ou la lecture n'en est pas linéaire comme dans le cas des écritures des langues naturelles. Un graphème, discret en droit, peut dicter les conditions de sa liaison : il suffit de se rapporter au fonctionnement de l'écriture arabe où les graphèmes dictent les conditions de leur liaison ou non à l'intérieur d'une segmentation syntaxique qui reconnaît des unités du genre : article + nom.

Nos graphèmes possèdent deux (pli, fronce) ou quatre extrémités (croisement) ; les règles de bonne formation consistent à exprimer que l'on peut lier deux graphèmes si l'on respecte le côté de l'en-plus de surface et si l'on peut leur attribuer la même valeur numérique. On appelle alors « expression bien formée » du système tout ensemble de graphèmes dont toutes les extrémités sont liées en respectant les règles ci-dessus. Et on affirme que toute expression bien formée désigne univoquement une surface (ou une collection de surfaces) que l'on peut désigner univoquement en termes de surface(s) intrinsèque(s). Rien de plus simple que ces formulations. La discordance avec l'usage que nous avons présenté de la version préaxiomatisée de l'écriture de contours tient en deux points :

— rien ne garantit en général que le représenté soit une surface unique, il s'agit tout aussi bien d'une collection de surfaces que les règles de lecture permettront de compter et de discriminer.

— rien ne garantit que la (les) surface(s) représentée(s) le soi(en)t dans sa (leur) totalité. C'est-à-dire que la cohérence du traçage peut impliquer que une (ou plusieurs) couche(s) de surface(s) représentée(s) atteignent le bord de la surface de représentation. L'univocité de la désignation du représenté n'est garantie que par l'octroi d'un statut au bord de la surface de représentation ou par l'adoption d'une règle de réécriture (ce qui revient au même) qui permettra de réinscrire la (les) surface(s) représentée(s) dans sa (leur) totalité sur la surface de représentation. On choisit pour ce faire une convention assez « naturelle » qui consiste à considérer que les couches de surface qui atteignent le bord de la surface de représentation se referment autour d'une sphère dont serait extrait le disque de représentation (cf. Annexe : « procès de lecture » exemple n° 2).

Ce prix peut sembler lourd à payer mais il suffit de comprendre qu'il ne peut en être autrement à partir du moment où le représenté a basculé de l'avant à l'après de la représentation pour se retrouver en position de représentant de représentant. Position qui n'est assurée que par le recours à des règles de lecture : une axiomatique, les énoncés dans les symboles d'une axiomatique ne signifient rien, ne représentent rien, ils sont contradictoires ou non, bien ou mal formés, etc. Ce sont les règles de lecture qui permettent la restitution d'un représenté.

## 7 - LECTURE, TRADUCTION

Examinons comment s'effectue le procès de lecture<sup>6</sup>. Pour ce faire il nous faut dégager, sous forme de questions, deux critères concernant la production d'un énoncé dans un système de signes à partir d'un énoncé dans un autre système de signes :

---

6. Lecture, traduction, translittération, déchiffrement, interprétation, décryptage, compilation, décodage, etc. : les termes qui rendent compte de la production d'un énoncé dans un système de signes, à partir d'un énoncé affirmé plus ou moins équivalent, dans un plus ou moins autre système de signes sont souvent mal fixés et exportés plus ou moins légitimement dans tel langage spécialisé. Ils renvoient à des types, tout à fait hétérogènes, de mise en relation entre deux agencements de signes : leur appartenance ou non à des langues naturelles, à des langues formalisées, à des systèmes de mêmes structures, à un même type de réalisation, de support d'inscription, de récepteur perceptif, etc., et encore l'exhaustivité ou non, la réciprocité ou non, de cette mise en rapport. Ce flou hétéroclite exprime encore une fois l'impossibilité d'une théorie des signes et l'omniprésence de la métaphorisation dans la langue « naturelle ». Nous en faisons donc un emploi quasi-indifférencié.

— la traduction conserve-t-elle la structure et la dimensionnalité de ce qu'elle traduit ? Elle peut conserver tel quel, conserver par dualité ou autrement encore. En tous cas, l'agencement de graphèmes produit prend appui sur l'agencement source. Il en reprend la structure, en interprète éventuellement certains effets mais ne la comprend pas, n'énonce rien de cette structure comme telle.

— la traduction est-elle partielle ou exhaustive ? Affirmer une exhaustivité peut paraître outre-cuidant, il existe pourtant un critère « chosiste » : peut-on restituer le traduit à partir de sa traduction ? Possède-t-on un algorithme de traduction bi-univoque ?

(Par exemple ce qu'on appelle translittération correspond à une réponse positive aux deux questions. Cela produit peut-être de la lisibilité mais non de la signification dans ce cas extrême.)

L'examen de l'usage des règles de lecture (cf. Annexe « Procès de lecture ») montre deux étapes successives : une première lecture s'appuyant sur l'agencement graphématique de l'écriture de contours permet l'installation d'auxiliaires de lecture qui autorisent une seconde lecture partielle en termes de surfaces intrinsèques à partir d'une dissociation des graphèmes et de leur agencement.

La première lecture (règles n° 1 & 2) se manifeste par l'apparition d'une sur-charge d'écriture sur le tracé originel, il importe de remarquer que cette surcharge d'écriture est, de fait, purement redondante, l'univocité du tracé originel étant garantie par les règles de bonne formation. Il en va encore de même lorsque nous recourons à une règle de ré-écriture pour faire rentrer la totalité des surfaces représentées sur la surface de représentation (sans développer ici les problèmes liés au statut des règles de ré-écriture dans un système axiomatisé), la convention portant sur le statut du bord de la surface de représentation. L'emploi de ces matrices de lecture, s'il installe une surcharge d'écriture redondante, permet pourtant la production d'éléments partiels de traduction (orientabilité, nombre de surfaces), hétérogène à la structure du représentant. En quoi le recours aux matrices de lecture dépend-il de la non-familiarité du système ?

La lecture de la caractéristique intrinsèque des surfaces représentées est évidemment une lecture partielle : il y a une infinité de représentants qui ont même lecture et deux représentants qui ont même lecture ne sont pas nécessairement transformables l'un en l'autre au moyen des règles de transformation (sauf dans le cas où cette lecture est  $x = 2$  : la sphère) : équivalence par lecture et équivalence par transformations élémentaires ne se recouvrent pas.

## 8 — EN CONCLUSION

A contempler cet état du système l'aspect de bricolage du côté lecture ne peut pas échapper en opposition avec le perfectionnement de la graphématique. Bricolage, mais bricolage ouvert : il n'est pas interdit d'imaginer que l'on puisse plus lire des agencements graphématiques, mais bricolage « miraculeux » puisqu'il reconduit le représenté de l'autre côté du représentant, puisqu'il permet la conservation de quelque chose du représenté au travers d'un dispositif complexe de représentation. En quoi cette expérimentation à la confluence d'une représentation iconique, d'une graphématique et de la topologie est-elle singulière ? En quoi reflète-t-elle d'autres rencontres inimaginables, non-reconstituables entre de la trace et du sens. Une seule et négative certitude : être acteur partiel dans l'institution d'un système de signes ne confère, du fait même de ce caractère d'institution, aucun privilège d'intellection en ce qui la concerne.

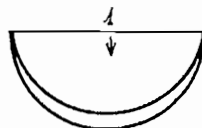
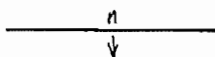
PLONGEMENTS DES SURFACES FERMÉES

— LES GRAPHÈMES —

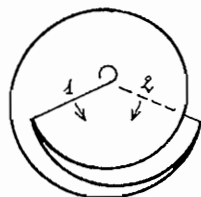
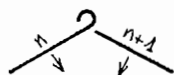
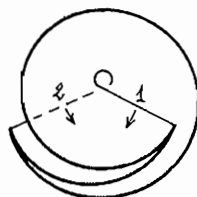
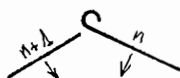
les graphèmes  
 $n \in \mathbb{N}$ ,  $p \in \mathbb{N}$

des exemples pour  $n = 1$ ,  
 $p = 0$  avec leur(s) bord(s) voisinage

— le pli



— les fronces



— les croisements de plis

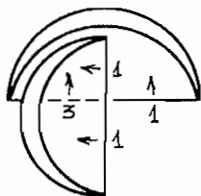
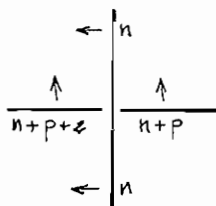
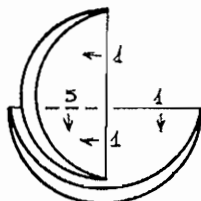
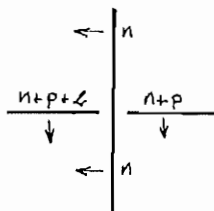


Fig. 2

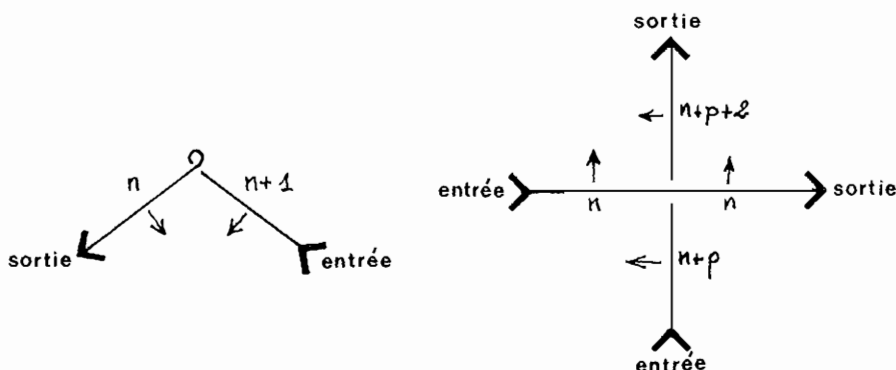
## LES RÈGLES DE BONNE FORMATION

On peut définir une orientation des segments de pli par la convention suivante :



L'orientation permet de distinguer les extrémités des graphèmes de plongement en « entrées » et « sorties ».

Exemples :



*Règles de bonne formation :*

1) On peut lier une entrée à une sortie quand il est possible d'attribuer la même valeur numérique à la variable portée par l'entrée et à celle portée par la sortie et si cette liaison peut s'effectuer sans recouper des segments déjà existants.

2) Un dessin topologique est un ensemble de graphèmes dont toutes les extrémités sont liées selon la règle 1) ; c'est-à-dire qu'il ne subsiste pas d'extrémités non liées.

*Remarque :* Dans un dessin topologique il suffit qu'un segment de chaque ligne de pli porte une valeur numérique pour que le dessin soit totalement déterminé.

*Convention de représentation :* On peut recourir, en accord avec la représentation usuelle, à la convention qui consiste à tracer en traits pointillés tous les segments de pli portant une valeur numérique différente de 1.

— LES TRANSFORMATIONS ÉLÉMENTAIRES

1) Les transformations affectant des couches localement continues.

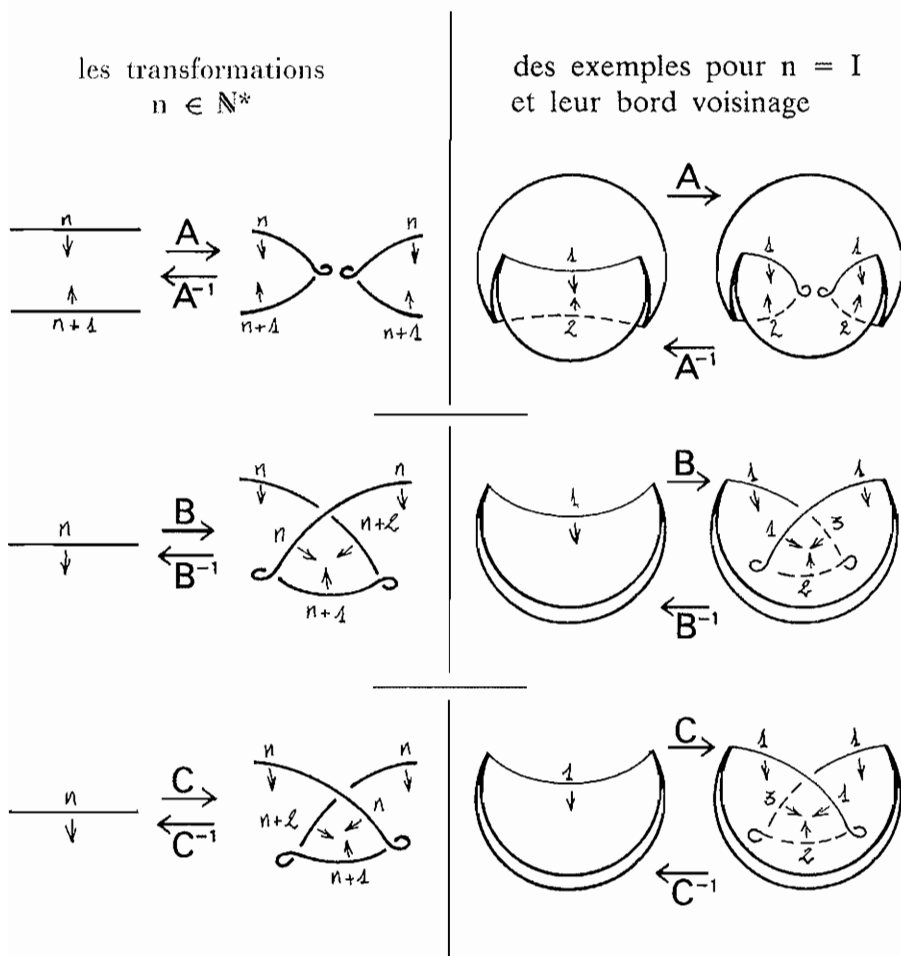


Fig. 4

## 2) Les transformations affectant des couches localement discontinues

## a) les transformations de type L

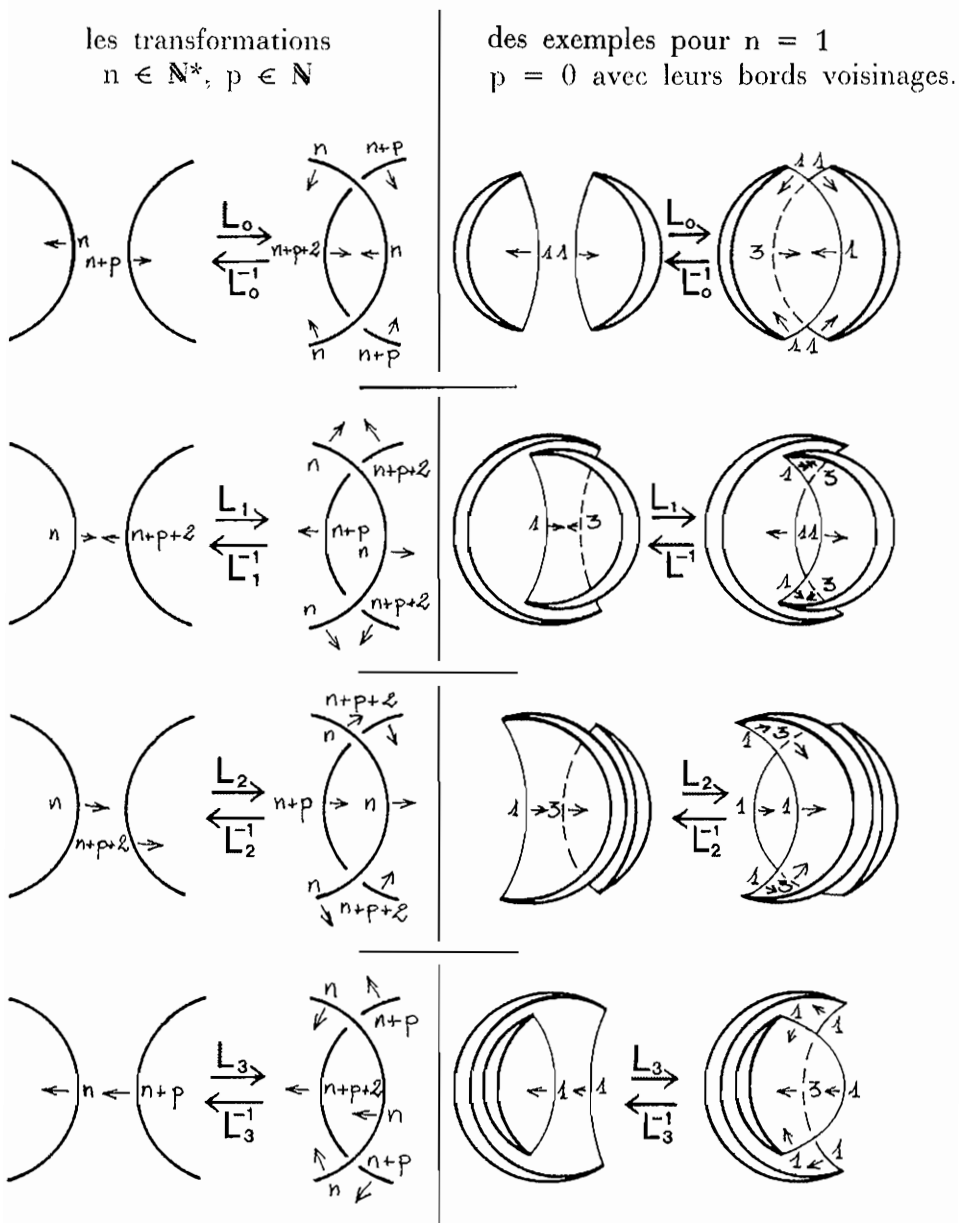


Fig. 5

b) les transformations de type M.

On peut spécifier huit transformations élémentaires de ce type, qui correspondent au franchissement d'une fronce par un pli. Ceci est un exemple :

$$n \in \mathbb{N}^*, p \in \mathbb{N}$$

$$n = 1, p = 0$$

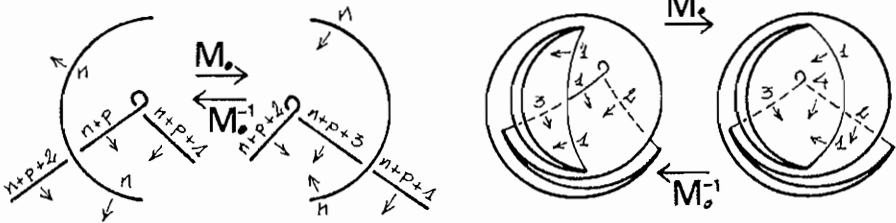


Fig. 6

c) les transformations de type N.

On peut aussi spécifier huit transformations élémentaires de ce type, qui correspondent au franchissement d'un croisement de pli par un pli. Ceci est un exemple :

$$n \in \mathbb{N}^*, p \in \mathbb{N}, q \in \mathbb{N}$$

$$n = 1, p = 0, q = 0$$

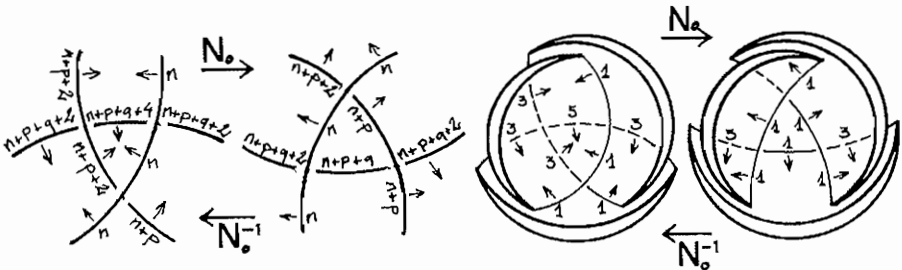
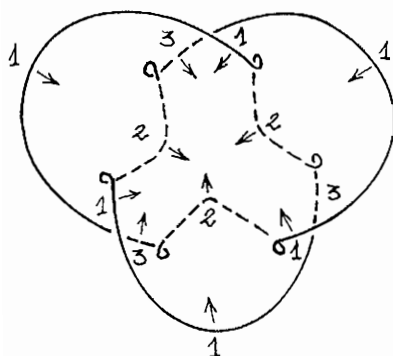


Fig. 7

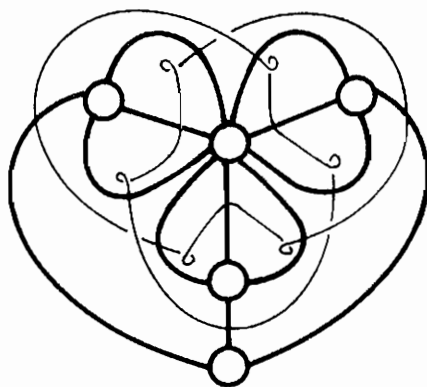


# PROCÈS DE LECTURE

## 1) Un cas simple



un dessin topologique



ce dessin et son graphe dual

Fig. 9

(Interprétation : chaque sommet du graphe dual représente un empilement local de couches de surfaces toutes orientables.)

**REGLE (L1) :** a) On détermine la valeur ( $x$ ) la plus élevée attribuée à un segment de pli (ici  $x = 3$ ) et on confère la valeur ( $x + 1$ ) à l'empilement (aux empilements) de surfaces entre des couches duquel ce segment fait pli :

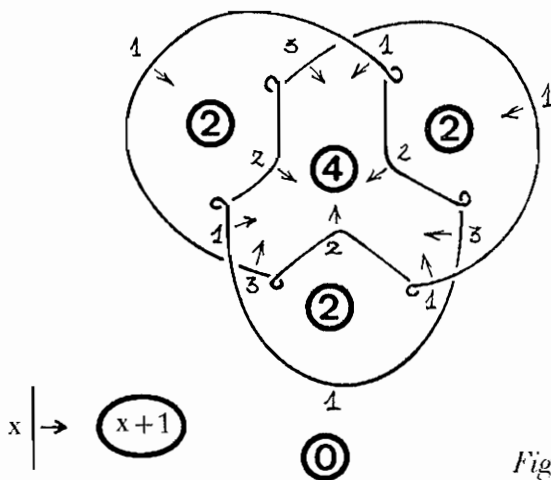


Fig. 10

b) on attribue de proche en proche en valeur à chaque empilement en ajoutant 2 lorsqu'on franchit « positivement » un pli et en retirant 2 dans le cas contraire :



*Conclusion N° 1* : L'empilement extérieur a reçu la valeur 0 : ce dessin représente une (des) surface(s) dans sa (leur) totalité ; il ne nécessite pas l'emploi de la règle de réécriture.

**REGLE (L2) :** a) « retranscription ». On remplace un sommet du graphe dual de valeur (n) (le comptage d'un empilement local de n couches) par une matrice de n lignes et 2 colonnes composée de « pastilles » :

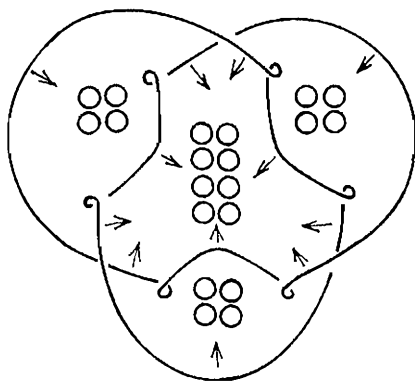
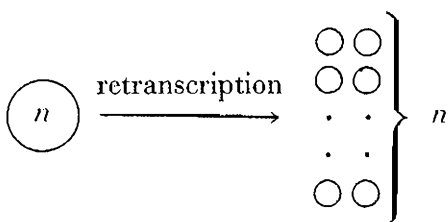


Fig. 11

(Interprétation. La 1<sup>re</sup> ligne de chaque matrice représente la 1<sup>re</sup> couche de chaque empilement local, la n<sup>ième</sup> ligne représente la n<sup>ième</sup> couche. La 1<sup>re</sup> pastille de chaque couche représente la face visible (tournée vers le lecteur) de cette couche ; la 2<sup>e</sup> pastille de chaque couche représente la face cachée de cette couche.)

b) « coloration ». On colore une pastille arbitrairement choisie et on procède de proche en proche selon les principes suivants :

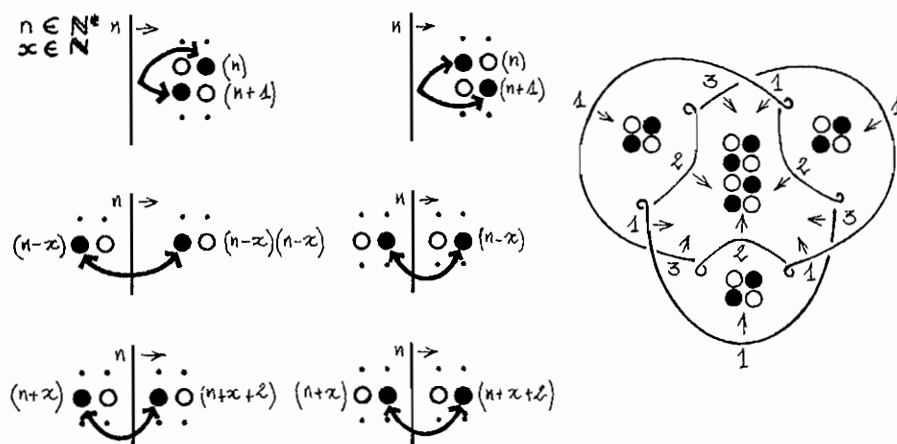


Fig. 12

Si ces principes ne permettent pas de colorer une pastille dans chaque ligne (ce n'est pas le cas dans notre exemple), on colore une pastille arbitrairement choisie et on procède comme précédemment. On utilise autant de couleurs que nécessaire jusqu'à ce qu'une pastille soit colorée dans chaque ligne de chaque matrice.

*Conclusion N° 2 :* Ce dessin représente une seule surface (il y a autant de surfaces représentées que de couleurs différentes ont été nécessaires à la coloration ; au cas où plusieurs surfaces sont représentées on peut ainsi les séparer).

Ce dessin représente une surface orientable : cette information nous est fournie par le fait qu'une seule pastille de chaque ligne soit colorée.

Cette seconde partie de la conclusion n° 2 est redondante puisque nous avons à faire à la représentation de plongement dans la dimension 3 de surface(s) fermée(s). Par contre, elle serait importante pour la lecture de surfaces ouvertes ou de surfaces fermées immergées.

**REGLE (L3) :** « lecture de la caractéristique d'Euler. »

La lecture de la caractéristique demande de considérer séparément chaque surface représentée (ici, une seule), et de séparer les graphèmes de fronces et les lignes de pli.

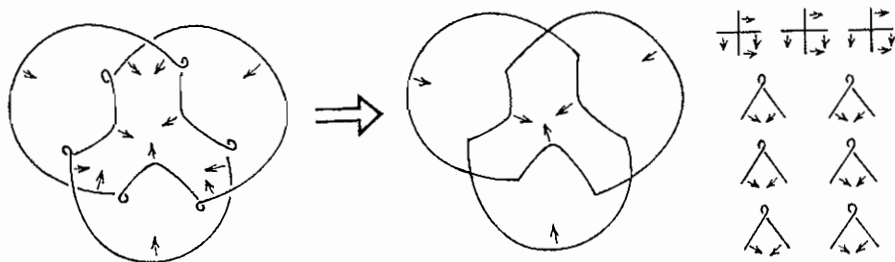


Fig. 13

On peut orienter la (les) courbe(s) immergée(s) représentant les lignes de pli, par la convention :



Il est alors possible de les séparer en cercles plongés élémentaires par la méthode des « rond de Seiffert » :

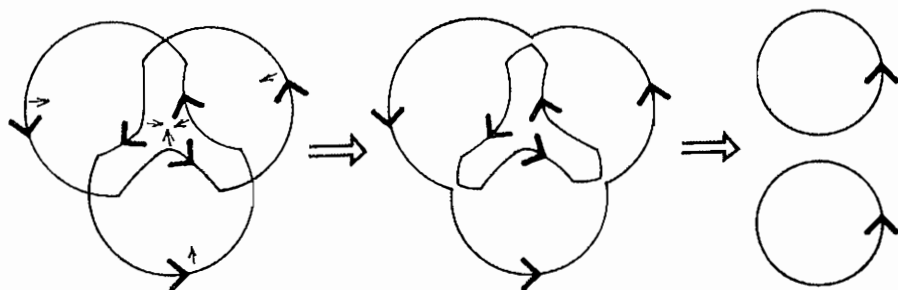


Fig. 14

En comptant positivement les cercles tournant dans le sens contraire des aiguilles d'une montre et négativement ceux qui tourne dans le sens

des aiguilles, on peut calculer la caractéristique d'Euler de la surface par application de la formule :

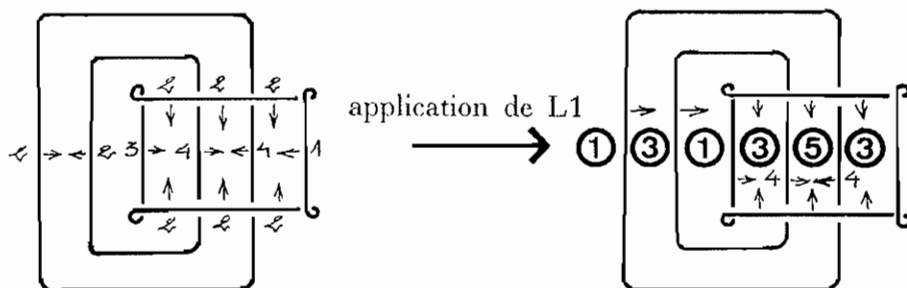
$$2C - F = X$$

$$X = 2(\odot + \odot) - (\lambda + \lambda + \lambda + \lambda + \lambda + \lambda) = 2(2) - 6 = -2$$

Fig. 15

*Conclusion n° 3 :* La surface représentée est une surface orientable de caractéristique  $X = -2$  ; c'est donc un plongement du double tore.

## II) Un cas plus complexe



un dessin topologique

Fig. 16

*Conclusion n° 1 :* Ce dessin ne représente pas une (des) surface(s) dans sa (leur) totalité. Il nécessite le recours à une règle de réécriture.

*Règle de réécriture (RI) :* Ajouter le même nombre de plis centripètes externes qu'il y a de couches de surfaces dans l'empilement extérieur et augmenter du même nombre chaque comptage d'empilement de surfaces.

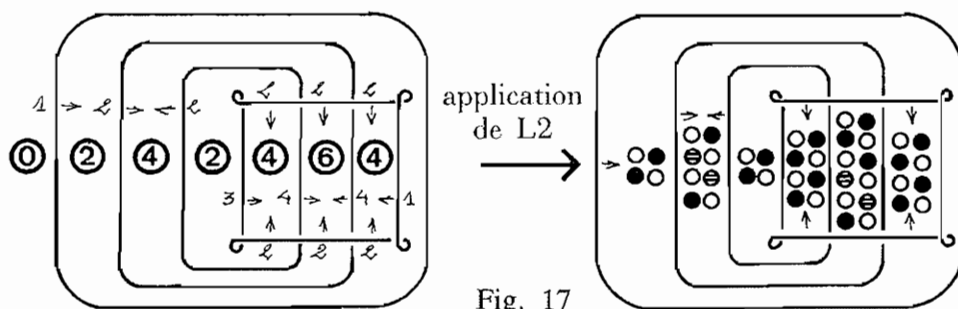


Fig. 17

*Conclusion n° 2 :* Ce dessin représente deux surfaces. En effet deux couleurs (● et ⊖) ont été nécessaires à sa coloration.

En retour, la coloration permet de disjoindre ces deux surfaces.

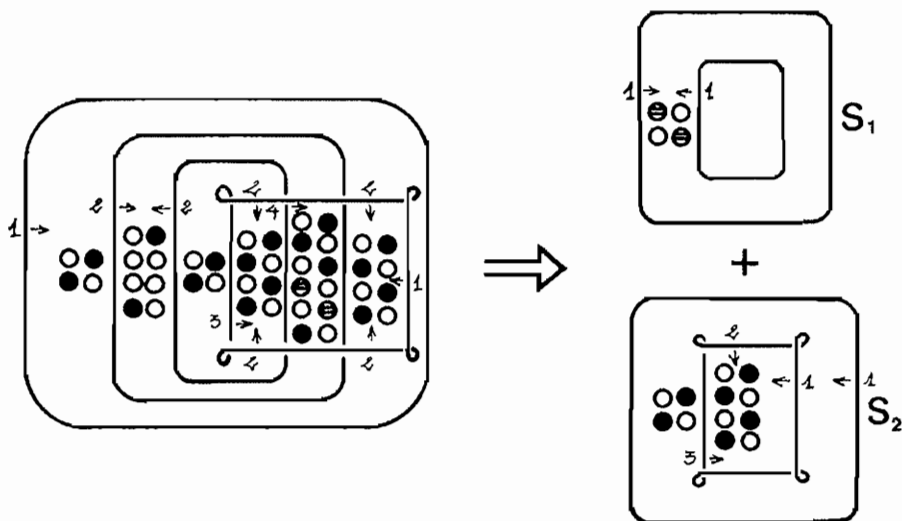


Fig. 18

On peut alors calculer par application de la règle L3 la caractéristique d'Euler de chacune des surfaces représentées.

$$X(S_1) = 2(\bigcirc + \bigcirc) - (\emptyset) = 2(2 - 2) = 0$$

$$X(S_2) = 2(\bigcirc + \bigcirc) - (\bullet + \bullet + \bullet + \bullet) = 2(4) - 4 = 0$$

Fig. 19

*Conclusion n° 3 :* Ce dessin représente deux surfaces, chacune orientable et de caractéristique  $X = 0$ . Il représente donc deux tores plongés.

# PLONGEMENT SIMPLE DU TORE

Les représentations les plus fréquentes du plongement simple (non-noué) du tore sont les suivantes :

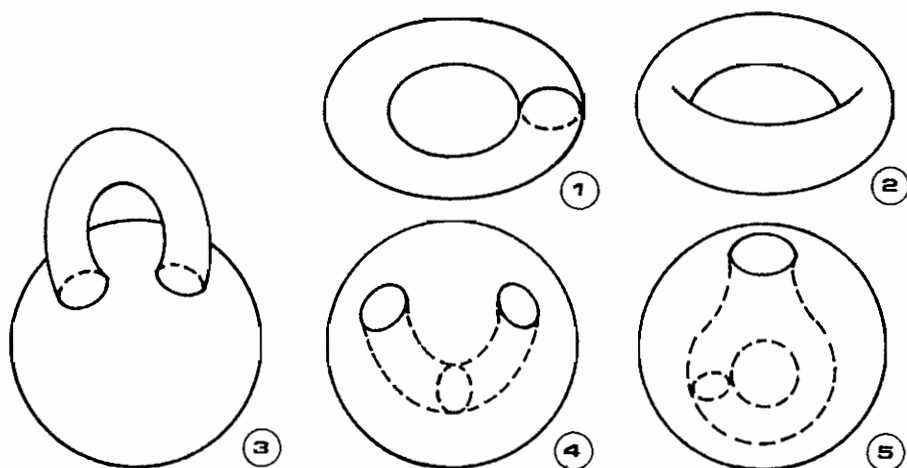


Fig. 20

Les graphèmes du dessin topologique leur font correspondre les dessins suivants :

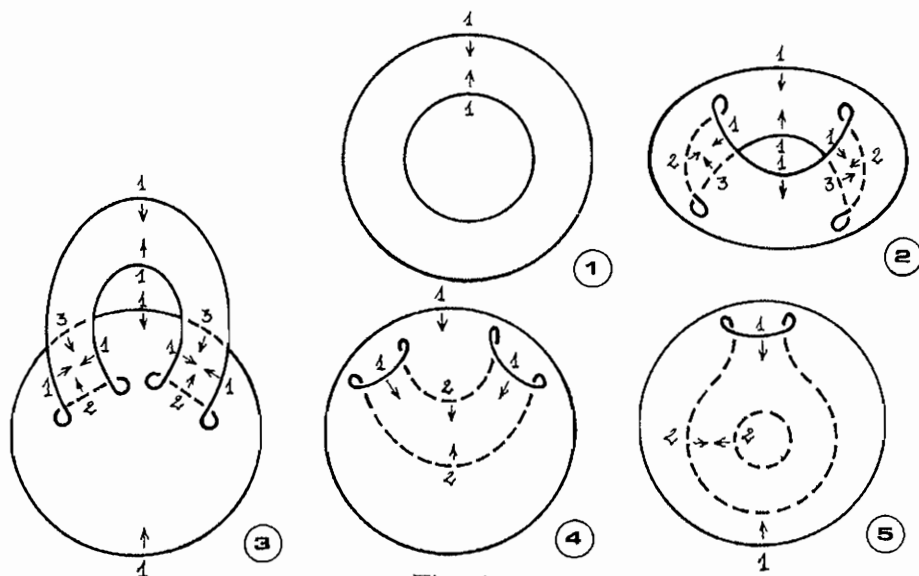


Fig. 21

Les deux pages suivantes présentent une séquence de transformations élémentaires reliant ces dessins entre eux.

Dans la colonne de droite les états de départ et d'arrivée de chaque transformation élémentaire sont entourées (dans le sens descendant), respectivement en trait épais plein et pointillé.

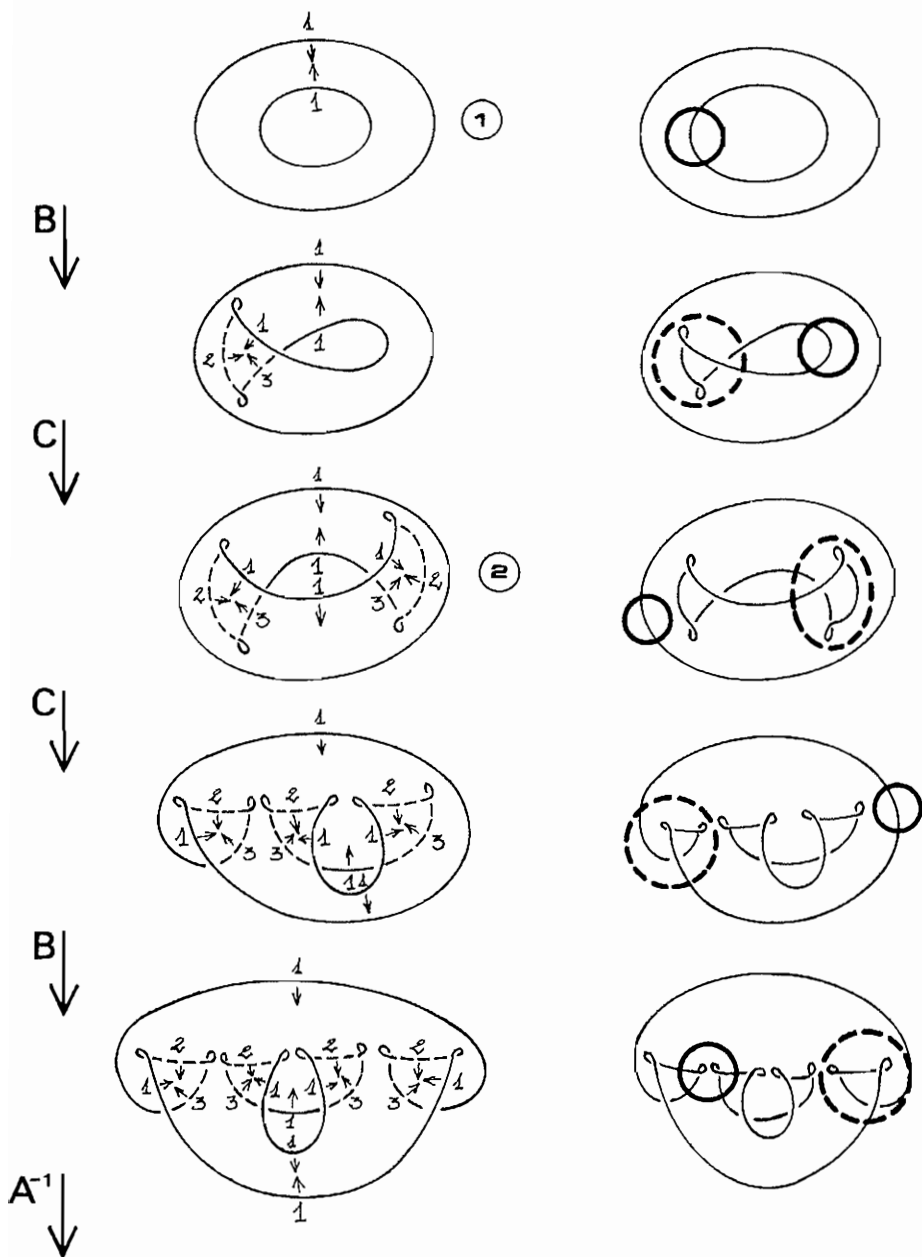


Fig. 22

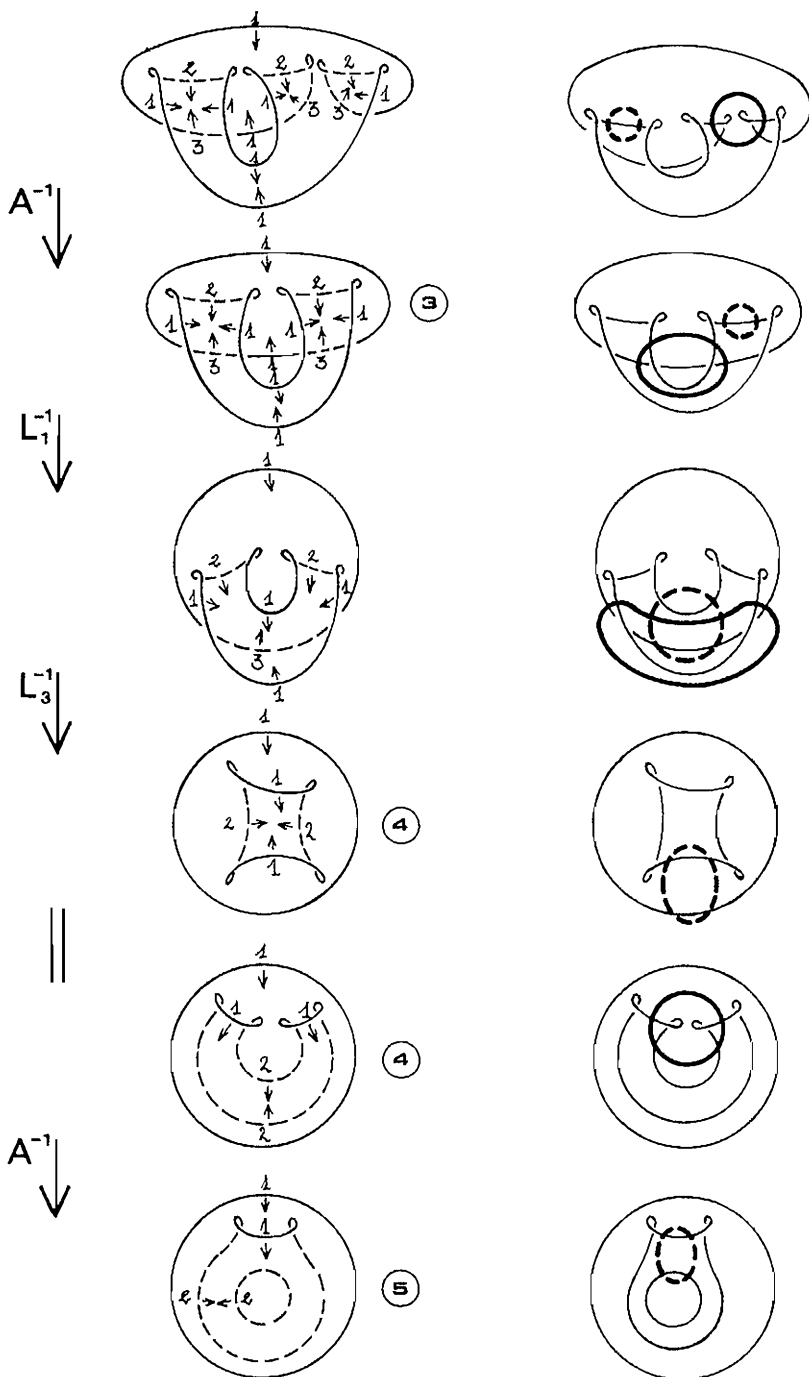
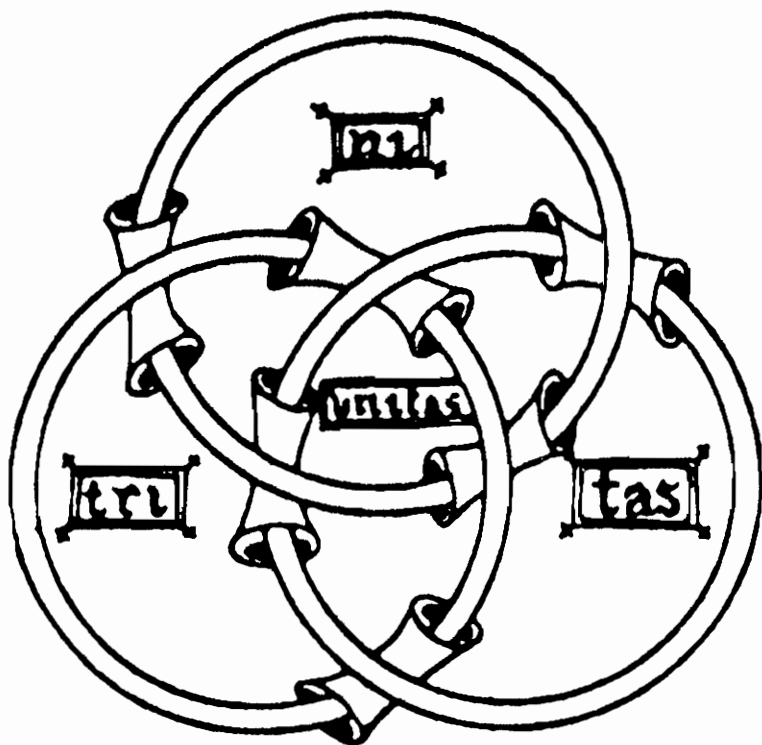


Fig. 23



*On pouvait voir à la bibliothèque municipale de Chartres, avant l'incendie de 1944, un manuscrit sur lequel furent dessinées quatre figures présentant chacune trois cercles entrelacés de telle sorte qu'il suffit de couper n'importe lequel d'entre eux pour que les deux autres soient libérés. Ce volume est daté de 1355. Fort heureusement, un siècle avant sa destruction, la première figure fut reproduite dans un ouvrage d'iconographie (cf. p. 44).*

## Note sur la Trinité

Dans le séminaire intitulé « Les non-dupes errent », Lacan présentant l'écriture du nœud borroméen, s'adressait ainsi aux analystes :

« Il faut voir ce que la vérité est capable de vous faire faire. La vérité, mes bons amis, mène à la religion. Vous n'entendez jamais rien de ce que je vous dis de ce truc-là, parce que j'ai l'air de ricaner, quand j'en parle, de la religion. Mais je ne ricane pas, je grince ! Elle mène à la religion, à la vraie, comme je l'ai dit déjà. Et comme c'est la vraie, c'est justement pour ça qu'il y aurait quelque chose à en tirer pour le savoir, c'est-à-dire à inventer (...) La voie à suivre, c'est d'en remettre. *Si vous n'interrogez pas le vrai de la Trinité*, vous êtes faits comme des rats, comme l'Homme aux Rats<sup>1</sup>. »

Le christianisme est la vraie religion en ce qu'il est la fin de toutes les religions, la vérité dite enfin. Ce qu'il y a de mieux, et en cela de pire, là où la vérité mène... jusqu'au bout ! C'est pour cela qu'il n'y a pas à la refuser, mais à en rajouter, pour de ce bout faire limite pour en tirer un *savoir*.

Un savoir sur cet incroyable du Dieu Un et Trine : le Père est Dieu, le Fils est Dieu, l'Esprit est Dieu, *et* il n'y a qu'un seul Dieu. Peut-on se contenter de ce « et » ?

### LE POINT DE DÉPART

Il est dans la demande adressée à Dieu par le croyant en ce « Tu » de la prière ; durant les deux premiers siècles, la demande ne s'adresse directement qu'*au* Père *par* le Fils *dans* l'Esprit. Monarchie du Père,

---

1. 9 avril 1974, séminaire inédit.

comme on disait alors. Suprématie du Père pour affirmer l'unicité de Dieu, le Père étant la source unique, le seul principe de la divinité. Ainsi Justin (milieu du second siècle) : « Nous vénérons avec raison le Fils du Dieu véritable que nous mettons au deuxième rang, et au troisième rang l'Esprit prophétique » (Apo. 1, 13).

Père, Fils, Esprit : nous trouvons là l'*ordinal* des noms propres. Cet ordre est celui de la révélation en sa manifestation *progressive*, ce qui s'appelle l'économie (οἰκο-νομία), la disposition, l'ordonnance des actes de mission au dehors dans l'histoire humaine :

I. Dieu le Père, Créateur de l'univers

II. envoie *son* Fils

III. qui envoie *son* Esprit .

Or cette ordination concerne l'un comme *exclusif* : un *seul* Père, un *seul* Fils, un *seul* Esprit. Il y a de l'Un, c'est d'abord cela !

— Un seul Dieu Père avec le monothéisme juif que le christianisme reçoit. Non pas que les autres dieux n'existent pas. Mais pour *son* peuple, là où il parle, il n'y a *que* lui à écouter et *que* sa parole qui tienne bon.

— Le deuxième Un va également exclure. La promesse messianique est enfin accomplie avec *ce* Fils. Il n'y a *pas d'autre* messie à attendre.

— Le troisième Un : un seul Esprit fonde l'unité du corps institutionnel, de l'*ecclesia* ; il définit l'exclusivité de l'orthodoxie.

Trois Uns exclusifs : *trois fois non*, non à deux. Pas-plus-d'un.

C'est à partir de l'ordinal de ces trois uns que va s'instaurer au cours des siècles une nouvelle écriture, à travers des batailles conceptuelles et des violences verbales et physiques pouvant aller jusqu'au massacre de l'adversaire qualifié d'hérétique. Vérité oblige !

Cette écriture est le mouvement logique par lequel la connumération des trois uns va se substituer à la subnumération, à mesure que la considération « économique » du « pour nous » extensif de la révélation va refluer pour laisser apparaître la considération proprement théologique de l'« en soi » intensif de Dieu.

## PREMIÈRE OPÉRATION

Elle est de prise en compte dans le kérygme, la confession de foi ou la prière doxologique de ce « par » dans la formule : « au Père par le Fils dans l'Esprit ». Il suffit pour cela d'écouter ce qu'a *dit* ce Jésus et donc de lire le texte qui en perpétue au-delà de sa mort l'effet et la trace sur ces apôtres devenus écrivains du nouveau testament.

Jésus se dit *Fils* en se situant entre un *avant* et un *après*. Un avant

d'où il vient : de *mon* Père. Un après qu'il inaugure : je vous enverrai *mon* Esprit. Ainsi, le croyant de l'église primitive adhère à cette *médiation* du Fils, parce qu'il a reçu *son* Esprit et reconnaît de *quel* Père ce Fils vient. Le « par le Fils » dit l'acte de médiation qui fait *lien* entre le Père et l'Esprit. Tel est le résultat de cette première opération.

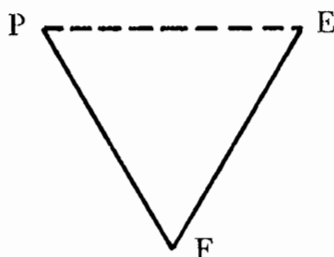


Fig. 1

Elle est réponse à la polémique des deux premiers siècles. Côté gnostique, anti-juif (Valentin, Marcion), le Christ vient d'un autre Dieu que celui du judaïsme et il y a donc deux dieux. Côté monarchianisme, pro-juif (Praxéas, Sabellius), il n'y a qu'un seul Dieu, et les trois noms propres ne sont que des aspects et des modes de lui seul et donc ne font pas vraiment nombre et distinction : un, un et un.

## DEUXIÈME OPÉRATION

Elle va naître au <sup>iv</sup>e siècle avec la grande hérésie arienne, la plus grande sans doute, en ce sens que la question posée par Arius se perpétue jusqu'à nos jours, au-delà de la réponse donnée au Concile de Nicée en 325.

Comment comprendre le nom de Fils ? De quelle filiation s'agit-il ? Et par voie de conséquence, comment comprendre le nom de Père disant la paternité de Dieu ? Arius par attachement aux mots mêmes des textes sacrés, affirme que le Christ a été élevé par Dieu à la dignité de Fils de Dieu : il est *devenu* Fils, et Dieu est *devenu* Père. Ainsi, Dieu est Dieu avant d'être Père, et le Christ créature comme nous avant d'être Fils. N'est-ce pas être fidèle au mouvement même par lequel nous avons reçu le Christ, et selon lequel nous devenons à notre tour fils ? La religion populaire répond intuitivement oui, faisant fi des spéculations.

La riposte d'Athanase va nécessiter pour la première fois une définition dogmatique, c'est-à-dire l'introduction dans le texte de la

confession de foi d'un mot *étranger* aux Ecritures et emprunté à la philosophie païenne : le mot οὐσία en grec, ou substantia en latin. Le Concile de Nicée affirme que de tout temps, depuis toujours, la génération du Fils est communication de la substance (ou *ousia*) divine du Père, sans altération ni division de l'engendrant lui-même. Le Fils est « de la substance » (ἐκ τῆς οὐσίας) du Père. A préciser ainsi : le Père transmet au Fils non pas une nature semblable, similaire, en miroir, mais la *même* nature, sa propre nature : il y a identité spécifique, consubstantialité.

Mais alors, qu'est-ce donc que faire une chose pareille en procédant à une telle nomination ? C'est opérer un transfert ; c'est transporter en Dieu la notion même de la génération animale et humaine. Là est le coup de force, le forçage symbolique, à prendre comme une métaphore.

En effet, ce transport est la deuxième opération même. La nature du rapport Père-Fils dite avec les mots mêmes de la génération biologique de l'espèce animale ou humaine, n'est *pas* « charnelle », corporelle, mais « pneumatique », spirituelle. Elle n'est *pas* temporelle (primo-genitus), mais éternelle (uni-genitus). Ce pas de la négation dit de quelle relation il s'agit. Il dit que le *lien* d'engendrement entre le Père et le Fils, c'est le Pneuma, l'*Esprit*, le troisième nom, mis en position de désigner de quelle nature est cette génération du Fils par le Père :

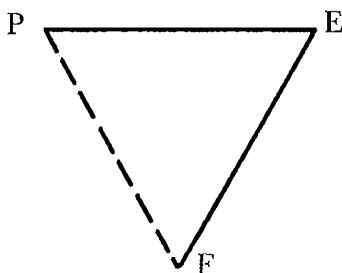


Fig. 2

### TROISIÈME OPÉRATION

La première opération montrait l'origine *historique* de l'Esprit : il est envoyé au monde *par le Fils*. La deuxième opération affirmait l'origine *éternelle* du Fils, consubstantiel au Père. La troisième va maintenant appliquer à l'Esprit ce qui vient d'être dit du Fils : son origine *éternelle*.

La question se pose avec les ariens qui appliquent à l'Esprit ce qu'ils disaient du Fils : de même que le Fils est dissemblable du Père et

inférieur à Lui, l'Esprit est dissemblable du Fils et lui est inférieur. Il y a *hiérarchie* par ordination de l'un à l'autre.

Le concile de Constantinople en 381, puis celui de Chalcédoine en 451 répondent à l'hérésie pneumatiste. De même que le Fils est égal au Père en raison de son origine divine par *génération* du Père, ainsi l'Esprit est égal au Père pour la même raison mais par *procession* : il procède du Père. Le résultat est le suivant : le Père monogène se pose *entre* le Fils et l'Esprit. Il est le principe caché et maintenant dévoilé de l'existence éternelle de l'Esprit *du* Fils, c'est-à-dire de l'Esprit envoyé par le Fils. Ce qui est du Fils ne peut venir que *du* Père :

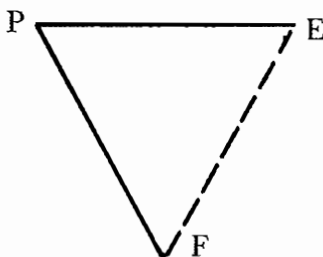


Fig.3

#### QUATRIÈME OPÉRATION

Elle est de *nommer* le résultat des deux opérations précédentes. Le Fils est *ὁμοούσιος*, consubstantiel *au* Père en vertu de la génération (deuxième opération) ; l'Esprit l'est *au* Père en vertu de la procession (troisième opération). La consubstantialité disait le lien d'origine *au* Père. Or, le deuxième concile de Constantinople en 553 fait le pas. Le Père est tout aussi bien consubstantiel au Fils, et le Fils à l'Esprit. Autrement dit, la Trinité *est* consubstantielle, les Trois sont d'une seule et même substance : ils subsistent ensemble dans la même nature, numériquement *une*.

Ainsi, l'équivalence est dite pour la première fois par cette nomination théologique d'origine philosophique : ce en quoi les trois Noms propres sont identiques, c'est-à-dire ce qu'il y a en Dieu de commun aux Trois et de numériquement *un*, c'est la substance ou nature (*οὐσία* ou *φύσις*).

Mais, du même coup, la nomination s'opère de l'autre côté, du côté de la distinction, c'est-à-dire du *trois* : ce en quoi le Père, le Fils et l'Esprit sont distincts, ce qu'il y a en Dieu de propre à un seul à l'exclusion des

deux autres, est nommé : personne (ὑποστάσις ou πρόσωπον). D'où la formule : *une nature en trois personnes*.

Ceci est devenu possible par une évolution sémantique accomplie par Basile de Césarée, de la notion d'ὑπόστασις, hypostase. Celle-ci va se distinguer de l'*ousia* qui désigne la substance commune en Dieu, pour prendre le sens d'existence propre, singulière et achevée de la personne (la *persona* latine). Autrement dit, le terme d'hypostase prend un sens tout à fait opposé à sa propre transcription latine : *sub-stantia*, ce qui se tient dessous. Le Concile le traduit donc par *subsistentia*.

De même, πρόσωπον quitte le masque de théâtre, le rôle joué, pour rejoindre la « persona » latine, l'existence d'un être substantiel.

Que montre ceci, sinon un souci d'échanges linguistiques entre deux cultures pour faire l'unité institutionnelle et doctrinale, en fixant le rapport d'un signifiant à un signifié... C'est encore possible au vi<sup>e</sup> siècle : le langage ontologique (une nature en trois personnes ou hypostases) a réussi à remplacer celui de l'« économie » contenu dans les textes sacrés fondateurs.

#### CINQUIÈME OPÉRATION

Elle est connue sous le nom du grand Schisme d'Orient. Elle ne divise pas, mais constate la division de la chrétienté en deux : Constantinople et Rome, avec deux doctrines, grecque et latine. La rupture s'est faite peu à peu par dérive de deux cultures, jusqu'à sa consécration en 1054 par anathèmes et excommunications réciproques.

La troisième opération avait établie que l'Esprit procède *éternellement* du Père et lui est consubstantiel. Or, la première opération avait montré que l'Esprit vient *temporellement* du Fils qui l'envoie.

L'enjeu est maintenant de les mettre en relation au nom de l'exigence logique. Les Grecs juxtaposent les deux considérations par cette formule : l'Esprit procède du Père *par* le Fils, maintenant ainsi l'ordinal hiérarchique par projection du temporel sur l'éternel. Les Latins vont jusqu'au bout de l'ontologie, au-delà des formules scripturaires disant l'ordre temporel, ce qui les mène à cet énoncé : l'Esprit procède du Père *et* du Fils.

Tout est dans l'art de la conjonction « et » : si la conjonction désigne la distinction de deux origines à la procession, alors les Grecs ont raison d'objecter et de réserver au Père d'être origine et principe. Si, au contraire, la conjonction désigne une unique action du Père et du Fils en raison de leur divinité commune et consubstantielle, alors l'objection tombe.

Ceci peut paraître bien futile ; et pourtant la fonction de deux simples lettres peut déterminer toute une existence. Comme disait Montaigne : « La plupart des occasions des troubles du monde sont grammairiennes » (Essais, II, 12).

## SIXIÈME OPÉRATION

Elle est occidentale avec l'instauration de la théologie comme science à partir d'Abélard. Jusqu'alors, la nomination théologique restait sous la dépendance de l'« économie » et donc des *noms* scripturaires (et des Trois Noms propres !) pour à partir d'eux s'élever à l'ordre éternel, nécessaire et ontologique. Maintenant, la théologie prend son indépendance pour signifier en Dieu les faits d'être et de nature dans son actualité universelle et permanente. La citation scripturaire et l'appel aux textes sacrés sont des méthodes d'autorité certes respectables, mais qui ne suffisent pas à faire preuve et argument dans la recherche et la trouvaille.

Ce passage à la « science » s'opère par l'arrivée des *Docteurs* avec le discours scolastique : enseignants, ils lisent et apprennent à lire différemment des *Pères* qui ont charge et direction de leurs églises et font les Conciles<sup>2</sup>.

Les opérations précédentes ont permis d'ordonner un Un et le Trois, les Trois ne faisant qu'Un en raison de leur nature (substantia). Ainsi, le Père a *perdu* sa « monarchie », comme on disait ; le cardinal a remplacé l'ordinal des noms propres, puisque le Père est Dieu, le Fils est Dieu, l'Esprit est Dieu, et c'est *en cela même* que les trois ne font qu'un.

*Mais*, comment concevoir qu'il y ait trois personnes qui font nombre entre eux, sans faire nombre avec leur unique nature ? En *quoi* les personnes sont *distinctes*, si elles ne se distinguent pas par leur nature ?

Il ne suffit *plus* de répondre en faisant appel à la distinction littérale des trois noms scripturaires. Il y faut une étude structurale, en disant non pas les noms propres, mais la *relation* subsistante qui fait que le Père est père, le Fils fils, l'Esprit esprit. Il s'agit de classer en faisant la liste exhaustive des *propriétés personnelles*, c'est-à-dire du « *modus essendi* » propre à chaque personne à l'exclusion des deux autres. Nous avons ainsi avec St-Thomas quatre propriétés :

---

2. Sur cette distinction, voir mon article « La vérité parle, le savoir écrit », dans *Littoral*, n° 1, pages 107 à 111.

- |                  |         |              |           |
|------------------|---------|--------------|-----------|
| — Innascibilité  | : P     | — Filiation  | : F → P   |
| (non-naissance). |         | — Procession | : E → P/F |
| — Paternité      | : P → F |              |           |

La cinquième opération par la conjonction « et » interdit d'ajouter une cinquième propriété concernant la « spiration » de l'Esprit, puisqu'elle est *commune* au Père et au Fils.

Or, cette nomination des propriétés personnelles est une entreprise de négation « a-thée ». En effet, nul ne peut avec certitude parvenir à la connaissance des quatre propriétés personnelles. Elles existent, mais *en quoi* consistent-elles ? Nul ne peut dire avec « science » leur « quid sit ». Nul être ne peut savoir le « ce que » de l'être-père.

En retour, une nouvelle voie s'ouvre pour le théologien à la fois logicien et lettré, homme de la raison et de la poésie : la voie de l'appropriation métaphorique. Approprier, c'est mettre un nom commun en position de nom propre à *la place du* nom officiel : la Ville Eternelle pour Rome, le Stagirite pour Aristote. C'est désigner un attribut essentiel à une personne *comme* propre, ce en quoi une personne s'est manifestée et a mis sa marque dans l'ordre symbolique : par exemple, « l'homme qui a franchi le Rubicon », pour César, — « l'homme à la ciguë », pour Socrate, — « l'homme du 18 juin », pour De Gaulle.

Là, nous pouvons accéder à une certitude de la manifestation. Ainsi l'éternité, la beauté, la jouissance, la puissance, la sagesse, l'amour, la parole, la vie, l'eau, le feu, la lumière, le roc, etc... s'attribuent à telle ou telle des trois personnes. Il y a certitude possible, mais à *condition* que l'on n'en fasse pas une propriété personnelle, c'est-à-dire appartenant à une seule personne à l'exclusion des deux autres. C'est sur ce point que l'autorité des Pères-évêques veille au grain et contrôle la liberté de nomination du Docteur, du théologien enseignant ; Abélard en fera la dure expérience.

Il y a donc clivage entre attribut par « appropriation » et propriété de la relation personnelle, entre le certain possible et le non-certain nécessaire. Et cependant, la substitution métaphorique du nom commun au nom propre n'est pas arbitraire et illimitée. Elle a *sa* raison ; la responsabilité du théologien est de la montrer, étant sauve évidemment la « propriété privée » des propriétés personnelles inatteignables en elles-mêmes.

Cette sixième opération a pour résultat un bouclage de la réflexion du Un sur le Trois, du Trois sur le Un. « Circumincessio », dira-t-on, circulation par laquelle chaque nomination de l'un passe dans les deux autres, en vertu de l'unité qui lie chacun des trois uns.

Or, à quoi cela mène-t-il ? A une ontologie de l'amour : l'être est « diffusivum sui », et l'amour est don d'être. Il ne s'agit plus dès lors de nouer trois en un, mais d'engendrer le deux puis le trois à partir de un. Chaque théologien excelle en cette ontologie. Richard de Saint-Victor par exemple en son *De Trinitate*<sup>3</sup>. Il suffit d'admettre qu'« il faut que dans la suprême simplicité être et amour s'identifient » (V, 20). Alors, en suivant l'exigence du plus parfait, de l'*aliquid summum*, la démonstration s'enchaîne d'une façon étonnante :

— Livres I et II : poser d'abord l'Un ; chaque attribution de quelque perfection d'être que ce soit exige l'Un.

— Livre III : engendrer le deux et le trois en raison de la perfection de l'amour. L'Un nécessite un autre Un, un *consors* égal au premier. Là sont les suprêmes « délices », la plus grande « félicité » et, dernier argument, les plus belles proportions.

Plus encore, la perfection exige le trois, un petit ami, un *socius condilectus* servant à chacun des deux aimants de miroir de la perfection de leur être : que regardant le trois je vois avec quel délice je suis aimé par l'autre ! Le quatre est exclu en tant que pure reduplication du trois.

— Livres IV et V : nomination ontologique de ce qui est commun aux trois et de ce qui leur est propre.

— Livre VI : application après-coup à chacun des trois des noms scripturaux, Père, Fils, Esprit, absents jusque-là dans la démonstration même.

Démonstration époustouflante, qui nous mène loin d'une logique ternaire : « Il y a priorité de nature de la dualité sur la trinité, car la première est réalisable sans l'autre, jamais l'autre la première » (Livre V, 7). En effet !

Conjoindre l'être et l'amour, c'est choisir l'unité au sens du un « unien » (Lacan), non numéral, où le deux n'est pas vraiment *autre que* (*aliud a Deo*) l'un. Mais peut-on aboutir autrement, si l'on ne part pas des trois noms propres ?

## DIRE, LIRE, ÉCRIRE

Quel savoir tirer de ce long parcours du 1<sup>er</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle ? L'interrogation porte sur la filiation : qu'est-ce qu'être fils ? De quel

3. Richard de Saint-Victor, *La Trinité*, Paris, Cerf, 1959, texte latin, introduction, traduction et notes de Gaston Salet. Et Paris, Vrin, 1958, texte critique avec introduction, notes et tables, publié par Jean Ribaillicr.

héritage, de quel lien s'agit-il ? La question se *retourne* alors ainsi : qu'est-ce qu'être père ? Qu'est-ce qui permet d'attribuer ce nom de Père ?

Une logique binaire échoue à faire réponse à cet appel adressé à un-Père. En effet, comment dépasser l'alternative : ce qui est moi n'est pas l'autre ; ce qui l'autre n'est pas moi ? L'amour prend alors le relais pour nous faire rêver debout, les yeux ouverts, d'union, de fusion dans l'Un, de con-naissance où la relation sujet-objet, connaissant-connu, est supposée possible selon une logique *binnaire*. Héritage de la philosophie grecque, celle des Gentils, qui se continue aujourd'hui avec la notion d'inter-subjectivité. Le bon sens de la logique binaire nous coince « comme des rats ».

Le christianisme, rejeton du judaïsme, introduit d'emblée le Trois et par là une autre logique. Pour qu'il y ait deux, il faut trois. Le deuxième ne se distingue vraiment du premier que grâce à un troisième. Sinon, il n'y a pas engendrement d'une altérité, mais seulement émanation de l'Un sans *coupure* réelle d'avec lui (cf. Plotin).

1) Or, que nous montre ce mouvement de plusieurs siècles ?

Pour cela, prenons la mesure de la distance entre les deux bouts de la chaîne, le début et la fin. Au début, le Un, c'est le pas-plus-d'un, l'un exclusif qualifiant ce Nom de Père : le Un-Père. Or, cette marque se répète selon un ordre : Un-Fils, Un-Esprit. Ainsi, le Un doit se dire trois fois, ordinalement, pour que le Un de l'Un-Père se tienne. La répétition (trois fois) assure la marque sur la pierre, le trait sur le papier de l'Un premier.

D'où la question : quel rapport y a-t-il entre les trois uns ? D'où vient le surgissement d'un nouveau un, et pourquoi pas plus de trois ? Pour répondre, passons à l'autre bout, où nous ne trouvons plus du tout l'Un exclusif, mais l'un « unien » de l'union, l'unité de la même espèce sous (*sub*) des individus multiples. En revanche, le trois devient la désignation d'un ensemble : l'un *n'existe qu'en* trois existences concrètes. Le trois dit que l'un ne fait pas nombre, hors ou en plus du trois. Résultat : il y a *équivalence des trois*, et non plus la différence des uns dans la répétition.

2) Comment cette transformation s'est-elle faite ?

C'est là qu'apparaît la difficulté à tenir une logique ternaire. Au départ, les trois Uns ne subsistent que par l'existence d'un dire, le dire du Christ et de sa révélation historique. A ce dire sont suspendus les trois noms de Père, Fils, Esprit, qui dans l'après-coup de ce dire s'inscrivent dans l'ordinal du premier-deuxième-troisième.

Mais alors s'ouvre une béance en Dieu le Père. Son être en prend un coup, puisque pas de Un-Père *sans* Un-Fils, et pas de Un-Fils sans

Un-Esprit. Le Christ « sauve » Dieu, comme dit Lacan<sup>4</sup>. Et il faut ajouter ; l'Esprit de l'ecclésial « sauve » le Fils ; c'est le rôle de l'institution. Le Un-Père en son Nom ne tient pas de lui-même.

Si, à l'inverse, par un arrachement au temps, nous partons d'ailleurs, non plus du dire christique, mais du Dieu silencieux des théologiens, que trouvons-nous ? Là, plus de dire, mais la *lecture* du dit et le *savoir* que ce dit suppose. Il suppose que le un-deux-trois préexiste à l'histoire de Jésus, est antérieur au Verbe, et est inscrit « in principio », avant le commencement : nombre comme chiffre du réel.

Mais alors, c'est l'unité de Dieu, le monothéisme de l'héritage judaïque, qui est mis en péril. On sait comment il y fut répondu : par une *ontologie* de l'amour, de l'amour de son cher *homo-ousios*, c'est-à-dire la retombée dans l'ornière d'une logique binaire. Avec St-Thomas, Richard de Saint-Victor et les autres, reviennent en force les Gentils !

La question soulevée par une logique ternaire fut certes entr'aperçue, mais aussitôt « couverte » par l'amour et l'ontologie qu'il amène avec lui.

3) Comment faire tenir une logique ternaire sans les impasses d'une théologie, d'une ontologie suspendue à l'idée de Dieu ?

Recueillons ici avec Lacan<sup>5</sup> ce que Richard de Saint-Victor nous désigne. Au Livre I, chapitre 6, voulant établir au départ les seuls modes d'être possibles, il en découvre quatre, suivant ces deux critères : être de soi-même / être d'un autre, et être éternel / n'être pas éternel. Le premier mode d'être : être de soi-même et être éternel, définit *une* personne divine (sous-entendez le Père). Le second mode : être d'un autre et être éternel, définit les *deux* autres personnes (le Fils et l'Esprit). Le troisième, être d'un autre et n'être pas éternel, définit les créatures non nécessaires, mais contingentes.

Mais il reste le quatrième : *ce qui n'est pas éternel et est de soi-même*, c'est-à-dire le signifiant ; il est contingent, et pourtant il naît *ex nihilo*, de rien de préexistant. Richard le rejette et il a bien raison : c'est impensable dans une ontologie, quelle qu'elle soit.

Le signifiant est ce à partir de quoi un sujet se rappelle à l'être de la représentation sans qu'il s'y *re-trouve* pour autant. D'où la question : à quoi donc s'accrochent les signifiants ?

On pouvait voir à la bibliothèque municipale de Chartres, avant l'incendie de 1944, un manuscrit sur lequel furent dessinées quatre figures présentant chacune trois cercles entrelacés de telle sorte qu'il

4. J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XX, Paris, Seuil, 1975, page 98.

5. J. Lacan, *loc. cit.*, pages 40 et 41.

suffit de couper n'importe lequel d'entre eux pour que les deux autres soient libérés. Ce volume est daté de 1355<sup>6</sup>. Fort heureusement, un siècle avant sa destruction, la première figure fut reproduite dans un ouvrage d'iconographie<sup>6</sup> : (cf. p. 32).

Mais, il est inscrit au centre le mot *unitas*, et répartis à l'intérieur de chacun des trois cercles les trois syllabes *tri-ni-tas*. Ces mots sont là pour donner *sens* théologique à la figure et la faire comprendre. Sans eux, il y a le trop-de-sens de l'énigme ; avec eux, la figure devient un *modèle théorique*. En effet, il y a *à-lire*, à déchiffrer un savoir déjà là. Où donc déjà là, sinon en cet être qu'est le sujet supposé savoir, lieu du transfert, avant même toute analyse. Non plus le Dieu qui parle et vous nomme en ce « Tu es... » de la mission, mais l'Autre, à l'autre bout :

« Le sujet supposé savoir, Dieu lui-même pour l'appeler par le nom que lui donne Pascal, quand on précise à son inverse : non pas le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, mais le Dieu des philosophes, le voici débusqué de sa latence dans toute théorie. *Theoria*, serait-ce la place au monde de la théo-logie ?

— De la chrétienne assurément depuis qu'elle existe, moyennant quoi l'athée nous apparaît celui qui y tient le plus fort<sup>7</sup>. »

Dieu des théologiens... et aussi des savants<sup>8</sup>. En effet, chaque fois il s'agit de lire : « Tout ce qui s'énonce jusqu'à présent comme science est suspendu à l'idée de Dieu. La science et la religion vont bien ensemble. C'est un *dieu-lire* »<sup>9</sup>. Ce Dieu-là, le sujet supposé savoir, est au fondement de la lecture, — ce qui nous mène tout de go au travail de l'inconscient. En effet, une psychanalyse se soutient de ceci : que le sujet de l'inconscient « vous le supposez savoir lire... Non seulement vous le supposez savoir lire, mais vous le supposez pouvoir apprendre à lire »<sup>10</sup>.

Quant à l'analyste, son acte est tout autre : pas seulement de lecture, mais un dire qui ait effet de coupure... trait d'écrit. Et cela, d'une nouvelle *écriture*, nodale, *pas-à-lire*. Là est la voie par laquelle la psychanalyse, cessant d'être le remplacement ou la négation de la religion, en devient le négatif : un savoir sur l'achoppement de la vérité dans son rapport au réel.

6. Yves Delaporte, *Les manuscrits enluminés* de la Bibliothèque de Chartres, Chartres, 1929, Ms 233, page 115. M. Didron, *Iconographie chrétienne*, Paris, Imprimerie Royale, 1843, page 569. Cf. également : J. Lacan, *Lettres de l'E.F.P.*, n° 18, p. 265.

7. J. Lacan, La méprise du sujet supposé savoir, dans *Scilicet*, n° 1, Paris, Seuil, 1968, page 39.

8. Ainsi, en 1888, Cantor déclarait au théologien Jeiler : « Je ne nourris aucun doute au sujet de la vérité des transfinis, que j'ai reconnus avec l'aide de Dieu. »

9. J. Lacan, Séminaire du 17 mai 1977.

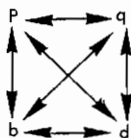
10. J. Lacan, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 38.

## De l'écriture nodale

Il ne faut pas sous-estimer les révélations mais aussi les limites d'une lecture cadrée par une géométrie du plan euclidien. Un exemple le fera saisir : l'apprentissage de la lecture par l'enfant. Cet apprentissage exige une familiarisation avec la combinatoire des lettres et avec leur identification (majuscules, minuscules, lettres manuscrites, d'imprimerie... ). Cet apprentissage est pour l'enfant un moment hautement symbolique qui mérite toute notre attention. Il est très fréquent d'observer à ce moment, et de façon transitoire, dans la lecture et l'écriture, des inversions dans la forme des lettres (b pour d par exemple) ou dans leur combinatoire (li pour il). Malgré les remarques du maître, l'enfant persévère un temps variable dans ces inversions.

Ces inversions suivent pour la plupart les lois des groupes de transformations, de symétrie en particulier, auxquels les transformations géométriques (rotation, réflexion, translation... ) ont pu être réduites depuis le Programme d'Erlangen de F. Klein (1872)<sup>1</sup>.

Voici le tableau que l'on peut dresser des inversions de quatre lettres de l'alphabet, p, q, b, d :



C'est un groupe de Klein. Les flèches horizontales et verticales prescrivent des réflexions dans le miroir (placé horizontalement ou verticalement), les flèches transversales prescrivent des rotations dans le plan.

---

1. F. Klein, *Programme d'Erlangen*, Paris, Gauthier-Villars, 1974. Les amateurs des transformations des formes de la lettre liront avec intérêt : Scott Kim, *Inversions*, Peterborough (USA), Byte Books, 1981.

Que signifient ces inversions de lecture ? Comment se fait-il que b puisse être identifié avec d ?

S'agit-il de la transformation du plan euclidien de la surface de papier en surface miroir ? Auquel cas, étant donné que les lettres b et d sont des êtres à deux dimensions et asymétriques, leur identification dans le miroir, la transformation continue de l'un à l'autre, suppose un passage par une dimension supérieure, en l'occurrence la troisième. Comme l'évoque M. Gardner<sup>2</sup> cela suppose qu'on (?) puisse saisir la lettre comme une marionnette de papier, qu'on la retourne dans l'espace à trois dimensions et qu'on la repose sur le plan par son autre face. Cette interprétation peut à mon avis signifier deux choses. Premièrement que l'enfant identifie son corps avec la lettre, qu'il donne à la lettre l'épaisseur de son propre corps : l'identification de b et de d se ferait sur le modèle de l'identification gauche — droite. Cette interprétation, qui n'est pas à écarter, est surtout valable, me semble-t-il, dans les cas d'une pathologie de la lecture. Deuxièmement on peut penser que l'enfant est ce « on » qui a rajouté une épaisseur à la lettre, et qu'il la manipule effectivement comme une marionnette, du haut de sa troisième dimension.

Mais tout va dans le sens de montrer que ni l'enfant ni quiconque n'est maître de sa lecture et que, comme le démontre le commentaire de « La lettre volée »<sup>3</sup> par Lacan, c'est plutôt la lettre qui mène la *danse*.

Alors, comment la lettre est-elle sortie de l'espace plan par l'effet de la lecture de l'enfant ?

La réponse est qu'en fait la lettre n'a jamais été *dans* l'espace plan, ni *dans* aucun espace, mais que c'est elle qui est constitutive de l'espace. L'espace ne précède pas à la lettre qui se déposerait ensuite dessus, l'espace est créé par le jeu de la lettre elle-même.

Il n'est nul besoin d'un recours à une force extérieure, un *deus ex machina* quelconque pour expliquer l'identification de b et d : soit une bande de Möbius à une demi-torsion :

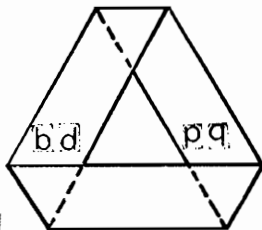


Fig. 1

2. M. Gardner, *L'univers ambidextre*, Paris, Dunod, 1968.

3. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966.

Si on « inscrit »  $b$  parallèlement à la ligne de bord de la bande, après un tour de celle-ci  $b$  revient à la même place mais va se lire  $d$  ; après deux tours de la bande,  $b$  revient encore à la même place et se lit  $b$ . De plus on remarque que ce même  $b$  se lit  $q$  après un premier passage de la ligne de pli de torsion (c'est une des singularités de la mise à plat de la bande de Möbius), et  $p$  après un deuxième passage de la même ligne de pli de torsion. On retrouve donc les quatre transformations du groupe de Klein représentées précédemment. On a une transformation continue (de voisinage)  $b, q, d, p$ . Mais ce dont il faut se rendre compte c'est qu'il s'agit d'un artifice de présentation de parler d'une inscription de la lettre « sur » la bande. Comme nous le rappelons plus loin cette bande a la consistance d'une coupure. Il faut dire en fait que c'est ce type de jeu de la lettre, — qui se révèle dans la lecture de l'enfant — qui détermine un espace, un espace de lecture, ici moebien. La surface n'a pas à être présupposée à l'inscription de  $b$  sur elle, elle est ce qui est supposé par le jeu d'inversion de la lettre elle-même.

Avec cette topologie, ce qu'on va appeler espace n'est plus l'a-priori kantien mais le lieu d'un comptage, une nomination du comptage, du compte d'un dire :  $d$  pour  $b$ . C'est ici qu'il faut saisir le double renversement dont fait preuve la topologie lacanienne.

D'une part il y a un renversement par rapport à l'esthétique kantienne pour laquelle l'espace est fondé a-priori comme intuition pure sur le modèle de la géométrie euclidienne. Mais on observe aussi un renversement par rapport aux développements de la géométrie et de la topologie après Kant. Voici comment B. Sénéchal résume cette évolution : « C'est en fait seulement au 19<sup>e</sup> siècle avec Riemann et Klein que l'espace apparaît comme objet géométrique, auparavant il n'est que le lieu des phénomènes géométriques, et le concept d'espace participe plus du domaine philosophique que du domaine géométrique. Le concept d'espace englobe d'ailleurs phénomènes géométriques et phénomènes physiques (si tant est d'ailleurs que la distinction ait alors un sens) et il faudra attendre l'explication des géométries non-euclidiennes (Gauss, Lobatchevski, Bolyai) pour qu'apparaisse la distinction entre espace mathématique et espace de la physique. Et encore Riemann qui, dans son article "Sur les hypothèses qui serrent le fondement de la géométrie" (1854), introduit la notion générale d'espace (à travers celle de grandeur multi-dimensionnelle) propose bien plus un élargissement de l'intuition spatiale qu'une définition de l'espace au sens moderne du terme (ensemble de points muni d'une structure axiomatiquement définie) et s'exprime autant en physicien qu'en mathématicien. Il faut attendre le Programme d'Erlangen de Félix Klein (1872) pour voir fonctionner le concept d'espace en tant

qu'ensemble, via la théorie des transformations. L'un des apports essentiels de Klein est de faire opérer les transformations non pas sur les figures comme l'ont fait avant lui les géomètres projectifs (Poncelet, Chasles... ) mais sur l'espace tout entier ; c'est là un point crucial de l'histoire de la géométrie puisqu'il fait apparaître explicitement l'espace comme ensemble de points muni d'une certaine structure (ici l'action d'un groupe de transformations) en même temps qu'il met en évidence la notion d'équivalence de structures ce qui va permettre de dégager le raisonnement géométrique de l'intuition spatiale<sup>4</sup>. »

Au regard de cette évolution où l'intuition se rétrécit de plus en plus et où l'espace devient « le cas particulier »<sup>5</sup> d'une écriture algébrique, il est remarquable d'assister chez Lacan à un mouvement qui va apparemment dans deux sens contraires : en même temps qu'il réduit l'espace à un comptage, Lacan redonne aux dessins — qui sont des présentations — un poids qu'ils ont perdu dans les mathématiques modernes. Je pense que là réside la différence entre « dimension » et « dit-mension ». La présentation chez Lacan est à mon avis ce par quoi la « dit-mension » ne saurait être jaugée par les seules dimensions de l'espace, qui on le sait se réduisent à des écritures algébriques : espace à  $n$ -dimensions, dit-on. Dans la topologie lacanienne on ne jongle pas avec les dimensions : trois, quatre au plus, dit-mensions sont comptées par Lacan. La dit-mension n'est pas une affaire de seule combinatoire, algébrique, elle est aussi affaire de dire : la présentation est un support systématisable de ce dire. C'est en ce sens qu'elle transforme le dessin topologique en écriture. Mais pas n'importe quel dessin : c'est la mise à plat qui fait écriture.

Lacan a lui-même à plusieurs reprises parlé de la mise à plat du nœud comme d'une écriture<sup>6</sup>.

La topologie lacanienne est une tentative de décoller l'écriture de son adhésion au plan euclidien, de remettre en question le rapport surface d'inscription/lettre, tel qu'il a été traditionnellement conçu.

Une écriture telle que  $\mathbb{A}$  superpose deux signes hétérogènes (la lettre de l'alphabet A et une barre). C'est déjà une tentative au niveau formel de la lettre d'opérer un certain décollage. Mais cette superposition reste soudée par une adhérence de l'ensemble au plan euclidien. Ce qui fait décoller l'écriture du plan c'est l'interruption du trait dans la mise à plat d'un nœud : on suppose qu'une ligne passe dessous ou dessus une autre.

4. B. Sénéchal, *Groupes et géométries*, Paris, Hermann, 1979.

5. Riemann, *Œuvres mathématiques*, Paris, Blanchard, 1968, p. 281.

6. J. Lacan, *Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 111.

Cela n'a pas sa pertinence pour les lettres dont nous nous servons d'habitude ; et même, si par exemple on faisait s'interrompre le trait de  $\mathbb{A}$  là où passe la barre, alors plus rien ne les retiendrait l'un l'autre ; le signe écrit y perdrait sa consistance. Il faudrait le réécrire en écriture nodale. Inversement on peut se demander si le défaut d'une écriture nodale des mathèmes de Lacan n'est pas parfois à l'origine de certaines confusions dans leur usage.

C'est pourquoi j'ai déjà tenté pour ma part d'explicitier ce que certaines formules de Lacan devaient à la topologie. Par exemple pour la formule du fantasme,  $\S \diamond a$ , qui se réécrit<sup>7</sup> :

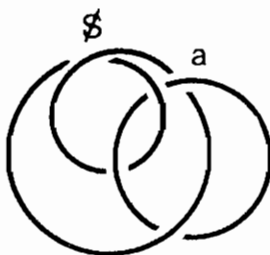


Fig. 2

Ce dessin est une mise à plat de la chaîne dite de Whitehead et en suivant un certain nombre d'indications de Lacan j'ai proposé de l'appeler chaîne du fantasme. L'anneau à un tour s'intervertit avec l'anneau à deux tours par souplesse. Mise à plat, cette chaîne implique un va et vient entre ce qui est dans le plan et ce qui est dans l'espace, entre le collé et le décollé disait Soury. La chaîne du fantasme met en scène une temporalité, qui est celle de l'aveu du fantasme, où le sujet et l'objet s'intervertissent. Il n'y a pas d'effectuation de cette temporalité dans l'écriture  $\S \diamond a$ .

Non seulement l'écriture par la chaîne mise à plat préserve la combinatoire inscrite par  $\S \diamond a$  mais *en plus* compte le sujet intéressé dans le maniement et les effets de cette combinatoire. C'est une tâche de la topologie lacanienne : compter cet en-plus du sujet dans toute formalisation ou combinatoire. La prise en compte du sujet est annoncée dans une note rajoutée à « La lettre volée »<sup>8</sup>, venant commenter justement une démonstration de la combinatoire de la lettre : « le progrès des concepts sur la subjectivation y est allé de pair

7. E. Porge, « Traverser le fantasme », *Delenda* n° 4, Paris, 26 janvier 1981.

8. J. Lacan, *Ecrits*, op. cit., p. 57.

avec une référence à l'*analysis situs* où nous prétendons matérialiser le procès subjectif. »

Il ne suffit pas d'évoquer, imaginer un espace Autre (que celui du plan euclidien quadrillé par la police) au lieu de la lettre. Encore faut-il que soit reconnue la détermination de cet Autre dans la façon d'en parler.

L'en-plus qu'est le comptage du sujet de l'inconscient comme tel, n'est pas induit par une lettre qui reste collée au plan dans des dimensions cartésiennes.

Le dire doit se compter en plus du dit ; l'écriture nodale permet ce comptage en ce sens qu'il y a des effets de présentation qui excèdent l'écriture purement algébrique de l'objet.

En l'état actuel des mathématiques, l'algébrisation même la plus poussée, ne suffit pas à caractériser tous les nœuds et chaînes à la fois. Ainsi les calculs de Milnor (qui sont parmi les plus modernes sur les chaînes) méconnaissent la différence entre deux chaînes que Lacan a opposées, celle du fantasme et celle qu'on a pu qualifier « du rapport sexuel » (parce que contrairement à celle du fantasme, les deux anneaux ne sont pas intervertibles)<sup>9</sup> :

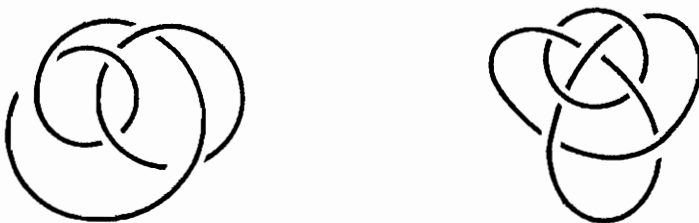


Fig. 3

On peut affirmer d'autre part que les résultats des opérations sur une chaîne (raboutage, mise en continuité, dédoublement, changements de présentation... ) ne sauraient être systématiquement prévus par les écritures algébriques, même si celles-ci peuvent suivre à la trace ces transformations. Il faut le support d'une présentation pour suivre une telle transformation. Par exemple pour une même chaîne borroméenne à quatre consistances (fig. 4) on peut écrire la formule algébrique d'un anneau choisi pour être celui qui relie les trois autres (D dans  $\alpha$ ), puis la formule d'un autre anneau auquel on va donner ce rôle de commutateur (C dans  $\beta$ ) : on ne peut pas prévoir le passage de la formule de D à celle

9. J. Lacan, Séminaire *Le sinthome*, 17 février 1976, inédit.

de C sans le support de la présentation par mise à plat. Pourtant il s'agit de la même chaîne déformée par souplesse :

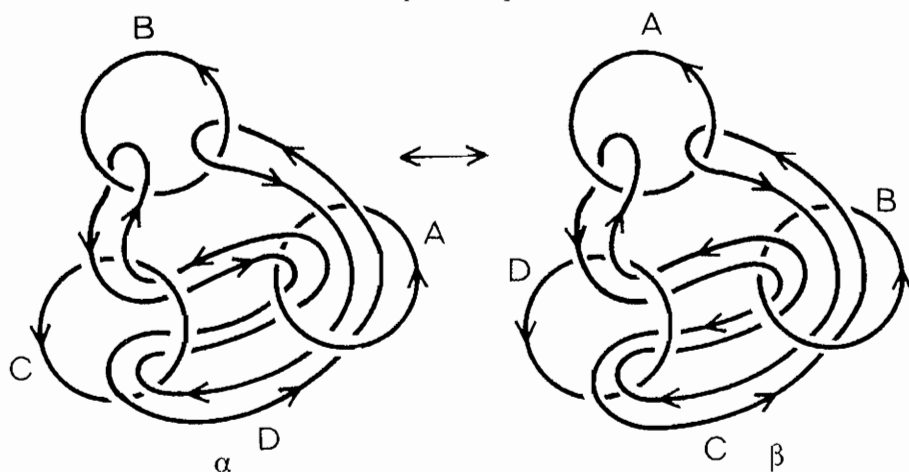


Fig. 4

Prenons un autre exemple d'une irréductibilité du fait de la présentation : celui de la coupure. Soit la coupure d'une surface de Möbius à trois demi-torsions :

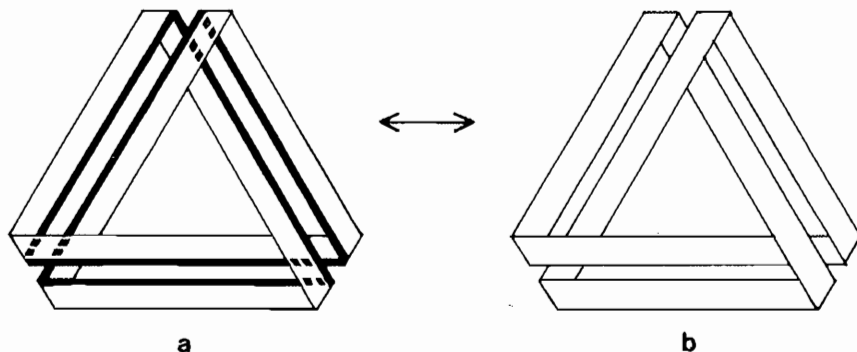


Fig. 5

Comme a pu le dire Lacan dans l'Étourdit, « la bande de Möbius n'est rien d'autre que cette coupure même, celle par quoi de sa surface elle disparaît »<sup>10</sup>. La surface est cette coupure non pas en tant qu'être à

10. J. Lacan, L'Étourdit, *Scilicet 4*, Paris, 1973, Le Seuil, p. 27.

deux dimensions mais en tant que manque d'un : la coupure c'est la surface pour autant qu'elle est ce qui manque à la surface b (à deux faces) pour faire une surface à une face. Insaississable par l'intuition, la coupure suscite le comptage, ne s'assure de son existence que par un comptage et encore pas n'importe lequel : le comptage d'un en-plus ou d'un en-moins.

Le nœud est une matérialisation de la coupure : ici les bords de la coupure de la bande de Möbius à trois demi-torsions, dessinent un nœud de trèfle en même temps que, reliés aux bords de la surface transformée ils la nouent en trèfle. (fig. 5a)

Tout dessin de nœud ou de chaîne peut s'envisager comme bord de coupure, d'une coupure qui aura de surcroît transformé la surface en nœud ou en chaîne que le dessin représente.

Les développements précédents permettent de résumer quelques unes des caractéristiques d'une écriture topologique et plus spécialement nodale :

- c'est une écriture qui implique un comptage, en particulier de l'en plus ou de l'en-moins,
- c'est une écriture « performative » comme les phrases du même nom (type : je te baptise) peuvent l'être dans le discours. Dans cette écriture nodale, « dire c'est faire ».
- enfin il semble que ce comptage impliqué soit lié à des faits de présentation.

Ce dernier trait n'est pas sans rappeler la démarche de Freud dans « L'interprétation des rêves », lorsqu'il prend en compte la figuration, ou présentation (*Darstellung*) du rêve (chapitre six). Cette prise en compte se fait dans deux sous-chapitres successifs et chaque fois Freud prend appui sur l'écriture. Dans le sous-chapitre « La prise en considération de la figurabilité »<sup>11</sup> appui est pris sur l'écriture par rébus puis hiéroglyphique, comme l'a souligné M. Viltard dans Littoral 2<sup>12</sup>. Dans le sous-chapitre précédent « Les procédés de figuration du rêve », le premier où Freud examine la présentation comme telle, il s'agit pour lui de répondre à la question : quels sont les moyens du rêve de représenter les relations dites logiques ? Voici comment il introduit sa recherche : « Chaque fois qu'il (le rêve) rapproche deux éléments, il garantit par là même qu'il y a un rapport particulièrement étroit entre ce qui leur correspond dans les pensées du rêve. Il en est de cela comme

11. S. Freud, *L'interprétation des rêves*, Paris, P.U.F., 1967, p. 291.

12. M. Viltard, « Le trait de la lettre dans les figures du rêve. » *Littoral* n° 2, Toulouse, 1981, Erès.

de notre écriture, *ab* indique une seule syllabe, *a* et *b* séparés par un espace nous laissent comprendre que *a* est la dernière lettre d'un mot, *b* la première d'un autre<sup>13</sup>. »

Qu'est-ce donc cela sinon un chiffrage ? Dans *ab* on compte une unité, dans *a* et *b* on en compte deux. Mais on pourrait aussi dire que dans *a* et *b* on compte un qui se divise en deux. Le déchiffrement n'est jamais réglé d'avance ; comme l'a dit R. Queneau « entre deux mots il y en a une infinité »<sup>14</sup>.

Il y a dans la remarque de Freud une référence à l'écriture non pas des lettres en logique, mais à l'écriture en tant qu'elle sert à la grammaire dans ses procédés de segmentation qui déterminent le sens. Le signe d'écriture qui est utilisé ici, c'est la valeur discriminante pour le sens de l'énoncé, de cet espace blanc entre *a* et *b*. C'est un signe muet, une idéographie non-représentative (« l'espace fine » des typographes).

Autrement dit, la présentation dans le rêve, mais aussi dans la parole<sup>15</sup>, procède d'une écriture et d'un chiffrement. Pour les relations dites logiques, mais il s'agit aussi de relations grammaticales, charpente de tout discours, cette écriture n'est le représentant d'aucune représentation de chose : son domaine d'application est la syntaxe, qui met en relation, positionne différents segments signifiants. La présentation remplit donc, entre autre, la fonction d'une ponctuation dans l'écriture.

La ponctuation a été depuis quelques années l'objet de recherches fructueuses parmi les linguistes<sup>16</sup>, qui ont souligné que le signe de

13. S. Freud, *op. cit.*, p. 271.

14. R. Queneau, in *La Bibliothèque Oulipienne*, Genève, Slatkine, 1981, p. 45.

15. Comme le rappelle Safouan dans *Littoral* n° 2, p. 71 (Les procédés de figuration du rêve), « ce ne serait pas une manière fautive de s'exprimer que de commencer le récit d'un rêve par : « un rêve m'a dit que... ». » Pourquoi raconter un rêve sinon parce qu'il est une interprétation sauvage, oracle, message secret venu d'ailleurs, à déchiffrer parce que le sujet y est concerné mais qu'il se demande où il est dans le rêve.

Annouer dans une communication quelconque « c'est un rêve » est aussi la marque que le rêve joue comme tel dans le discours une fonction de déterminatif (au sens de l'écriture hiéroglyphique) ou de signe de ponctuation du discours qui le précède et le prolonge : guillemet, parenthèse, point d'exclamation...

16. On peut consulter : « La ponctuation. » *Langue française*, Paris, février 1980, Larousse.

J.-P. Colignon, *La ponctuation*, Colignon, 1981.

Ch. Beaulieu, *Histoire de l'orthographe française*, Paris, H. Champion, 1967.

N. Catach, *L'orthographe française à l'époque de la Renaissance*, Genève, Droz, 1968.

H.J. Martin, « Pour une histoire de la lecture », *Revue française d'histoire du livre*, Bordeaux, Société des bibliophiles de Guyenne, 1977, cité par J. Hébrard dans *Littoral* n° 1, p. 135.

ponctuation peut se substituer à une conjonction, un mot, un syntagme, une phrase : le signe de ponctuation est une véritable histoire sans paroles, disent-ils. Il n'est pas pris dans une chaîne linéaire et a un rôle de mise en scène. La conclusion des linguistes est de le classer comme un idéogramme.

On peut discuter pour savoir si le signe de ponctuation est entièrement réductible à un idéogramme. Ce qui nous semble remarquable pour notre part dans le signe de ponctuation c'est qu'il est un opérateur écrit, idéogrammatique, non vocalisé (à la différence d'un signe logique comme « = » vocalisé « égale »), qui agit et informe de façon non-linéaire sur de l'écrit (historiquement la ponctuation est apparue dans notre alphabet après plusieurs siècles d'écriture) et qui par sa faculté de mettre en scène (*Darstellung*) le texte représente ce versant de la lettre où se joue son rapport à la dit-mension.

Il est repérable dans la parole une fonction de l'écrit avec un versant idéogrammatique représenté entre autre par la ponctuation. La présentation, dans l'écriture nodale, est comparable avec ce versant idéogrammatique de l'écriture qui joue une fonction de ponctuation. Mais dans le cas de l'écriture nodale et tout spécialement du nœud boroméen, cette fonction de ponctuation s'applique à de l'écrit déjà formalisé. Le nœud boroméen n'est ni une transcription, ni une traduction de signifiants, il se rapprocherait plutôt de l'opération que Allouch a appelé translittération.

Cette autre écriture qu'est le nœud boroméen est en fait un nœud d'écrits : il fixe, et fictionne, dans une certaine présentation ce qui s'est déjà déposé d'écrit dans le langage : logique, grammaire, homophonie, tels sont, dit Lacan, les « trois points-nœuds » où se « concentrent les équivoques dont s'inscrit l'à-côté d'une énonciation »<sup>17</sup>.

C'est à se constituer comme nœud (de la logique, de la grammaire, de l'homophonie) que le nœud boroméen peut échapper au reproche de faire métalangage.

Voici deux exemples, pris dans l'enseignement de Lacan, d'un chiffrage boroméen.

1. Lacan parle pour la première fois du nœud boroméen dans son séminaire « ...Ou pire » du 9 février 1972<sup>18</sup>. Il dira par la suite qu'il a eu à ce moment la « certitude » que c'était ce qu'il cherchait.

Ce séminaire du 9 février 1972 est un commentaire de la proposition déjà avancée par Lacan :

17. J. Lacan, *L'Etourdit*, op. cit., p. 48.

18. Séminaire inédit.

Je te demande  
de me refuser  
ce que je t'offre — parce que : c'est pas ça.

Cette proposition renvoie à un certain nombre de termes qui ont chacun déjà cours dans le champ analytique : la demande avec son articulation au désir et au besoin ; la demande a déjà été écrite à la fois par la lettre D et par les tours de l'âme du tore.

le refus, traduction du terme freudien « *Versagung* »,  
l'offre, à distinguer du don.

Le fait premier de rassembler ces termes est déjà une interprétation d'interprétation. D'autre part ces termes, souvent substantivés, sont ici pris verbalement : il s'agit de trois verbes ternaires c'est-à-dire qui mettent en relation chacun trois termes. Enfin le « c'est pas ça » est assez ambigu : à la fois appendice après les trois verbes et index d'une articulation interne à ces trois verbes.

Avant de se fixer au nœud boroméen, Lacan a tenté à trois reprises une écriture formelle de cette proposition qui est on le voit déjà très élaborée.

Ces essais correspondent à notre avis à des tentatives d'articuler ensemble grammaire, logique, homophonie. Ce n'est qu'avec le nœud boroméen que Lacan aura eu le sentiment d'une juste lecture, d'un juste coïncage.

Voici l'os de ces lectures :

A. Première lecture de la proposition. Celle-ci se fait entièrement à l'aide de l'algèbre :

$F(x, y, f(x, y, \varphi(x, y)))$  avec  $F$  = demander ;  $f$  = refuser ;  
 $\varphi$  = offrir et  $x$  = je,  $y$  = te. Donc :  $F(x, y)$  = je te demande ;  $f(x, y)$  = de me refuser et  $\varphi(x, y)$  = ce que je t'offre.

B. La deuxième lecture introduit une présentation, mais qui reste plane :

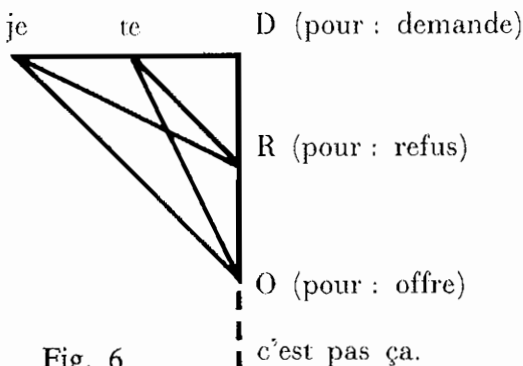


Fig. 6

Le « c'est pas ça » qui n'était pas écrit dans la première lecture tente ici une percée.

C. La troisième lecture accentue encore le jeu avec l'espace ; on se demande en effet dans quelle dimension se situe l'écrit de cette troisième lecture :

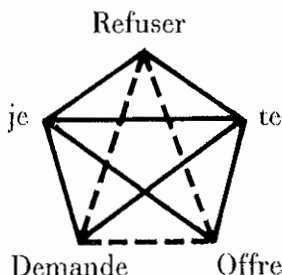


Fig. 7

Le « c'est pas ça » est situé dans l'espace entre deux verbes (ligne pointillée).

D. Enfin vient la lecture proposée par le nœud boroméen :

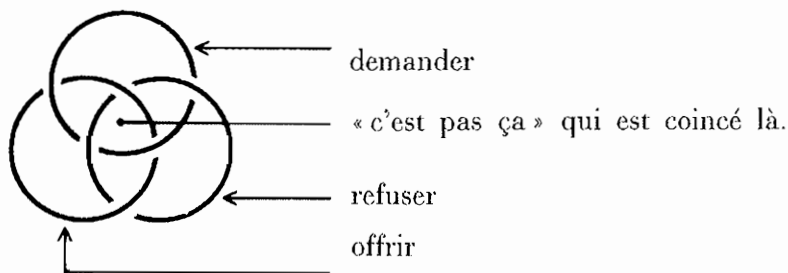


Fig. 8

Le nœud boroméen offre sur les précédentes écritures au moins deux avantages : — supprimer toute hiérarchie entre les trois verbes ; les inscrire de façon équivalente en dépendance réciproque les uns par rapport aux autres, c'est-à-dire écrire la nécessité des trois ensembles (demander de refuser sans qu'il soit question d'offre ne signifie rien... etc...) ; — le « c'est pas ça » (facteur de vérité de la proposition, il en est la référence logique) n'est plus un appendice extérieur et non inscriptible par rapport à l'écriture proposée, il n'a plus cette consistance « idéale », mais il résulte, nécessairement, comme coïncage, du mode même de chiffage, de nouage des propositions. L'homophonie aussi porte d'ailleurs sur ce « c'est pas ça » ; n'est-ce-pas-ça, espaça... Homophonie qui fait écho à cette phrase de L'Etourdit : « la topologie n'est-ce pas ce n'espace où nous amène le discours mathématique et qui nécessite révision de l'esthétique de Kant<sup>19</sup> ? »

19. J. Lacan, *L'Etourdit*, op. cit., p. 28.

La ponctuation du nœud boroméen sur la proposition grammaticale originelle a des effets de sens. Tout d'abord celui d'asserter l'équivalence des trois verbes ternaires, ce qui laisse entendre qu'on pourrait écrire des propositions équivalentes en permutant les termes : je te demande de m'offrir ce que je te refuse — Je t'offre de me demander ce que je te refuse...

D'autre part le nœud boroméen transforme notre espace de lecture. Non seulement il entraîne un décollage du plan par le jeu de la mise à plat mais encore il ouvre à un accès à la quatrième dimension ; en effet la surface porteuse du nœud boroméen n'existe qu'en quatrième dimension et le nœud boroméen, orienté *ou* coloré, bien qu'étant un objet asymétrique, se transforme par souplesse en son image miroir (ce qui n'est pas le cas du nœud de trèfle par exemple).

La question du choix du nœud boroméen doit être traitée mathématiquement selon le vœu de Lacan. Le cours de Soury que nous commençons à publier, apporte déjà beaucoup d'arguments en faveur de l'exemplarité, du rôle noyau, organisateur, de la chaîne boroméenne à trois dans l'ensemble infini des chaînes (boroméennes ou non).

2. Voici un deuxième cas où le nœud boroméen fait un chiffrage d'autres écrits, en l'occurrence le « rapport »  $S_1 \rightarrow S_2$ .

Dans le séminaire du 11 décembre 1973 (*Les non dupes errent*), Lacan dit : « le langage est un effet de ceci qu'il y a du signifiant un. Mais le savoir c'est pas la même chose. Le savoir est la conséquence de ce qu'il y en a un autre. Avec quoi ça fait deux — en apparence — car ce deuxième tient son statut justement de ceci : qu'il n'a nul rapport avec le premier, qu'ils ne font pas chaîne, même si j'ai dit quelque part, dans mes scribouillages, les tout premiers, "Fonction et champ..." que ça faisait chaîne..... Déciffrer c'est de substituer le signifiant un à l'autre signifiant. Celui qui ne fait deux que parce que vous lui ajoutez le déchiffrage. Ce qui permet tout de suite de compter trois<sup>20</sup>. »

Cet exemple est intéressant en ce qu'il nous montre que le chiffrage du nœud boroméen change la lecture que l'on peut faire, que Lacan a faite d'abord lui-même, de l'algorithme  $S_1 \rightarrow S_2$ . Le lien de  $S_1$  et  $S_2$  existe sans qu'il y ait rapport entre eux sans qu'ils fassent chaîne deux à deux.

Ce chiffrage du nœud boroméen est bien d'autre part un écrit sur des écrits où logique, grammaire et homophonie se nouent : logique : c'est la question posée à la complétude du savoir par  $S_2$  ;

20. Séminaire de l'année 1973-74, dont circule depuis 1981 une excellente version avec d'importantes notes bibliographiques. On reconnaîtra cette version à la devise des Boromées (*Humilitas*) qui est reproduite à la dernière page.

homophonie :  $S_2$  est le signifiant indice deux et d'eux (du lien de  $S_1$  à  $S_2$ ) ;

grammaire :  $S_1 \rightarrow S_2$  est une formalisation de l'énoncé grammatical qui définit le signifiant comme ce qui représente un sujet pour un autre signifiant.

Avec ces deux exemples nous avons rencontré une autre singularité de l'écriture boroméenne : le coinçage. Le coinçage c'est la consistance du nœud lui-même. Rappelons que c'est par ce coinçage que Lacan redéfinit le point, en opposition au *more geometrico* pour lequel il a zéro dimension<sup>21</sup>.

Qu'une écriture fasse coinçage est appréciable au regard des glissements, idéalistes forcément, auxquels peuvent se prêter une lecture non topologique des mathèmes de Lacan. Le nœud boroméen respecte la même exigence « littérale » que la logique mais en plus son mode de consistance rappelle sans cesse que ce dont le sujet parle n'est pas indépendant de la façon d'en parler.

Il faut relire les « Etudes sur l'hystérie » pour constater que la fonction de coinçage est ce qui véritablement définit les « associations »<sup>22</sup>, ce en quoi Freud rompt avec la tradition de la psychologie associationniste qui l'a précédé.

On peut s'attendre à ce qu'un coinçage qui commence au chiffre trois ait des conséquences sur le chiffrage et le déchiffrage des associations qui structurent l'inconscient.

Si, comme le dit Lacan, « plus le discours est interprété, plus il se confirme d'être inconscient »<sup>23</sup>, la question se pose de savoir ce qui va faire limite, et comment, au chiffrage de l'inconscient.

Lacan donne une réponse dans le commentaire qu'il fait de l'article de Freud « Quelques suppléments à l'ensemble de l'interprétation des

21. J. Lacan, *Les non-dupes errent*, Séminaire du 13 novembre 1973, ainsi que : *Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 119.

22. Plus souvent que le terme « Assoziation » pour « association », on trouve le terme « Verknüpfung » (liaison, nouage) et un ensemble de termes évoquant les nœuds et les chaînes : *Faden* (fils), *knüpfen* (lier) *Verknötung* (nouage) *Knotenpunkten* (points nœuds)... En cherchant la représentation pathogène, Freud découvre la résistance qu'il définit comme résistance aux associations. Mais comme cette résistance permet justement d'inférer la liaison inconsciente, on peut dire que l'association c'est la résistance aux associations. Freud est d'ailleurs on ne peut plus clair dans sa topique des associations qui se groupent en chaînes selon le thème, chaînes selon la chronologie, et chaînes selon la logique (en ZIG-ZAG !) avec des points nœuds ; l'ensemble fait un écheveau autour du noyau des représentations pathogènes.

23. J. Lacan, « Radiophonie », *Scilicet* 2/3, Paris, 1970, Le Seuil, p. 71.

rêves »<sup>24</sup> : « l'opération du chiffrage c'est fait pour la jouissance. Les choses sont faites pour que dans le chiffrage on y gagne quelque chose qui est l'essentiel du processus primaire, à savoir un « *Lustgewinn* » (gain de plaisir)..... Ce qui signale cette limite de l'interprétation c'est exactement le même moment quand ça arrive au sens. A savoir que le sens il est en somme assez court. Ce n'est pas trente-six sens qu'on découvre au bi-du-bout de l'inconscient : c'est le sens sexuel. C'est-à-dire très précisément le sens non-sens. Le sens où ça foire la « *Verhältnis* » (le rapport) ..... Et c'est bien pour ça que il y a un moment où le rêve ça se dégonfle, c'est-à-dire qu'on cesse de rêver et que le sommeil il reste à l'abri de la jouissance. C'est parce que en fin de compte on en voit le bout. Mais l'important pour nous, s'il est vrai que ce sens sexuel ne se définit que de ne pas pouvoir s'écrire, c'est de voir justement ce qui dans le chiffrage — non pas dans le déchiffrage — nécessite « *die Grenzen* », le même mot ici employé dans le titre, le même mot sert à ce qui dans la mathématique, se désigne comme limite. Comme limite d'une fonction, comme limite d'un nombre réel. Ça peut augmenter tant que ça veut la variable, la fonction ne dépassera pas certaines limites. Et le langage c'est fait comme ça. C'est quelque chose qui aussi loin que vous en poussiez le chiffrage, n'arrivera jamais à lacher ce qu'il en est du sens, parce qu'il est là à la place du sens. »

Le nœud boroméen est un chiffrage assez poussé ; en tant que exemplaire de l'ensemble des chaînes, il permet de pousser le chiffrage assez loin ; la limite que rencontre ce chiffrage étant le sens, comment le sens sexuel peut-il faire limite puisqu'il n'y en a pas qu'on puisse écrire, du fait même que ce chiffrage, en commençant à trois est un réel (« un dire qui ne suppose rien sinon que triple est le réel » dit Lacan dans son séminaire *Les non-dupes errent*<sup>25</sup>), un impossible à l'écriture du rapport sexuel ?

L'énoncé « il n'y a pas de rapport sexuel » prolonge et réinterprète le complexe d'Œdipe et le complexe de castration. Plus précisément il s'agit dans cet énoncé de dissocier l'identification à une des deux moitiés homme ou femme, réparties selon la sex-ratio, et où l'affaire du moi domine, de dissocier cette identification de la question du rapport de ces deux moitiés.

---

24. La traduction de cet article de Freud (par S. Hommel et E. Porge) est parue pour la première fois en français dans « Les lettres de l'École freudienne », n° 17, Paris, mars 1976. C'est cette traduction qui a été revue et corrigée par les traducteurs pour sa publication dans *Littoral* n° 2. Lacan fait un commentaire à partir du texte allemand de Freud dans *Les non-dupes errent*, séminaire du 20 novembre 1973.

25. Séminaire du 15 janvier 1974.

Un rapport est quelque chose qui « ne subsiste que de l'écrit » comme l'a dit Lacan. L'essentiel du rapport c'est une application au sens mathématique :  $f : X \rightarrow Y$ .

Pour écrire le rapport sexuel il faudrait donc pouvoir définir un ensemble de départ  $X$ , représentant la jouissance de tous les hommes, un ensemble d'arrivée  $Y$ , représentant la jouissance de toutes les femmes, et la relation qui relie chaque élément  $x$  de  $X$  à l'élément associé  $y$  de  $Y$ . L'écriture d'un rapport sexuel entre homme et femme est impossible car il existe ce troisième terme introduit par Freud : le phallus. Le phallus ne répartit pas homme et femme en deux moitiés complémentaires ; il est supplémentaire pour chacun des sexes ; il engendre un choix entre l'être et l'avoir. La jouissance dite sexuelle ne met pas en rapport direct homme et femme, mais homme et femme chacun divisé, en rapport avec son mode d'énonciation par rapport à la fonction phallique. La relation de homme à femme équivaut à la relation de chacun d'entre eux avec le dire sur le couple homme-femme.

Il y a bien deux sexes, mais écrit plutôt : d'eux. Si deux il y a c'est pas le deux d'une dualité, d'un report de la jouissance de l'un sur l'autre, c'est le comptage d'une hétérogénéité radicale où le deux n'apparaît que comme rétroaction du trois, un deux dont on ne peut rien savoir sans compter d'abord trois avec le phallus.

On peut d'ailleurs se demander si la préexistence du trois sur le deux et le un, ou encore que le trois fonde l'objectivité du un, n'est pas inhérente à un comptage qui se préoccupe de compter son opération. L'article « un » vient au langage comme signifiant sur fond d'absence : quand dans une mise en correspondance de deux ensembles, je dis : « il en manque un » (sous-entendu : élément de l'ensemble). Mais pour que ce signifiant vienne au nom de nombre de « un », au chiffre « un » cela implique que j'aie compté jusqu'à trois. « Un » viendra au nom de nombre « un » quand j'aurais dit : je compte « un » là et « zéro » ici. J'aurais en fait compté trois, puisque j'aurais nommé, pris en compte, « un » là, « zéro » ici et « et », c'est-à-dire le fait même de les relier en les opposant, de compter « un » et « zéro » séparément et non plus sur fond d'absence de l'autre. Le trois c'est le compte de l'acte même de compter « un » « et » « zéro ». La psychanalyse ne saurait qu'être intéressée par ce comptage où est compté le dire comme tel du comptage.

Sans doute peut-on se passer du nœud boroméen pour énoncer que le comptage commence à trois, mais pas pour l'écrire. Le nœud boroméen est la seule façon d'écrire le trois premier. La suite de ce comptage a été amorcée par Soury (cf. son Cours sur les nœuds) avec les opérations sur les chaînes, et un début de classification des chaînes boroméennes.

« Le rapport sexuel ne s'écrit pas sinon dans le manque de son désir,

lequel n'est rien que son serrage dans le nœud boroméen » a dit Lacan<sup>26</sup>.

Le désir est indestructible. La limite que rencontre le chiffrage de l'inconscient est cela même qui lui fait recommencer le chiffrage, puisque au moment où la limite — comme sens sexuel — s'atteint, elle s'éteint de ne pouvoir s'écrire.

---

26. Séminaire du 15 janvier 1974.



# Les séances mathématiques du Cours de Pierre Soury<sup>1</sup>

COURS DU 16 OCTOBRE 1980

L'objet de ce cours est de démontrer l'exemplarité de la chaîne boroméenne à trois (une chaîne boroméenne est définie par le fait que si on coupe un quelconque des anneaux, les autres sont libres) dans la classification des chaînes.

Je pars cette année de la classification milnorienne des chaînes<sup>2</sup>. Milnor a montré que les calculs algébriques sur les chaînes, ses attributs numériques en quelque sorte, se simplifiaient dans le cas des chaînes boroméennes. Il n'en a pas tiré les conséquences à savoir que le boroméen joue un rôle central et organisateur (notion de noyau).

Le calcul des commutateurs (Hall 1933<sup>3</sup>) anticipe sur le calcul des boroméens ; mais ce dernier reste à faire.

---

1. Il s'agit de la deuxième partie du Cours de Pierre Soury de 1980-81, qui avait lieu le troisième jeudi ouvrable de chaque mois à Jussieu. Cette version a été établie par E. Porge à partir de notes personnelles, de documents distribués par P. Soury, des explications et précisions de J.C. Terrasson, et de la collaboration de J. Lafont. La première partie du Cours, sur les surfaces, transcrite par J. Lafont, a été publiée par « La bibliothèque de l'Ecole de la Cause Freudienne » en janvier 1982.

2. Deux articles de Milnor sont cités dans la bibliographie de Soury : « Link groups, dans la revue *Annals of mathematics*, vol. 59 (1954), pp. 177-195. C'est une classification des chaînes. Bien que Milnor ne le mentionne pas, dans cette classification des chaînes, les chaînes boroméennes jouent un rôle central. Et inversement cette classification permet une démonstration de l'exemplarité des chaînes boroméennes et de la chaîne boroméenne prototypique.

« Isotopy of links », pp. 280-306 dans *Algebraic Geometry and Topology. A symposium in honor of S. Lefschetz*, Princeton University Press, Princeton, 1957. C'est une seconde classification des chaînes qui raffine sur la classification de Link groups. »

3. P. Hall, « A contribution to the theory of groups of prime power order », *Proc. Lond. Math. Soc. Ser.*, 2, 36 (1933).

Voici un premier tableau de la double échelle des cas purs boroméens auxquels on aboutit grâce aux aux méthodes de calcul de Milnor :

|   | II                                                                                | III                                                                               | IV                                                                                | V                                                                                 | VI |
|---|-----------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------|----|
| A |  |  |  |  |    |
| B |  |                                                                                   |                                                                                   |                                                                                   |    |
| C |  |                                                                                   |                                                                                   |                                                                                   |    |
| D |  |                                                                                   |                                                                                   |                                                                                   |    |

Fig. 1

Pour désigner une case du tableau on adopte la convention suivante : chiffres romains à partir de II pour le rangement vertical, lettres majuscules pour le rangement horizontal. Les cases barrées signifient qu'on y compte pas de chaîne. Le rangement vertical désigne le nombre de consistances (terme utilisé pour appeler l'anneau d'une chaîne). Le rangement horizontal vise à classer des niveaux de subtilité<sup>4</sup>. C'est l'objet de ce cours.

4. Chaque case est un groupe. A II est le groupe des chaînes au nombre de tours près. Chaque case représente une manipulation sur les groupes (groupes-quotients) à l'infini. Dans A II il y a du pas compté avec le comptage qui isole le cas exemplaire ; ne sont pas comptés :



et



Fig. 8

Chaque case rassemble un nombre infini de chaînes. Ne sont dessinés que les cas purs. Les cas purs sont des boroméens. Les cas impurs sont reconstitués par combinaison des cas purs. Les cas exemplaires deviennent des cas élémentaires. Pour démontrer que



Fig. 2

est un cas exemplaire je suis amené à le considérer comme un cas élémentaire.

Milnor attribue aux chaînes des nombres entiers relatifs. ( $\mathbb{Z}$ ).

Le comptage qui suffit à lui seul à montrer l'exemplarité de la chaîne boroméenne n'est pas classique (cf. Milnor, Sullivan, Poenaru). Ce qui échappe au calcul milnorien, ce qui est méconnu, ce sont :

1. Les tricots toriques. (C'est du pas du tout compté.) Ils ont zéro point cartésien<sup>5</sup>. Ils sont milnoriennement neutres. Voici un couple de deux

---

considérés tous deux comme non noués. On isole le pas compté d'une case, on le met dans une autre case et on voit si ça y est compté. Si oui cette nouvelle case contiendra à son tour du non compté; on répète l'opération à l'infini. C'est cela les niveaux de subtilité; en descendant l'échelle on élabore une théorie plus fine, plus complète, plus subtile d'un nouage.

Comme nous le verrons par la suite Soury a cherché *en plus* les opérations qui font passer d'une case à une autre dans des rangements différents, afin de trouver une structure de l'ensemble qui vérifie l'hypothèse de départ à savoir que la chaîne boroméenne à trois joue un rôle central et organisateur.

5. C'est une des singularités élémentaires du repassage des surfaces retenue par Soury. (Cf. son Cours sur les surfaces.) Trois nappes se recoupent. C'est le recoupement d'un recoupement. En se rencontrant ainsi les axes cartésiens réapparaissent :

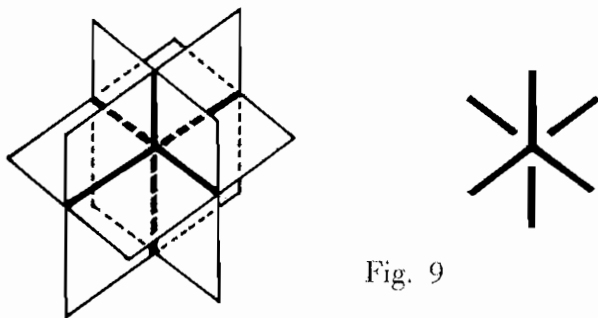


Fig. 9

tricotés toriques (à trois), ils ont zéro pour nombre de tours, zéro pour nombre de tar<sup>6</sup> :

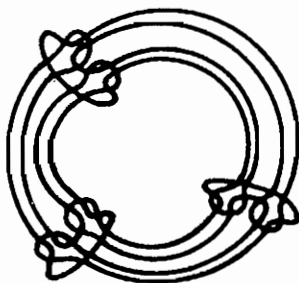


Fig. 3

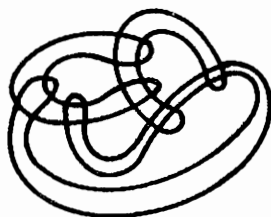
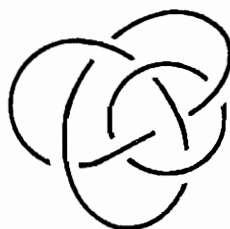
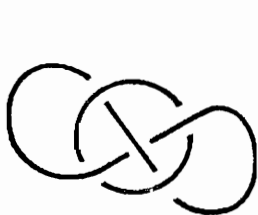


Fig. 4

2. Les deux chaînes suivantes sont équivalentes pour le comptage de Milnor (par autotraversée), c'est du réduit au même :



(Chaîne de Whitehead)

Fig. 5

Voici des comptages qui s'appliquent aux chaînes :

— selon le nombre de tours<sup>7</sup>. C'est ce qui vaut pour la cause A II : deux chaînes y sont reconnues par ce comptage, une gauche et une droite. Par contre en C II le comptage de tours méconnaît la différence entre les deux chaînes (dans la terminologie de Lacan celle du rapport sexuel et celle du non-rapport sexuel<sup>8</sup>) ;

6. C'est le calcul du nombre de points cartésiens.

7. Pour un extrait de ce que Soury a dit par ailleurs sur le nombre de tours : cf. annexe 2.

8. La différence entre ces deux chaînes a été commentée par Lacan dans son séminaire du 17 février 1976. Séminaire « Le sinthome » inédit.

— selon le nombre de points cartésiens, avec les surfaces de Seifert<sup>9</sup> :



Fig. 6

a un point cartésien. Case A III.

La rosace à trois trècles a six points cartésiens. Ce dessin a deux points cartésiens :

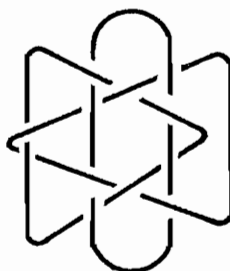


Fig. 7

---

9. C'est un montage de surface bordée par un nœud ou les composantes d'une chaîne. D. Rolfsen (Knots and Links 1976) définit la surface de Seifert pour un nœud ou une chaîne comme une dimension compacte, bicolore (donc orientable), connexe. Par exemple le nœud de trèfle limite soit une bande de Mœbius, non orientable, soit une surface de Seifert :



Fig. 10

On peut faire un montage de Seifert pour la chaîne boroméenne à trois, mais il y a de toutes façons un point triple.

Les tresses à 6 croisements ont 1 point cartésien

« 12 « 2 «  
« 18 « 3 «

— Dans le cas des autres cases il y a du multicomptage (A IV) : ça devient le langage des groupes (abéliens  $\mathbb{Z}^2, \mathbb{Z}^6$ ) (cf. note p. 87). On peut choisir plusieurs comptages à la fois ; on peut compter le nombre de comptage. Dans les cases à  $n$  cercles c'est  $\mathbb{Z}(n-2)!$  Ce ne sont que des histoires de nombres entiers.

### Calcul du nombre de Milnor ( $\mu$ :mu)

Milnor calcule  $\mu$  par le groupe fondamental : c'est le groupe des lacets <sup>10</sup>. Mais les partialités sont très mal organisées : il y a du rigide, du souple, de l'ultra-souple (l'homotopie <sup>11</sup>). Il y a aussi le point base : c'est un attribut très mauvais.

Voici un tableau où sont signalés les nombres de Milnor :

|                               |                                              |                              |
|-------------------------------|----------------------------------------------|------------------------------|
| $\mu_{AB}$<br>=<br>$\mu_{BA}$ | $\mu_{ABC}$                                  | $\mu_{ABCD}$<br>$\mu_{ACBD}$ |
| O                             | $\mu_{AABC}$<br>$\mu_{BBAC}$<br>$\mu_{CCAB}$ | $\mu_{AABCD}$                |
| $\mu_{AABB}$                  | $\mu_{AABC}$<br>$\mu_{AABBC}$                |                              |

Un cas pur est une chaîne qui n'a que ces nombres ci-dessus non-nuls. Dans la case O les nombres sont toujours nuls. La chaîne boroméenne à trois, elle, est un cas pur. Elle ne tient qu'à un seul nombre de Milnor ; les autres sous-chaînes :  $\mu_{AB}$ ,  $\mu_{AABB}$ ... y sont égales à zéro.

Pour une chaîne à 5 cercles on a une  $\mu(A,B,C,D,E)$  chaîne qui s'écrit :

10. Voir au sujet du groupe fondamental et d'une introduction au calcul de Milnor, l'annexe 1 à la fin de ce cours dont la présentation a été rédigée par J.C. Terrasson.

11. Cf. annexe 2 pour un commentaire de Soury sur l'homotopie.

|                                                                                                            |                                                                     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------|
| (A. B. C. D. E) chaîne                                                                                     |                                                                     |
| $\mu$ AB. $\mu$ BA<br>$\mu$ AC. $\mu$ CA<br>-----<br>$\mu$ ABC<br>$\mu$ ABCD<br>$\mu$ ABCDE<br>$\mu$ AECBD | $\mu$ AAB. $\mu$ ABBB. $\mu$ ABABB<br><br>$\mu$ AABBC. $\mu$ ABCABC |

A tout mot de l'alphabet ça fait comptage.

Première colonne : sous-chaînes à 2, 3, 4, 5 éléments avec permutations.

Deuxième colonne : sous-chaîne à 2, 3, 4, 5 éléments démultipliés.

*A propos de la culture mathématique*<sup>12</sup>

Dans la culture mathématique, il y a des reconnaissances de

- méconnaissance systématique,
- partialité,
- niveau,
- relation d'équivalence.

Ainsi on peut faire un tableau qui correspond à l'opposition :

|           |                                                                                                     |
|-----------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------|
| partiel   | partial :                                                                                           |
| intérieur | niveau                                                                                              |
| extérieur | représentation                                                                                      |
| objets    | sujets ; point de vue ;<br>dans le partiel il y a du<br>méconnu ou de l'ignoré<br>systématiquement. |

12. Ce chapitre a le style aphoristique et schématique que Soury donnait souvent à son cours. Il est renforcé par la partialité de nos notes.

Le langage ensembliste permet la reconnaissance du partiel (la partie) et du partial (la partition ; la relation d'équivalence). Beaucoup de notations mathématiques actuelles sont organisées en partielles et parties, en sous-objet/objet quotient.

Le langage des catégories met en place l'équivalence du partiel et du partial :

|        |                |
|--------|----------------|
| dedans | niveau         |
| dehors | méconnaissance |

Il n'est pas évident qu'il y ait une équivalence de ces deux notions : comment une forclusion est-elle assimilée à une exclusion ?

La constitution d'un niveau n'est pas équivalente à une forclusion. Forclusion est pris ici au sens de « ne rien vouloir savoir de certaines différences ». Dans la phonologie il y a une histoire de niveau qui a été explicitée : phonologie  
phonétique

La phonologie c'est : je ne veux rien savoir de certaines différences phonétiques.

A partiel/partial correspond : exclusion/méconnaissance. Il y a des confusions qui ne distinguent pas les deux. Y a-t-il homogénéité de ce couple chez Lacan ?

L'être parlant c'est l'être parlé. A ce couple correspondent :

|             |             |
|-------------|-------------|
| on          | ça          |
| énonciation | désignation |
| partial     | partiel     |

Sur le même thème voici le tableau suivant :

| présentation                | dit  | énoncé                          |
|-----------------------------|------|---------------------------------|
| objet<br>matériau<br>choses | dire | énonciation<br>parole<br>sujets |

Pourquoi le rapport de désignation serait-il homogène au rapport d'énonciation ? Ça rendrait homogènes des choses et des sujets.

O est roi dans les mathématiques. Toutes les équations sont égales à zéro. Lacan l'a relevé en se servant de l'équation :  $0^\circ = 1$ .

### ANNEXE 1 \*

La présentation du groupe fondamental d'une chaîne orientée et par suite des calculs milnoriens nécessite un certain nombre de choix de convention :

#### Générateurs. Méridien

— une chaîne à  $n$  composantes (ou consistances) ayant une présentation à  $p$  croisements peut se décomposer en  $p$  segments : le début et la fin de chaque segment correspond à une interruption du trait (un passage au-dessous) dans la présentation ;

— on nomme  $z_1, z_2, \dots, z_n$  les segments d'un composante ou consistance  $Z$  à  $m$  segments à partir d'un segment quelconque, en respectant la continuité et l'orientation.

Une chaîne de  $n$  cercles ayant une présentation à  $p$  croisements reçoit ainsi une présentation de son groupe fondamental par  $p$  générateurs qui sont des méridiens.

#### Longitudes

Elle a  $n$  longitudes établies de la manière suivante : une composante ou consistance  $C$  est coupée en segment par  $q$  segments appartenant à  $C$  ou à une autre composante. Chaque segment  $S$  ainsi rencontré est noté  $S_m$ , s'il se dirige vers la gauche, et  $S'_m$  s'il se dirige vers la droite. Une longitude est un mot formé de la liste des segments ainsi rencontrés en parcourant une composante  $C$  dans le sens de l'orientation.

#### Relations

On élimine des générateurs et on établit des relations de la manière suivante : soit un segment  $ax + 1$  séparé de son prédécesseur  $ax$  par un segment  $by$  ; franchir  $ax + 1$  vers la gauche équivaut :

---

\* Présentation de J.-C. Terrasson.



$$\begin{aligned}
a_2 &= b'_2 a_1 b_2 \\
a_3 &= c_1 a_2 c'_1 \\
a_4 &= a'_2 a_3 a_2 \\
a_5 &= a_1 a_4 a'_1 \\
a_6 &= c'_2 a_5 c_2 \\
a_7 &= b_1 a_6 b'_1 \\
a_8 &= a'_6 a_7 a_6 \\
a_1 &= a_5 a_8 a'_5
\end{aligned}$$

$$\begin{aligned}
b_2 &= a'_1 b_1 a_1 \\
b_1 &= a_7 b_2 a'_7
\end{aligned}$$

$$\begin{aligned}
c_2 &= a'_5 c_1 a_5 \\
c_1 &= a_3 c_2 a'_3
\end{aligned}$$

$$\begin{aligned}
A &= b_2 c'_1 a_2 a'_1 c_2 b'_1 a_6 a'_5 \\
B &= a_1 a'_7 \\
C &= a_5 a'_3
\end{aligned}$$

Cette chaîne a trois cercles A B C. Dans cette présentation, elle a douze croisements et douze segments  $a_1 a_2 a_3 a_4 a_5 a_6 a_7 a_8 b_1 b_2 c_1 c_2$ . Il s'ensuit une présentation de son groupe fondamental, par douze générateurs qui sont douze méridiens  $a_1 a_2 a_3 a_4 a_5 a_6 a_7 a_8 b_1 b_2 c_1 c_2$ , et par douze relations. Les trois longitudes sont appelées ABC.

Par élimination des variables  $a_4 a_8 a_2 a_6 a_3 a_7 b_2 c_2$ , grâce aux relations :

$$\begin{aligned}
a_4 &= a'_2 a_3 a_2 \\
a_8 &= a'_6 a_7 a_6 \\
a_2 &= b'_2 a_1 b_2 \\
a_6 &= b'_2 a_5 c_2 \\
a_3 &= c_1 b'_2 a_1 b_2 c'_1 \\
a_7 &= b_1 c'_2 a_5 c_2 b'_1 \\
b_2 &= a'_1 b_1 a_1 \\
c_2 &= a'_5 c_1 a_5
\end{aligned}$$

Il reste une nouvelle présentation, du groupe fondamental de la chaîne, avec quatre générateurs  $a_1 a_5 b_1 c_1$ , et quatre relations :

$$\begin{aligned}
a_5 &= [b'_1 a'_1]^{(1)} c_1 a'_1 b'_1 a_1 b_1 a_1 c'_1 [a'_1 b'_1] \\
a_1 &= [c'_1 a'_5] b_1 a'_5 c'_1 a_5 c_1 a_5 b'_1 [a'_5 c'_1] \\
b_1 &= b_1 [a'_5 c'_1] a_5 b'_1 a'_1 b_1 a_1 b_1 a'_5 [c'_1 a'_5] b'_1 \\
c_1 &= c_1 [a'_1 b'_1] a_1 c'_1 a'_5 c_1 a_5 c_1 a'_1 [b'_1 a'_1] c'_1
\end{aligned}$$

Et les trois longitudes sont :

---

1. Notation d'un 2-commutateur  $= [b'_1 a'_1] = b'_1 a'_1 b_1 a_1$ . Il y a des 3-commutateurs, 4-commutateurs.

$$\begin{aligned}
 A &= a'1 \ b1 \ a1 \ c'1 \ [a'1 \ b'1] \ a'5 \ c1 \ a5 \ b'1 \ [a'5 \ c'1] \\
 B &= b'1 \ a1 \ b1 \ a'5 \ [c'1 \ a'5] \\
 C &= c'1 \ a5 \ c1 \ a'1 \ [b'1 \ a'1]
 \end{aligned}$$

Par élimination de la variable  $a5$ , et par changement de nom des variables  $a1 \ b1, c1$ , grâce aux relations :

$$\begin{aligned}
 a5 &= [b'1 \ a'1] \ c1 \ a'1 \ b'1 \ a1 \ b1 \ a1 \ c'1 \ [a'1 \ b'1] \\
 a1 &= a \\
 b1 &= b \\
 c1 &= c
 \end{aligned}$$

Il reste une nouvelle présentation, du groupe fondamental de la chaîne, avec trois générateurs  $abc$ , et trois relations.

Cette présentation n'est pas donnée ici.

Et les trois longitudes sont :

$$\begin{aligned}
 A &= c'[a'b'] \ c \ [b'a'] \ c \ [a'b'] \ a \ c' \ a' \ b' \ a \ [b'a'] \ c \ a' [b'a'] \dots \\
 &\quad c'[a'b'] \ c' \ [b'a'] \ c \ [a'b'] \ a \ c' \ [a' \ b'] \ c \ a' \ a' \ b \ a \\
 B &= [a' \ b'] \ c' \ [b' \ a'] \ c \ a' \ [b' \ a'] \ c' \ [a' \ b'] \ c \ [b' \ a'] \ c \ [a' \ b'] \ a \ c' \dots \\
 &\quad [a' \ b'] \ a \ c \ a' \ [b' \ a'] \ c' \\
 C &= c' \ [b' \ a'] \ c \ [a' \ b'] \ a \ c' \ [a' \ b'] \ c \ a' \ [b' \ a']
 \end{aligned}$$

A partir du groupe fondamental, il est possible de faire les calculs Milnoriens.

Ici, dans :

groupe fondamental/modulo 4

$$\begin{aligned}
 A &= [[a \ b \ c] \ [[a \ c]b] \ (2) & (\text{mod } 4) \\
 B &= [[c \ a]a] & (\text{mod } 4) \\
 C &= [[b \ a]a] & (\text{mod } 4)
 \end{aligned}$$

D'où se déduisent certains nombres de Milnor,

$$\begin{aligned}
 \text{D'où se déduisent certains nombres de Milnor,} \\
 \mu A^2 BC = \mu A^2 CB = +1 & \qquad \mu ABAC = -2 \\
 \mu B^2 AC = \mu B^2 CA = 0 & \qquad \mu BABC = 0 \\
 \mu C^2 AB = \mu C^2 BA = 0 & \qquad \mu CACB = 0 \\
 \mu A^2 B^2 = 0 & \qquad \mu ABAB = 0 \\
 \mu A^2 B^2 = 0 & \qquad \mu ACAC = 0 \\
 \mu B^2 C^2 = 0 & \qquad \mu BCBC = 0
 \end{aligned}$$

$$\mu ABC = -\mu ACB = 0$$

$$\mu AB = 0$$

$$\mu AC = 0$$

$$\mu BC = 0$$

Le fait que :  $\mu A^2 BC = \mu A^2 CB = +1$  et  $\mu ABAC = -2$ , est équivalent au fait

2. Notation d'un 3-commutateur  $[[ab] \ c] = a \ b \ a' \ b' \ c \ b \ a \ b' \ a' \ c'$  (l'inverse du mot  $a \ b \ a' \ b' \ c'$  est  $b \ a \ b' \ a'$ ).

que : En dédoublant le cercle A en deux cercles A1 et A2, la chaîne ainsi obtenue est homotope à un raccordement de deux chaînes à quatre qui échantent les rôles de A1 et A2.

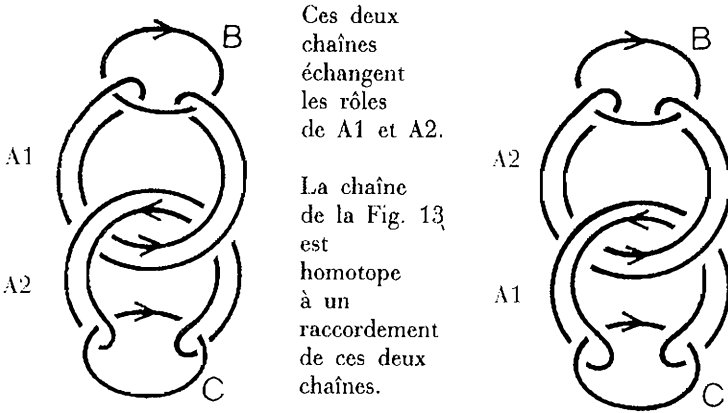


Fig. 12

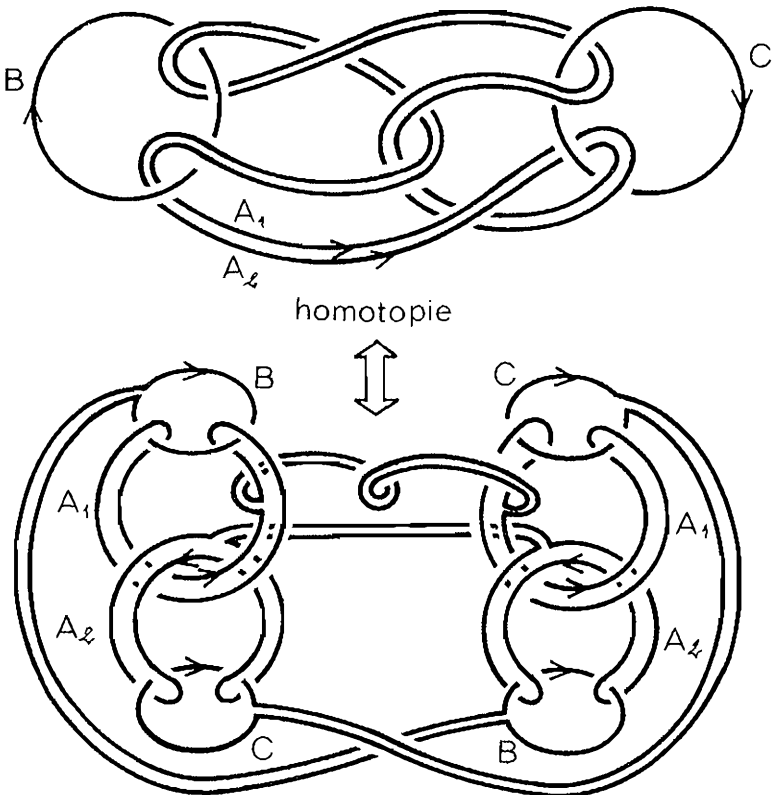


Fig. 13

## ANNEXE 2 \*

## LES 2-CHAÎNES, LE NOMBRE DE TOURS, ET L'HOMOTOPIE

Une 2-chaîne, c'est deux cercles souples pris l'un dans l'autre. Tous les dessins qui suivent sont des dessins de 2-chaînes.

*Le nombre de tours*

Dans une 2-chaîne, il y a deux cercles. On peut dire que ils se tournent l'un autour de l'autre. Il se trouve qu'on peut compter combien de fois l'un tourne autour de l'autre. Et si les deux cercles sont appelés A et B, A tourne autour de B le même nombre de fois que B tourne autour de A. Le « nombre de tours » ou « nombre d'enlacement » d'une 2-chaîne, dont les deux cercles s'appellent A et B, c'est combien de fois A tourne autour de B, et c'est aussi combien de fois B tourne autour de A.



Fig. 14  
B tourne 3 fois autour de A

*L'homotopie*

L'homotopie est une relation d'équivalence.

La notion de relation d'équivalence est une notion qui est courante dans la culture mathématique actuelle, et qui n'est pas courante ailleurs.

L'équivalence par homotopie pour les chaînes a été introduite par Milnor, en 1954, dans l'article « Link groups ».

L'équivalence par homotopie des chaînes, c'est une équivalence induite sur les chaînes en méconnaissant le nouage des cercles. Ou encore, c'est l'équivalence induite sur les chaînes par : « Dans une chaîne, deux cercles ne peuvent se traverser l'un l'autre, mais un cercle peut se traverser lui-même. »

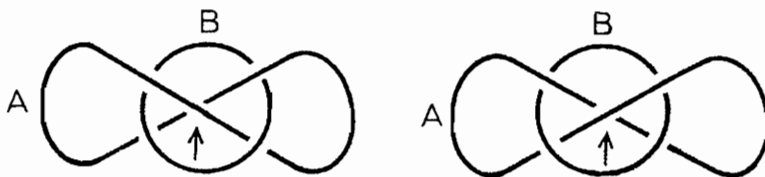


Fig. 15

\* Texte de P. Soury.

Ces deux chaînes sont différentes, et elles sont équivalentes par homotopie. Par déformation il n'est pas possible de passer de l'une à l'autre. Mais il est possible de passer de l'une à l'autre de la façon suivante : le cercle A se traverse lui-même, une fois, là où c'est indiqué par la flèche.

### Coloration et orientation

Une 2-chaîne colorée par les couleurs A et B, c'est quand l'un des cercles est coloré par la couleur A et l'autre cercle est coloré par la couleur B. C'est alors une (A, B)-chaîne.

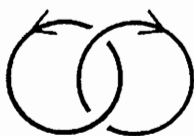
Une 2-chaîne orientée, c'est quand chaque cercle est orienté.

Jusqu'ici « chaîne » a été pris au sens : non coloré et non orienté. A partir de maintenant « chaîne » sera pris au sens : coloré et orienté, ce qui permet certains énoncés précis pour lesquels il y a besoin de « différenciation ».

Pour une 2-chaîne orientée, le nombre de tours est orienté, c'est-à-dire est gauche ou droit.

### Binaire d'orientation

Le comptage des tours des 2-chaînes orientées dépend des unités de tour suivantes :



un tour gauche



un tour droit

$$1 \text{ tour gauche} = -1 \text{ tour droit}$$

$$1 \text{ tour droit} = -1 \text{ tour gauche.}$$

Fig. 16

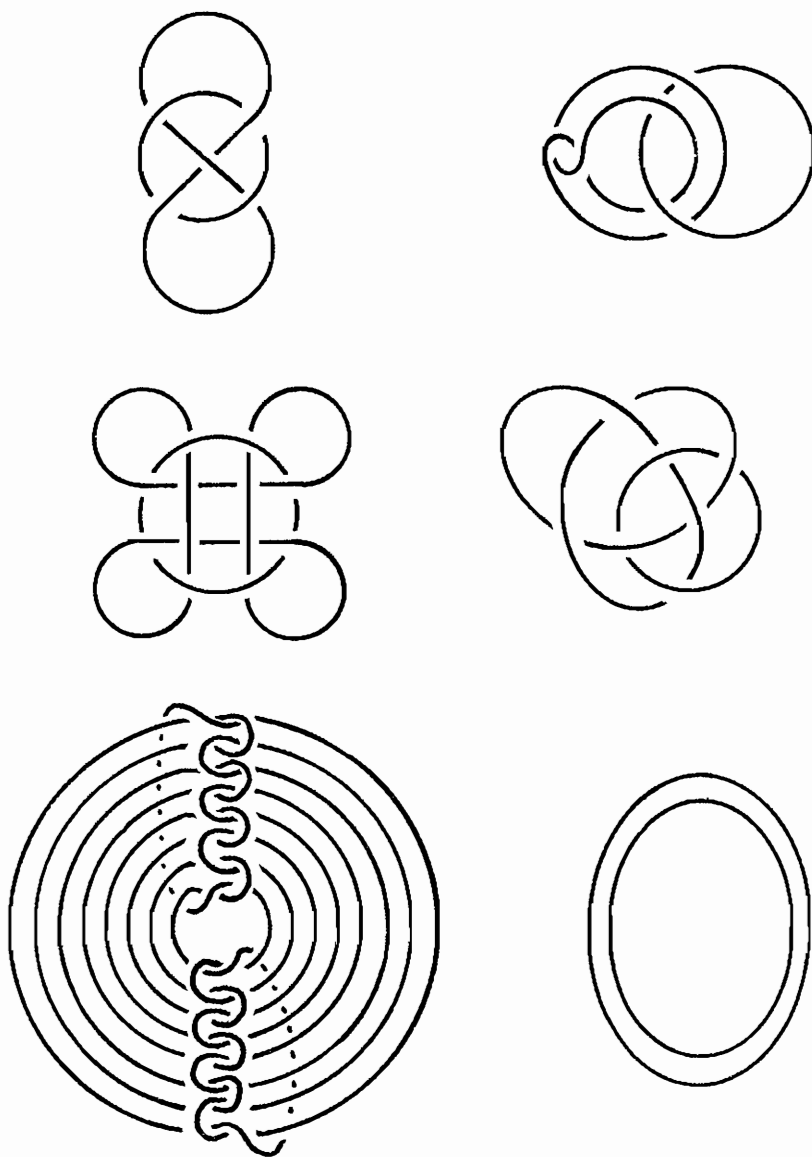


Fig. 17

*Les 2-chaînes et l'homotopie. Chaînes à zéro tour*

Les six présentations planes ci-dessus désignent cinq chaînes différentes. Les deux présentations d'en-haut désignent la même chaîne. La chaîne d'en bas à droite est la 2-chaîne neutre. Chacune de ces cinq chaînes a zéro tour, ou autrement dit, son degré d'enlacement est zéro. Ces cinq chaînes sont équivalentes par homotopie. Chacune de ces cinq chaînes est homotopiquement neutre.

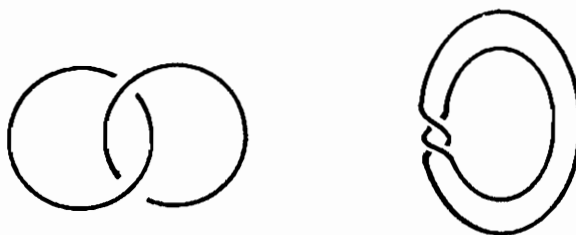


Fig. 18

*Les 2-chaînes et l'homotopie. Une chaîne à un tour*

Les deux présentations planes ci-dessus désignent la même chaîne. C'est une chaîne à un tour.

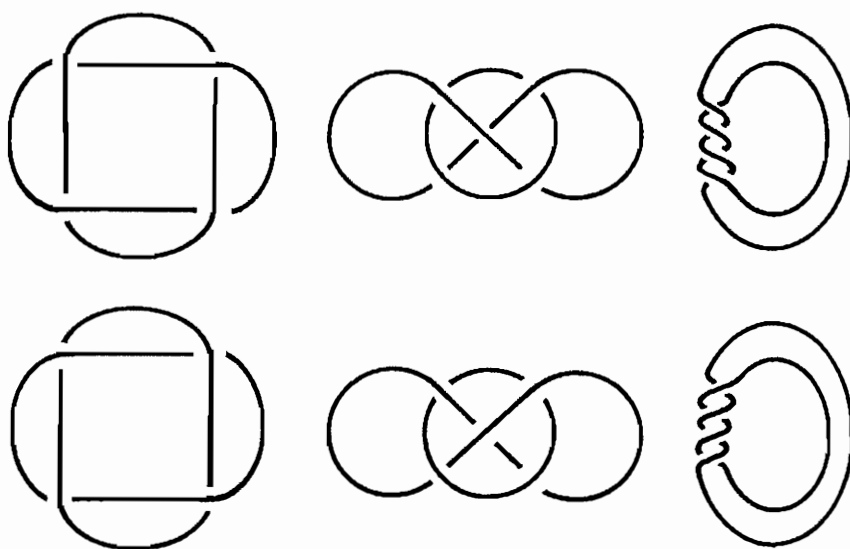


Fig. 19

*Les 2-chaînes et l'homotopie. Chaînes à deux tours*

Les six présentations planes ci-dessus désignent deux chaînes différentes. Les trois présentations d'en haut désignent la même chaîne, et les trois présentations d'en bas désignent la même chaîne. Chacune de ces deux chaînes a deux tours, ou autrement dit, son degré d'enlacement est deux. Ces deux chaînes sont équivalentes par homotopie.

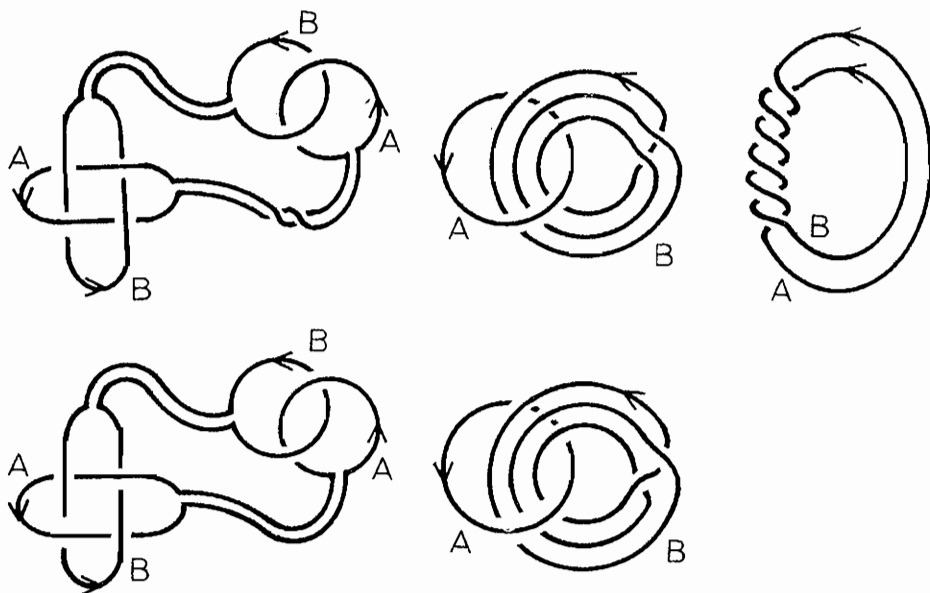


Fig. 20  
*Les 2-chaînes et l'homotopie. Chaînes à trois tours*

Les cinq présentations planes ci-dessus désignent deux chaînes. Les trois présentations d'en haut désignent la même chaîne, et les deux présentations d'en bas désignent la même chaîne. Chacune de ces deux chaînes a trois tours, ou autrement dit, son degré d'enlacement est trois. Ces deux chaînes sont équivalentes par homotopie.

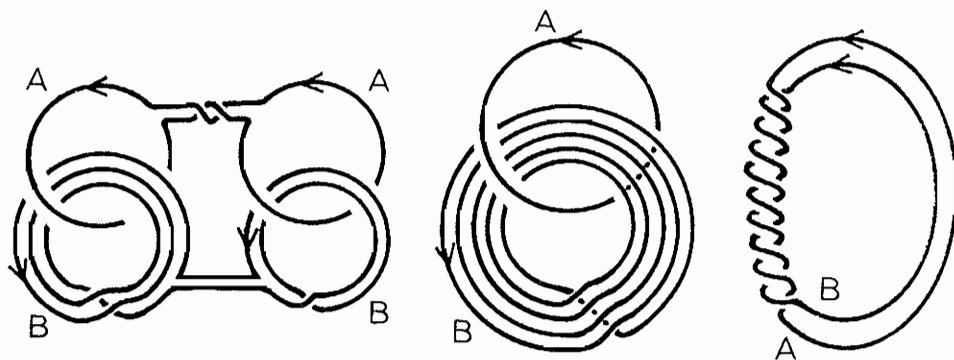


Fig. 21  
*Les 2-chaînes et l'homotopie. Une chaîne à cinq tours*

Les trois présentations planes ci-dessus désignent la même chaîne. Cette chaîne a cinq tours, ou autrement dit, son degré d'enlacement est cinq.

COURS DU 20 NOVEMBRE 1980

Milnor a fait de gros calculs mais ne s'est pas aperçu du rôle du boroméen dedans.

Dans le tableau de classification sont situées toutes les chaînes que Lacan a représentées. Le pivot c'est :



Fig. 22

Il s'agit de comprendre le passage d'une chaîne à une autre. On passe de la chaîne à trois à la chaîne de Whitehead par une mise en continuité ou raccordement interne.

Par une mise en continuité on passe de la chaîne à 4 à la chaîne boroméenne généralisée<sup>1</sup>. C'est un objet pur pour la classification milnorienne :

lieu de la mise en continuité de la chaîne à 4 :

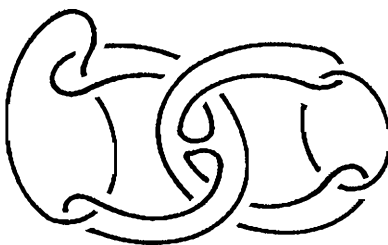


Fig. 23

qui fait passer à la chaîne généralisée :

1. Elle a été appelée telle par Lacan dans son séminaire du 13 mars 1979. L'autotraversée en trois points de la consistance moyenne défait la chaîne.



Fig. 24

Soit une chaîne à 5 en queue-leu-leu où on pratique deux mises en continuité :

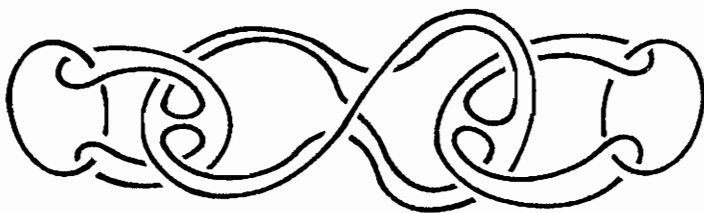


Fig. 25

ce qui aboutit à :

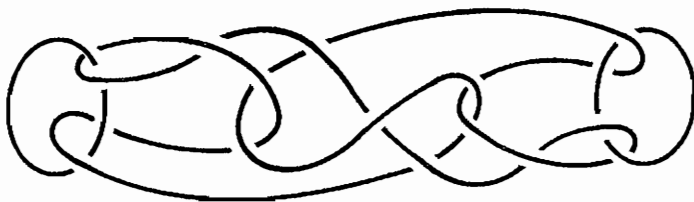


Fig. 26

Je fais la conjecture que cet objet est pur dans la classification milnorienne et qu'il se placerait en C III.

Est-ce que n'importe quelle mise en continuité fonctionne dans la classification milnorienne ?

Pour situer une chaîne dans la classification boroméenne il faut la décomposer en boroméen selon la double échelle de Milnor :

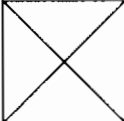
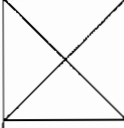
|   | II                                                                                | III                                                                               | IV                                                                                | V               | VI |
|---|-----------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------|-----------------|----|
| A |  |  |  | 5 queue leu-leu |    |
| B |  |  |                                                                                   |                 |    |
| C |  | Fig. 26 ?                                                                         | Fig. 28 ?                                                                         |                 |    |
| D |  |                                                                                   |                                                                                   |                 |    |

Fig. 27

C'est un bon point de vue, le plus spatial et le plus concret. Plusieurs calculs entrent en ligne de compte dans cette échelle :

- la notation fikiénne ;
- les nombres de Milnor, qui sont moins pratiques que la notation fikiénne car il y a des redondances ;
- le groupe fondamental ;
- le groupe de Milnor : algorithme pour calculer le nombre de Milnor. Mais il est inutilement compliqué et mal fondé ;
- le comptage du nombre de tours. Dans la case A II c'est le seul comptage qui existe ;
- le comptage du nombre de points cartésiens, en A III ;
- on peut compter combien de fois il y a la chaîne à trois dans chaque objet de la case A III par exemple. Ou dans la case C II on peut compter dans chaque objet qui rentre dans cette case combien de fois il y a la chaîne de Whitehead.

Ainsi dans la double échelle on a deux hiérarchies à la fois : celle du nombre de cercles, celle de nouages plus subtils.

Les chaînages subtils ne sont décelables qu'en l'absence de chaînages grossiers. Les choses subtiles c'est les choses qui disparaissent en présence des choses grossières.

Le 4 ne manifeste sa présence qu'en l'absence du trois et du deux. La présence d'un sous-groupe de deux personnes dans un groupe de

quatre, dévalue les phénomènes liés au quatre. Les sous-groupes tuent les groupes.

La pureté boroméenne : c'est un groupe sans sous-groupe, un lien sans sous-lien<sup>2</sup>.

La hiérarchie verticale donne des indications sur le pourquoi de la dévaluation. C'est une dévaluation qui ne concerne pas le nombre de cercles. Milnor, lui, fait un rangement mais ne discute pas ce que ça range.

J'espère que cette chaîne boroméenne à quatre se situera en C IV :

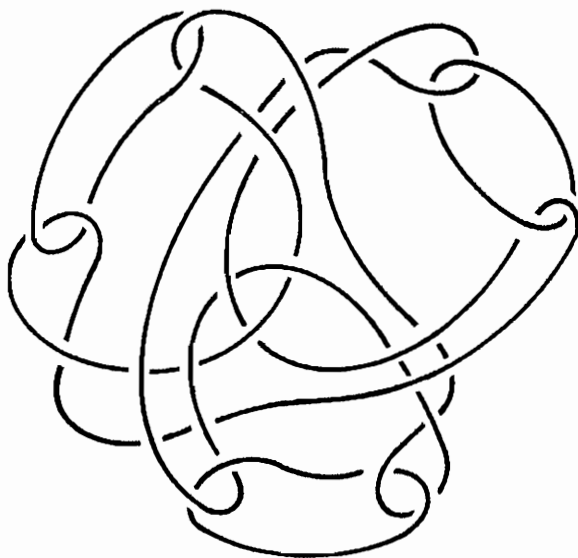


Fig. 28

Cours du 18 DÉCEMBRE 1980

Un point de vue sur toutes les chaînes dans la classification de Milnor fait apparaître le rôle spécial du boroméen. Ça permet de classer le boroméen.

2. Cette affirmation concerne la ligne A où chaque case a son unité de comptage qui s'éteint dans les cases en dessous.

Pourquoi cette chaîne n'est-elle pas dans la classification de Milnor :



Fig. 29

C'est une boroméenne 6-ternaire.

Dans cette classification il est méconnu la différence entre chaînes milnoriennement équivalentes et particulièrement les milnoriennement neutres.

Les nœuds, eux, sont milnoriennement neutres :



Fig. 30

Tous les nœuds sont méconnus dans leur différence. La classification de Milnor ne fait de différence que sur les chaînes. Le tricot torique :

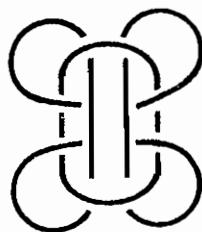


Fig. 31

est aussi milnoriennement méconnu car il se réduit à :



Fig. 32

Il en est de même pour la chaîne dite du rapport sexuel :



Fig. 33

et celle dite du non-rapport sexuel (ou du fantasme, ou de Whitehead) :



Fig. 34

Dans la classification de Milnor n'importe quelle chaîne a des attributs numériques. Les cas purs sont forcément des chaînes boroméennes. Voici le tableau des cas purs (chaque élément de ce groupe infini est orienté et coloré) :

*Des cas purs dans la classification milnorienne des chaînes*

|   | II | III | IV | V | VI |
|---|----|-----|----|---|----|
| A |    |     |    |   |    |
| B |    |     |    |   |    |
| C |    |     |    |   |    |
| D |    |     |    |   |    |

Fig. 35

Dans la case A II on trouve *toutes* les deux chaînes (donc même celles du rapport sexuel, du non-rapport sexuel...).

Dans la case A III on trouve les trois chaînes homotopiquement boroméennes (chacune individuée par la couleur et l'orientation).

Dans la case C II seules restent les deux-chaînes homotopiquement neutres.

Dans la case A IV on trouve les quatre-chaînes homotopiquement boroméennes.

Dans la case C III on trouve les trois-chaînes boroméennes et homotopiquement neutres.

Dans la case A VI on trouve les six-chaînes homotopiquement boroméennes.

Pour chaque case il y a un groupe de boroméens.

On peut ajouter les chaînes entre elles à l'intérieur d'une même case : c'est une opération dite de raccordement qui consiste à mettre en continuité des chaînes en respectant couleur et orientation. Le raccordement est l'opération, la loi de composition interne dans un groupe, qui à partir d'éléments choisis comme générateurs, permet d'engendrer un ensemble (fini ou infini) de chaînes.

Par exemple :

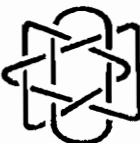
|                                                                                     |                |   |   |                            |
|-------------------------------------------------------------------------------------|----------------|---|---|----------------------------|
|    | 6 croisements  |   |   |                            |
|  | 12 croisements | + | = | Chaîne à<br>18 croisements |

Fig. 36

Cette chaîne à 18 croisements reste en A III. Le fait que ça s'ajoute, ça fait un groupe. Les cas simples sont des cas générateurs.

Le groupe des six-chaînes homotopiquement boroméennes est un groupe abélien :  $\mathbb{Z}^{24}$ <sup>1</sup>. Soit les couleurs A, B, C, D, E, F ; on obtient 24

1. Un groupe abélien est un groupe commutatif.  $\mathbb{Z}^{24}$  signifie qu'il est engendré par 24 générateurs. Un générateur est un élément du groupe qui au moyen de la loi de composition du groupe permet d'engendrer tous les éléments du groupe.

chaînes colorées différentes et 720 colorées et orientées différentes (pour une présentation à la queue-leu-leu comme celle du tableau) :

$\alpha_1$  ABCDEF  
 $\alpha_2$  ABCDFE  
 $\alpha_3$  ABCEDF  
 $\alpha_4$  ABCEFD  
 $\alpha_5$  ABCFDE  
 $\alpha_6$  ABCFED

... ..

N'importe quelle six-chaîne boroméenne peut-être obtenue par addition à partir de cette liste (ici non terminée). Il suffit de 24 éléments générateurs parmi les 720 chaînes pour faire une base. Est-ce que un changement de présentation peut permettre de réduire le nombre de générateurs ? Prenons par exemple les six-chaînes ternaires (figure 29). Je fais la conjecture qu'il n'y en a que quinze différentes. Mais est-ce que les six-chaînes ternaires engendrent les autres ?

Problème : soit une six-chaîne homotopiquement boroméenne : est-elle un raccordement de six-chaînes comme la six ternaire ? Est-ce que la six-chaîne à la queue-leu-leu peut-être un raccordement de six-ternaire ? On sait par contre qu'on peut fabriquer des six ternaires avec des six à la queue-leu-leu.

D'autre part est-ce que dans les 720 six-chaînes boroméennes obtenues par calcul combinatoire, par permutation des consistances il y en a qui sont des présentations différentes d'une même chaîne, c'est-à-dire qui, par déformation continue et à homotopie près se révèlent identiques ?

Un début de réponse peut se faire par le repérage des inverses.  
 Si  $\alpha_1 + \alpha_2 = 0$   
 $\alpha_2 = -\alpha_1$

Abstraitement ces deux chaînes ont toujours des comptages en négatif :

$$\begin{array}{ccc} \text{ABCDEF} & \alpha_1 & \\ \text{|||||} & + & \\ \text{ABCDFE} & \alpha_2 & = \beta \end{array}$$

$\beta = \alpha_1 + \alpha_2$  et il est homotopiquement neutre.

$\alpha_2$  est  $\alpha_1$  transformée; on a inversé une orientation.

Voici quelques exemples de ce repérage du même dans des présentations différentes d'une chaîne à trois colorée et orientée.

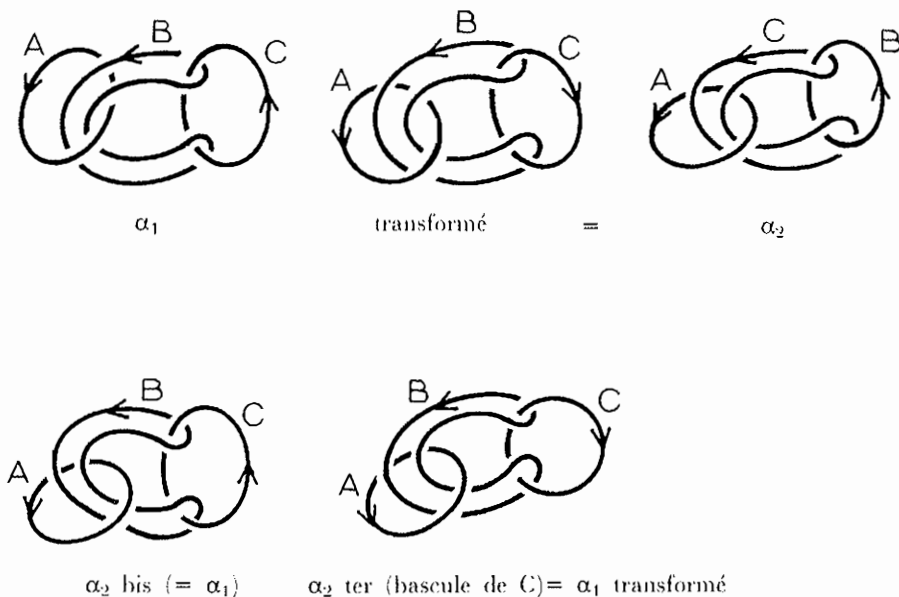


Fig. 37

Il y a 2 chaînes boroméennes colorées et orientées :

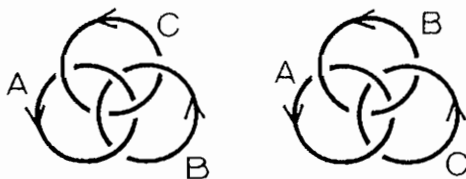


Fig. 38

En topologie les symétries prolifèrent. Il faut distinguer le pareil et le même. Pour une chaîne à 3 boroméenne colorée et orientée il y a 16 cas qui sont pas pareils, mais qui sont la même chaîne.



Mayette Viltard

## Lire autrement que quiconque

### L'équivalence des consistances dans le nœud borroméen

*L'âge et haut maître  
hie!*

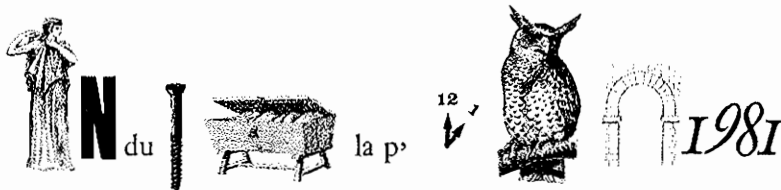
Lacan (20-12-77)

#### LIRE AUTREMENT... OU LE TRANSFERT DE L'ANALYSTE

Il existe des jeux pour les enfants, le Loto des Plantes ou le Loto des Animaux, des Fleurs, etc., formés de cartons sur lesquels une série d'images représente des dessins de plantes, d'animaux, de fleurs, qu'il s'agit de recouvrir d'images identiques. Ces cartons ne sont pas à lire, les dessins sont là comme images.

On peut regarder un rébus, par exemple celui-ci :

niveau I



niveau II

Pallas / N / du / vis / maie / la p' / heure / duc / arc / an

(Pas la haine du vice mais la peur du carcan)

*Lichtenberg*<sup>1</sup>

1. 50 aphorismes de Lichtenberg mis en rébus, Balland.

sous son aspect de liste d'images : statue ou femme ou sculpture ou beauté etc., lettre ou N ou consonne etc., article ou du etc., clou ou vis ou boulon ou piton etc... Parmi tous ces noms je peux produire une liste particulière : Pallas, N, du, vis etc...

La première série de listes nomme chaque image, la deuxième, particulière, ajoute une autre opération : chaque image est nommée en fonction de ce qui a pu présider à unir l'une à l'autre, en fonction de l'entre-deux<sup>2</sup> qui lie chaque image à la suivante, entre-deux par lequel s'articule l'équivoque signifiante comme elle s'articule déjà entre chaque syllabe à l'intérieur de chaque mot. On peut retenir « Pallas-lettre » ou « Pallas - N », permettant les équivoques « pas la lettre » et « Pas la haine ». L'ensemble de la succession des entre-deux va servir d'élément discriminant entre « lettre » et « N » pour aboutir à « pas la haine du vice ».

Chaque image, prise dans son rapport à la suivante et aux suivantes, n'est plus une image, mais une écriture, un trait d'écriture, un pictogramme, une lettre. Ces images ne sont pictogrammes que dans le temps d'après-coup où d'autres lettres ont permis de déchiffrer « Pallas-N-du-vis » : « pas la haine du vice » (indiquant ainsi que la lettre est dans la langue, allez donc traduire ce rébus en anglais, il faudra en changer l'écriture).

Lire ce pictogramme « Pallas » et non nommer cette image « statue » implique le passage, le transfert rétroactif d'une deuxième écriture, alphabétique en l'occurrence, à une première, ce *trans* étant la marque de l'élément discret qui s'indique de l'homophonie<sup>3</sup>. Je peux ainsi nommer cette image statue, femme, sculpture, etc... mais je *dois* lire Pallas, *si c'est à lire*, si j'ai affaire à un rébus et non à un carton de loto. Si...

Mais le rébus trompe. On est amené à faire fonctionner le petit dessin comme non-équivoque, à laisser tomber toutes ses autres connotations, sculpture, statue, femme etc..., et croire que l'écriture du rébus se réduit à sa lecture, indiscutablement fixée à un seul sens. (Pourtant, le fait qu'un rébus puisse avoir un style, rétro par exemple, montre que la lecture phonétique n'a pas épuisé l'effet de sens du rébus inclus dans son écriture.)

En faisant du rêve un rébus, Freud entamait la découverte du « *trans* ». Mais il prend le rêve pour argent comptant, il prend

2. Entre-deux : bande de dentelle destinée à être cousue des deux côtés pour unir deux pièces de tissu.

3. Jean ALLOUCH, *La lecture du déchiffrement*, inédit.

fermement appui sur le pictogramme qu'il « transfère »<sup>4</sup>, dit-il, dans une autre « langue ». Il prend le pictogramme comme lisible. Aucune tromperie de l'Autre. Il déchiffre les rêves à l'aide des associations du rêveur, lui-même par exemple, et ajoute « si vous me demandez comment devenir analyste, je vous répondrai, en analysant ses propres rêves »<sup>5</sup>. A la prise en considération des images du rêve comme symboles, il a déjà substitué une lecture symptomatique, mais en étant dupe du pictogramme. L'image du rêve n'est pas tracée par la main des dieux, mais par l'inconscient, être dupe du pictogramme du rêve revient à faire l'impasse sur le « *si c'est à lire* ».

Freud considère ainsi la possibilité de transférer coup par coup une représentation inconsciente à une représentation « sans importance »<sup>6</sup>, *transfert* est ainsi un mot intervenant au singulier ou au pluriel, *des transferts*, pendant au moins les 20 premières années, à dater des « Etudes sur l'Hystérie ».

En 1895, le transfert sur le médecin se fait par des fausses alliances *falsche Verknüpfung*<sup>7</sup> que Freud traduit lui-même en français « mésalliance ». Puis, en 1900, dans la *Traumdeutung*, même lorsqu'il est pris au singulier, le transfert est toujours local, chaque fois particulier, c'est un transfert par lequel chaque représentation inconsciente ne peut agir que par liaison *Verbindung*<sup>8</sup> avec quelque représentation sans importance. Mais il est notable que le verbe transférer *übertragen* soit de très nombreuses fois utilisé pour indiquer le passage de la figure du rêve à la « langue des pensées du rêve »<sup>9</sup>. Dans Dora, il s'agit encore de transferts au pluriel, « réimpressions, copies des motions et des fantasmes »<sup>10</sup>.

Toutefois, que des rêves soient faits pour tromper vient indiquer que ces transferts particuliers et successifs ne peuvent être ainsi lus. Il faut mettre en cause ce qui fait qu'ils seraient à lire d'une part, et d'autre part, qu'ils seraient à lire sans équivoque.

Or, dans l'hiéroglyphe, alors que l'image-pictogramme du rébus est volontiers prise comme univoque, dans l'hiéroglyphe il n'y a plus aucun doute possible, la lecture doit être précédée par l'opération de déchiffrage. Les deux niveaux du rébus, II et I, sont condensés en un seul niveau qui inclut le passage du II au I. L'équivoque est alors dans

4. FREUD, *L'interprétation des rêves*, P.U.F., p. 241.

5. FREUD, *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Payot, p. 36.

6. FREUD, *L'interprétation des rêves*, P.U.F., p. 478.

7. FREUD, *Etudes sur l'hystérie*, P.U.F., pp. 52 et 245.

8. FREUD, *L'interprétation des rêves*, P.U.F., p. 478.

9. FREUD, *ibid.*, p. 241.

10. FREUD, *Cinq psychanalyses*, P.U.F., pp. 86-87.

l'écrit. Il y a du tout-sens qui n'est pas complètement chassé par le trait, seule l'opération de déchiffrement va trancher. C'est ce qui est très clairement montré par Pascal Vernus dans ce qu'il appelle la valeur iconique du hiéroglyphe<sup>11</sup>. On trouve un processus du même ordre dans l'écriture chinoise, et outre les jeux d'écriture qui en sont le témoignage<sup>12</sup>, on peut en noter d'autres effets. Par exemple « si un chinois voit un caractère qu'il ne connaît pas, il pensera spontanément que ce caractère a existé »<sup>13</sup>. C'est une attitude que j'ai pu constater lorsque des Chinois ont vu le nœud borroméen généralisé qui sert de couverture à Littoral, car ils ont d'abord cherché à le lire, ce « faux caractère », pensant qu'il devait certainement signifier quelque chose de proche de « pied »...

Ce *trans* qui reste visible dans l'écriture idéographique devient complètement invisible dans l'écriture alphabétique, dans laquelle pourtant, lorsqu'on écrit A, on trace à la fois les deux niveaux, le *trans*.

Dans cette condensation des deux niveaux, dans le fait que soit inclus dans la lettre ce rapport écriture/signifiant, il y a un effet qui n'est pas de généralisation, comme on le croit, ou de structuration avec des conventions, il y a en fait entrée de l'équivoque dans le trait de la lettre. D'où l'idée justifiée que le référent, toujours réel, peut être « attrapé par un bout » grâce à l'écrit.

« Le signifiant, c'est ce à quoi se réfère le discours à propos de quelque chose dont il peut bien, ce signifiant, être le seul support. Il évoque de sa nature un référent, seulement, ça ne peut pas être le bon, et c'est pour ça que le référent est toujours réel : c'est parce qu'il est impossible à désigner, moyennant quoi il ne reste plus qu'à le construire, et on le construit si on peut<sup>14</sup>. »

On le construit par la voie de l'imaginaire, mais un bout réel peut en être attrapé dans cet acte de déchiffrement par l'écrit dans le transfert, mettant en jeu ce par quoi la lettre est *déjà-trans* dans l'après-coup de cet acte, ce par quoi elle est *trans* au futur antérieur<sup>15</sup>.

Dire le transfert et non plus les transferts témoigne de ce que la lettre comporte en son sein un acte par lequel elle est *déjà-trans*, un acte de lecture avec de l'écrit. Cet acte n'est pas n'importe quel acte. Ce n'est pas l'acte qui fait nommer statue, sculpture, femme, etc... le petit

11. Pascal VERNUS, *L'espace et la lettre*, 10/18, voir également *Ecritures*, Sycomore, ainsi que *Littoral*, n° 2.

12. Sarah HART, *Littoral*, n° 2.

13. MILSKY, *La réforme de l'écriture en Chine*, Mouton.

14. LACAN, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, 10-2-71, inédit.

15. ALLOUCH, *La lecture du déchiffrement*, inédit.

dessin, sinon la psychanalyse relèverait du nominalisme. Ce ne serait pas l'empereur chinois qui serait chargé de donner leur nom aux choses, mais le Père qui nomme, Freud lui-même. « Le nominalisme, c'est croire qu'on met n'importe quel nom sur le réel<sup>16</sup>. »

Freud ne déchiffre plus le rêve comme un rébus, il le déchiffre comme une écriture hiéroglyphique. Après avoir pris en compte que les rêves peuvent être faits pour tromper, Freud ne peut plus transférer coup par coup chaque signe dans une autre langue. Tous ces transferts successifs et locaux sont à prendre en compte en fonction *du* transfert. Très tardivement dans ses textes, Freud continuera à écrire « les » transferts au pluriel, bien que simultanément dans les mêmes textes apparaisse une nouvelle élaboration, celle du transfert au singulier, de la cure par l'amour.

La véritable première occurrence du transfert en tant que tel me semble être le 6 décembre 1906 dans une lettre à Jung : « C'est essentiellement une cure par l'amour. C'est le transfert qui fournit la meilleure preuve, la seule inattaquable, du rapport qui existe entre les névroses et l'amour<sup>17</sup>. » Ce que Freud confirme à Eitingon le 30 janvier 1907, qui lui a amené une question écrite : quel est le rôle du transfert ? : « Nous contraignons le patient à renoncer à ses résistances par amour pour nous. Nos traitements sont des traitements par l'amour. Le destin du transfert décide du succès du traitement<sup>18</sup>. »

Le journal de la cure de l'Homme aux rats indique très clairement comment Freud utilise simultanément *le* transfert au singulier, c'est là qu'on trouve le mot *Kurübertragung*<sup>19</sup>, transfert de la cure, et *les* transferts au pluriel « des transferts répugnants s'annoncent »...<sup>20</sup>.

A lire la suite dans Freud, on ne peut s'empêcher de penser à cette boutade de Lacan « l'expérience analytique, le transfert c'est ce qu'elle expulse, c'est ce qu'elle ne peut supporter qu'à en avoir de forts maux d'estomac »<sup>21</sup>.

Car en effet, Freud, dans sa lettre du 10 janvier 1910 à Ferenczi, dit : « Il me semble qu'en agissant sur les pulsions sexuelles, nous n'arrivons qu'à réaliser des échanges, des déplacements, jamais des renonciations, des abandons, ou la liquidation d'un complexe. (Ceci est strictement

16. LACAN, *RSI*, 11-3-75, inédit.

17. FREUD, cité par Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, 1901-1919, P.U.F., p. 459.

18. *Les premiers psychanalystes. Minutes de 1906-1908*, Gallimard, p. 123.

19. FREUD, *Journal de l'Homme aux Rats*, P.U.F., p. 179.

20. FREUD, *ibid.*, p. 187.

21. LACAN, *Les non-dupes errent*, inédit, 19-3-74.

secret.) Quand quelqu'un révèle ses complexes infantiles, il en sauve une partie (l'affect) sous une forme courante (le transfert). Il s'est dépouillé d'une peau qu'il livre à l'analyste. A Dieu ne plaise qu'il soit alors sans peau ! Notre gain thérapeutique consiste en un troc, comme dans le conte de *Hans im Glück*. La dernière rognure ne tombe dans le puits qu'avec la mort elle-même<sup>22</sup>. »

C'est bien sûr à Pfister que Freud écrit des phrases comme celle-ci, le 5 juin 1910 : « Le transfert est vraiment une abomination » et surtout : « La tâche est plus aisée pour vous à ce point de vue que pour nous, médecins, parce que vous sublimiez le transfert en le transférant à la religion et à l'éthique, ce qui n'est guère facile quand il s'agit des invalides de la vie<sup>23</sup>. » Et beaucoup plus tard, le 9 octobre 1918, Freud rejette l'amour divin comme pouvant prendre le relais de l'amour de transfert : « Au point de vue thérapeutique, je ne puis qu'envier les possibilités de sublimation qu'offre la religion. Mais la beauté de la religion n'appartient certainement pas au domaine de la psychanalyse. Il est évident que nos routes se séparent à ce point de la thérapeutique<sup>24</sup>. »

Le Journal de l'Homme aux rats est exemplaire de ce passage des transferts au transfert. A un moment de la cure, l'Homme aux rats livre « *Gleisamen* »<sup>25</sup>.

Freud produit alors l'interprétation suivante, d'abord semble-t-il avec l'Homme aux rats, par acrophonie :

gl = *glückliche* c'est-à-dire *beglücke* (rends heureux)

L de *Lehrs* = *alle* (tous)

e = oublié

j = *jetzt und immer* (maintenant et toujours)

(i est faiblement à côté)

s = oublié

puis seul : « il est maintenant clair que ce mot est né de

*Gisela*

 *amen* et qu'il unit sa semence *samen* au corps de sa bien-aimée. »

Le problème est alors de saisir comment fonctionne dans la cure une production inconsciente « lue autrement », et une production incons-

22. FREUD cité par JONES, *La vie et l'œuvre de S. Freud, 1901-1919*, P.U.F., p. 461.

23. FREUD, *Lettres à Pfister*, Gallimard.

24. FREUD, *ibid.*

25. FREUD, *L'homme aux rats. Journal*, P.U.F., p. 149.

ciente lue de telle manière autrement que l'analyste soit là dans une relation correcte au savoir du sujet supposé. Freud a « inventé » *Gisela samen* à partir de ce que disait l'Homme aux rats *Glejisamen*. L'importance de *Gisela samen* ne réside certainement pas dans son sens, car son sens tient à son auteur, Freud lui-même, il dit que « il est clair » que *glejisamen* est né de *gisela samen*. Mais ce faisant, Freud met en jeu, malgré lui pourrait-on dire, l'homophonie et le changement de position des lettres. On peut alors remarquer qu'immédiatement après, l'effet dans la cure est énorme, l'homophonie, l'équivoque homophonique, devient un processus privilégié que l'Homme aux rats se met à entendre : la fille de Freud apparaît (ce que Freud appelle un transfert) non pas parce qu'elle est sa fille mais parce qu'elle est le signifiant « fille de freud » sans majuscule en français, « fille de joie »<sup>26</sup>. Cette mise en œuvre de l'équivoque mène droit l'Homme aux rats jusqu'à son signifiant majeur, les *Ratten* homophones de *Raten*, des « devises-rats » « chaque florin — un rat »<sup>27</sup>. Tout le développement de la cure se fait ensuite en prenant un appui massif sur l'équivoque signifiante. On peut alors considérer que le rêve énigmatique « *Wlk* » vient très exactement dire *Le* transfert de l'Homme aux rats<sup>28</sup>. C'est la répétition de *glejisamen* = *gisela samen*. Comme pour *glejisamen*, Freud « invente » que *Wlk* c'est « *vielka* » ce que rien ne vient confirmer du point de vue du sens. Mais la suite qu'y donne l'Homme aux rats vient indiquer que ce qui est questionné là, c'est l'importance de l'équivoque, l'importance de cet effet de hors-sens.

Quand Freud considère ce pictogramme lu par l'Homme aux rats « *Wlk* » et l'homophonise en « *vielka* », il « invente » que *Wlk* = *vielka*. C'est étonnant, voire incongru, pour ne pas dire peut-être erroné, ce que l'Homme aux rats ne manque pas de faire remarquer, d'en rajouter : il ne transfère pas *Wlk* à *vielka* mais *W* à *Weh* (chagrin), le *W* manquant de *Abwehr-* abèr au *W* de *Wlk*, le *Lk* à son inverse *Kl* etc... cette liste indiquant le transfert, celui qui fait que l'Homme aux rats suppose à Freud de savoir que *Wlk* a un sens. Par cette liste de « transferts » proposés par associations l'Homme aux rats procède exactement aux opérations effectuées par Freud dans *Gisela samen*, homophonie et inversion des lettres, et qui ont eu l'effet décisif dans sa cure, non dans son résultat mais dans son processus.

L'Homme aux rats, par son dire, produit le transfert, le transfert de

26. FREUD, *ibid.*, p. 159.

27. FREUD, *ibid.*, p. 169.

28. FREUD, *ibid.*, p. 185.

l'analyste car « il n'y a qu'un transfert, c'est celui de l'analyste »<sup>29</sup>. L'acte que Freud effectue en lisant *vielka* suppose que ce chiffrement *Wlk* a un sens, c'est cette supposition qui prime sur le sens lui-même.

Chaque analysant peut tout à fait produire une succession de transferts, qui peuvent être « lus autrement » sans qu'il y ait pour autant analyse, il n'y a analyse que si ces productions inconscientes sont lues d'une manière telle qu'elles sont *le* transfert de l'analyste, que si l'analyste a une relation correcte au savoir du sujet supposé, « non pas seconde mais directe »<sup>30</sup>. La fille de Freud devient une fille de joie, les rats deviennent des paiements, l'instance de la lettre qui permet de lire autrement *Freudenmädchen* ou *Raten* est dans l'inconscient, et cette succession du savoir textuel, du savoir des lettres dans l'inconscient, l'analyste en est dupe. C'est ce que Lacan écrit sous la barre<sup>31</sup> de l'algorithme du transfert :

$$(S_1, S_2, \dots S_n)$$

Mais, a-t-il ajouté, il s'agit d'être « une bonne dupe », une dupe du Réel<sup>32</sup>. Cet algorithme du transfert

$$\begin{array}{c} S \longrightarrow Sq \\ \hline s (S_1, S_2, \dots S_n) \end{array}$$

est censé *écrire* le transfert. Il ne dit pas ce qu'est le transfert. Ce ne sont pas des idées, ce sont des petites lettres. « Ce ne sont pas des idées du tout, la preuve, c'est que c'est très difficile d'y donner un sens. Ce qui ne veut pas dire qu'on ne puisse pas en faire quelque chose<sup>33</sup>. »

Il faut pouvoir en effet déchiffrer cette écriture, autrement dit, il faut pouvoir tracer l'écrit grâce auquel on va pouvoir lire. Quand en 1967, Lacan indiquait, pour cet enchaînement des  $S_1, S_2, \dots S_n$  « à condition de ne pas en rater une »<sup>34</sup>, ceci laisse à penser qu'il espérait pouvoir traiter cet enchaînement comme l'écriture d'un paradoxe, à savoir avec les

29. LACAN, *Les non-dupes errent*, 19-3-74, inédit.

30. LACAN, *Proposition du 9 octobre 1967, Scilicet*, n° 1, p. 20.

31. LACAN, *ibid.*

32. LACAN, *Les non-dupes errent*, inédit, 11-12-73.

33. LACAN, *ibid.*, 20-11-73 à propos du discours analytique.

34. LACAN, *Proposition... Scilicet*, n° 1, p. 21.

écritures logiques. Mais l'écriture nodale lui est venue ensuite « comme bague au doigt »<sup>35</sup>.

L'opération qui est au-dessus de la barre comme passage du signifiant du transfert au signifiant quelconque et celle qui est au-dessous comme enchaînement des signifiants de l'inconscient sont *une seule opération* par le fait que le sujet supposé *s* par le signifiant *S* le représente pour le signifiant quelconque *Sq*.

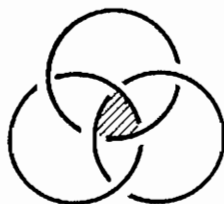
Ainsi, plus un discours est interprété, plus il se confirme d'être inconscient. « Au point que la psychanalyse seule découvrirait qu'il y a un envers au discours, à condition de l'interpréter... Rien ne fera non plus qu'un psychanalyste avoue qu'à faire passer sa muscade sans lever le voile sur l'office qu'il en rend, il se ravale au rang de prestidigitateur<sup>36</sup>. »

Il n'y a pas d'Autre de l'Autre garant dernier de cette opération du transfert. Ce *trans* est de la nature même du signifiant, il est de la nature du signifiant de comporter cette béance, que l'écriture nodale permet d'aborder.

S'il y avait un Autre de l'Autre, symbole et symptôme seraient enchaînés :



C'est ce que Lacan appelle un faux trou. Un rapport d'implication serait possible et la signification d'un symptôme serait fixée. Mais le fait même du symbolique introduit la béance entre les deux, entre symbole et symptôme<sup>37</sup>. L'équivoque signifiante vient indiquer que le *trans* comporte un « coup de force », introduire le symbolique est écrit par le rajout d'une troisième consistance venant indiquer le non-rapport des deux premières tout en les liant.



35. LACAN, *RSI*, 8-4-75, inédit.

36. LACAN, *Radiophonie. Scilicet*, n° 2/3 ; p. 71.

37. P. SOURY, *Cours*, n° 99.

Cette troisième consistance n'est pas la même chose que le coingage qu'elle produit, le *déjà-trans* de la lettre est le propre du signifiant, mais *le tracer* a un effet de réel. Pour pouvoir tracer cette propriété du signifiant, il faut une écriture qui ne vienne pas du signifiant, qui ne soit pas prise dans le *déjà-trans*, il faut une écriture qui ne soit pas celle des petites lettres.

Dans le lire autrement de l'analyste, autrement désigne le manque dans l'Autre. L'acte analytique a, à l'évidence, des effets de symbolisation et des effets imaginaires de sens. Mais qu'il ait des effets de réel (ce que viendrait indiquer l'opération dernière de production de l'analyste lui-même comme a) nécessite d'élaborer l'écriture qui permettrait de saisir ce réel.

#### L'ÉQUIVALENCE DES CONSISTANCES OU LIRE AUTREMENT QUE QUICONQUE

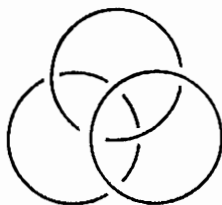
Le « lire autrement » de l'analyste n'est pas de passer d'un sens à un autre, ouvrant la possibilité de dire un sens du sens, le vrai sur le vrai etc... le lire autrement de l'analyste n'est pas effet de sens.

Lire autrement peut se produire dans une analyse sans qu'il y ait pour autant un analyste. Ce n'est même pas réservé spécifiquement à l'analyse. Un auteur comme Georges Perec a réussi à introduire une écriture dans une autre, et même plusieurs, par exemple dans son roman « La vie mode d'emploi » : la succession de ses chapitres, si on prend en compte le lieu où ils se déroulent dans l'immeuble qui sert de cadre au roman, peut se tracer du graphe du cavalier parcourant un échiquier de  $10 \times 10$  sans jamais s'arrêter plus d'une fois sur la même case. Ou bien, les permutations entre les personnages et leurs divers attributs peuvent s'écrire de 21 bicarrés orthogonaux d'ordre 10 (tenus impossibles par Euler et trouvés seulement récemment)<sup>38</sup>.

Si par lire autrement, il s'agissait de dire un sens du sens, la raison de ce sens dernier tiendrait à celui qui lit autrement, il y aurait un auteur du sens, un inventeur du savoir. Quiconque lisant autrement produirait un effet de sens dont la raison tiendrait au quiconque.

C'est ce qui peut s'écrire de ces trois consistances imaginairement homogènes (le mot équivalentes employé en ce sens par Lacan parfois prête à confusion) trois consistances empilées.

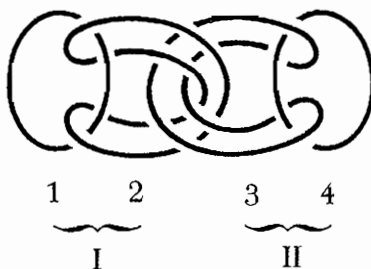
38. G. PEREC, *Atlas de littérature potentielle*, Gallimard, pp. 387-392.



Tous les éléments du langage sont là, R, S, I, mais ils ne peuvent trouver la raison de ce qui les lie que dans un quatrième qui tient cet office.



Ce quatrième nouant les trois autres tel que si un s'en va, les trois autres sont libres, Lacan l'a successivement nommé de nombreux noms : Réalité psychique chez Freud, complexe d'Œdipe, rêve, réalité religieuse, Nom du Père au sens de Père du Nom, symptôme. Ce quatrième ectopique aux trois autres crée un nœud à quatre consistances, où un ordre peut être établi =  $2 \times 2$



On peut permuter 1 et 2 dans I, et 3 et 4 dans II. Or le savoir s' imagine comme connexion entre deux éléments, c'est seulement la ternarité qui troue le savoir. Ce savoir imaginaire reste lié au S du transfert comme pas-quelconque.

Comment se passer du quatrième ectopique nouant les trois autres ? En énumérant les conditions remplies par le Nœud Bo à trois consistances, on peut mettre en lumière des exigences à remplir pour qu'il y ait un analyste, pour que dans ce lire autrement que quiconque, quiconque ne soit pas un auteur du sens, pour que l'acte de lire autrement soit pris en compte.

Il n'est pas outre mesure étonnant de constater que Lacan, lui-même en position de donner consistance à la psychanalyse par l'effet de son Nom Propre auprès de ses élèves et analysants, a tenu sur cette question de quatrième consistance des propos contradictoires, fluctuants, dans ses derniers séminaires, à partir de celui sur « Les non-dupes errent ». Il arrive qu'on ne sache plus s'il parle de nœud à 4, ou de trois nœuds noués borroméennement à trois, ou du nœud à trois, si le quatrième implicite se rapporte au nœud dans lequel 3 consistances empilées sont nouées par un quatrième, ou si le quatrième implicite tient à la nécessité « psychanalytique » d'une quatrième consistance, d'un Père sévère.

Dans ces repères contradictoires ou tout au moins très difficiles à expliciter, on peut cependant discerner l'enjeu de ce nœud borroméen à 3 consistances :

Il s'agit de trouver une écriture qui fait subsister la vérité indépendamment de l'opposition vrai/faux, une écriture qui permette d'écrire différemment le réel et la vérité, et par laquelle on peut démontrer l'impossible. « La topologie accepte le paradoxe, le paradoxe qui n'est paradoxe que d'une logique prédicative<sup>39</sup>. »

Dans la mesure où le savoir inconscient est un autre savoir que le savoir propositionnel, il faut trouver une autre écriture que celle de la logique, pour pouvoir écrire l'acte qui met en connexion ces deux savoirs au moyen d'un écrit dont le trait est trou.

Noter alors des caractéristiques de l'écriture du Nœud Bo fait avancer dans cet enjeu :

1) « Au nom de l'équivalence du son et du sens », Lacan a « cru pouvoir avancer que l'inconscient était structuré comme un langage »<sup>40</sup>. Dans le savoir inconscient, c'est épatant, c'était patent, c'est « t'es pas tant » etc... sont équivalents. L'orthographe arrête un sens, lève l'équivoque. L'orthographe vient témoigner d'une formalisation qui, dans le langage, s'oppose à l'homophonie du dire.

Si on voulait considérer que le trait, réel, par lequel l'orthographe s'écrit, vient trancher l'équivoque signifiante, on prendrait ce trait en tant que trait géométrique, venant tracer une frontière entre deux domaines du même ordre. Il arrêterait un sens plutôt qu'un autre, tel un commentaire de texte, dans une inflation du sens. Si l'analyste ne commente pas, ne suggère pas mais interprète, alors il faudrait pouvoir montrer en quoi l'acte analytique mettrait en jeu une écriture dont le trait a un effet de réel, « tombe juste » par rapport à la coupure signifiante au sens où il « est » la coupure signifiante.

39. LACAN, *Les non-dupes errent*, 15-1-74, inédit.

40. LACAN, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, 11-1-77.

Comment préciser de quelle écriture il s'agit ? Le trait de dessin n'est pas le trait d'écrit, c'est ce que dit Freud dans la *Traumdeutung* lorsqu'il pose que les figures du rêve sont à lire comme un rébus, qu'elles ne sont pas des images, des symboles, mais des lettres<sup>41</sup>.

Ce sont des lettres, mais la difficulté est de préciser de quel trait d'écrit elles se tracent. Un trait d'écrit peut se différencier. Le trait de la lettre alphabétique n'est pas exactement le même que celui du caractère idéographique. Le trait de l'écriture nodale peut-il être distingué du trait de la lettre ? On peut avancer quelques éléments qui permettent de différencier écriture nodale et écriture des « petites lettres » pour tenter de préciser en quoi l'écriture de la nodalité serait une formalisation permettant de tracer ce qu'il en serait de l'écrit de l'acte analytique.

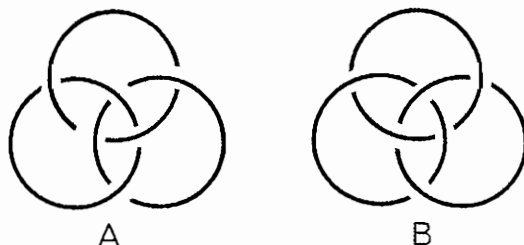
— d'une part, l'écriture nodale est une écriture qui est en dehors de toute phonétisation. Les jeux d'écriture montrent que la lettre peut écrire au-delà de ce qui peut se lire phonétiquement, mais l'écriture nodale fait plus, elle évacue le dire du trait d'écrit. Sa lecture en est la mise à plat. Par son impossibilité à être lue autrement que par l'écrit, que par la mise à plat, elle s'arrache aux connexions lexicales, elle est pure métonymie. Elle est impossible à dire, elle est extérieure à la structure du signifiant, elle vient d'ailleurs que du signifiant. Peut-elle alors l'écrire, cette structure, autrement dit être *la* structure ?

— d'autre part, elle permet aussi de montrer que *tout* ne s'écrit pas. Ainsi, du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire, Lacan a fait des catégories du dit, dans l'homophonie du dire, il y a ces trois catégories. L'opération d'arrêt du sens est un fait du langage, il y a dans le langage une formalisation qui du tout-sens homophonique fixe un-sens dans des coordonnées d'écrit. C'est par là qu'on peut soutenir que le langage est une mise à plat, est dans deux dimensions, pour l'opposer à ce que Lacan appelle les dit-mentions de l'être parlant. Ecrire le Nœud Bo, c'est le plonger dans un espace à deux dimensions. Cette fixation dans des coordonnées d'écrit, cette mise à plat, n'est pas sans effet. Mettre à plat le nœud borroméen, c'est en tracer deux, différents. Chacun est une présentation du nœud borroméen, il y a deux présentations pas pareilles du même nœud.

En effet, tracer une présentation va imposer de choisir si on trace un dessous-dessus ou un dessus-dessous. Comme toujours en topologie, ce sont les questions apparemment les plus simples qui sont pleines d'embûches.

---

41. FREUD, *L'interprétation des rêves*, P.U.F., p. 241.



Pour passer du nœud A au nœud B, il faut sortir du plan. Ou bien on passe de l'un à l'autre en rabattant successivement les consistances, ou bien on considère non pas son image en miroir, mais on le regarde « par transparence » sur l'autre face de la feuille qui le supporte.

Le plongement du nœud dans un espace à trois dimensions fait quitter la dimension de l'écrit, mais permet en réduisant ensuite R3 à R2 de mettre en évidence les différents rabattements des consistances selon les faces d'un tétraèdre<sup>42</sup>, mais là encore, on obtient chaque fois un nœud pas pareil et non le nœud. Il faudrait inscrire le nœud sur un tore à trois trous pour obtenir la présentation d'un seul nœud, mais alors ce sont les dimensions elles-mêmes qui deviendraient problématiques, à la fois trois et quatre combinées<sup>43</sup>.

« Le Nœud Borroméen change complètement le sens de l'écriture. Il donne autonomie à ladite écriture... Reste que le signifiant, soit ce qui se module dans la voix, n'a rien à faire avec l'écriture, ce que démontre parfaitement mon nœud Bo. Ça change le sens de l'écriture. Ça montre qu'il y a quelque chose à quoi on peut accrocher des signifiants. On les accroche comment, ces signifiants ? Par l'intermédiaire de ce que j'appelle dit-mention, qui se prolonge en mensonge pour indiquer que le dit n'est pas forcément vrai...<sup>44</sup> »

2) C'est une écriture qui permet d'écrire trois consistances sans que l'ordre joue. Il n'y a pas plus de moyen qu'il n'y a d'extrême, même dans la présentation à la queue-leu-leu :



42. LACAN, *Les non-dupes errent*, 14-5-74.

43. P. SOURY, *Cours*, n° 104 et 106.

44. LACAN, *Le sinthome*.

puisque chacun des trois ronds peut jouer ce rôle de commutateur entre deux autres. Tracer le troisième est en fait tracer 3 d'un coup sans qu'aucun premier ni deuxième ne subsiste. Tracer trois d'un coup supprime l'ordinal<sup>45</sup>.

Autrement dit, c'est non seulement une écriture qui ne tient pas compte de l'homophonie, mais une écriture qui ne tient pas compte de la proposition. Avec les petites lettres, RSI n'est pas RIS. Avec les petites lettres on a deux séries : RIS, ISR, SRI et RSI, SIR, IRS. Cette combinatoire est brisée par l'écriture du nœud, les trois ronds peuvent indifféremment occuper n'importe laquelle des trois places, il suffit de rabattre successivement les consistances.

3) A tracer le nœud, il y a dans l'acte même d'écrire les trois consistances, production d'un coïncage. La nodalité du nœud est ainsi d'un autre ordre que les trois consistances. Tracées d'une certaine façon borroméenne, les trois consistances sont entre elles dans un non-rapport qui a un effet du réel, le coïncage lui-même, la nodalité elle-même, la ternarité du nœud. On peut, par des petites lettres notant successivement les dessus-dessous, écrire la mise à plat, les divers enlacements, mais l'effet de nodalité produit par les enlacements tracés ne peut s'écrire que de l'écriture nodale. C'est ce qui est noté par Lacan lorsqu'il fait remarquer qu'il lui a fallu inventer le Réel pour nouer les deux autres consistances S et I, mais qu'à inventer R, il restait dans la dimension d'un même catégoriel. La nodalité comme réel est d'un autre ordre que celui des trois catégories RSI. RSI empilées comme consistances sont trois catégories du langage, l'écriture qui en rend compte est l'écriture logique. RSI nouées borroméennement sont trois dit-mentions de l'être parlant. L'effet de réel n'est pas rajout catégoriel, la ternarité est la marque du réel<sup>46</sup>.

Pour continuer d'avancer dans cet enjeu du nœud borroméen, il faut maintenant rappeler que Lacan a appelé la localisation du a dans le nœud, une image écrite<sup>47</sup>.

En effet, dans les « Non-dupes errent », Lacan cherche à préciser la liaison qu'il y a entre ce qu'il appelle l'inventer du savoir et ce qui s'écrit. Ce qui l'amène à questionner : où se situe l'écriture ? Et c'est alors qu'il indique que la localisation de a dans le coïncage est une image écrite.

Qu'est-ce qu'une image écrite ? Peut-être pourrait-on avancer que le

45. LACAN, *Les non-dupes errent*, 8-1-74.

46. *Ibid.*

47. *Ibid.*, 9-4-74.

pictogramme du rêve est une image écrite (car on peut la lire en faisant du trait ce à quoi s'accrochent les signifiants) mais en produisant cet acte de lecture, on met en jeu le non-rapport qu'il y a entre l'image et la lettre : le trait par lequel s'ajustent image et écriture est le bord réel d'un trou.

Dans l'écrit, c'est le savoir qui est supposé sujet, c'est une face du a. Dans l'image/symbole, c'est le sujet qui est supposé savoir ce qu'elle signifie. C'est l'autre face du a.

L'écriture du nœud permettrait d'écrire comment s'ajustent par un bord réel, cette bascule de l'effet de sens du sujet-supposé-savoir à l'effet de réel du savoir supposé-sujet.

C'est ainsi qu'on pourrait entendre ce que Lacan dit de l'interprétation dont on est en droit d'exiger à partir de l'effet de sens un effet de réel<sup>48</sup>. Or cet effet de réel ne s'obtient qu'à introduire le réel imaginairement comme catégorie. Comment le réel s'introduit-il imaginairement par le dire de l'analyste dans la cure ?

Par l'effet de hors-sens. L'effet de hors-sens de l'interprétation introduit l'acte même de l'analyste au cœur de l'effet de sens, introduit l'inventer du savoir dont la cause est le désir de l'analyste dans l'effet de sens qui se produit inévitablement puisque « ça métalangue toujours ». Par son existence de troisième terme, ce hors-sens, l'acte même de l'analyste noue borroméennement le S et le I qui font sens, il troue le sens, il produit un effet de réel.

Dans l'opération dernière par laquelle l'analyse est censée se boucler produisant cette fois l'analyste comme réel, l'effet de réel n'est pas seul, il a ses compagnons habituels, effets imaginaires, effets symboliques, ça métalangue toujours, le hors-sens traîne aussi avec lui les oripeaux du sens. Dans ce bouclage final, savoir-supposé-sujet et sujet-supposé-savoir sont censés s'ajuster, même si la boucle est un peu lâche puisqu'on a pu reconnaître le bien-fondé de cette assertion de Lacan « il m'intéresse de voir ce qui se passe quand ma personne n'écrante pas ce que j'enseigne »<sup>49</sup> nouvelle entrée en scène de cette « personne du médecin » à pourtant ne pas confondre avec le sujet supposé savoir...

Dans ce passage où l'analyste devenant quiconque, met en jeu ce qui de ce « lire autrement que quiconque » était depuis le début inscrit comme paradoxe dans l'acte analytique, l'analysant devenant analyste est placé dans un rapport au savoir qui le rend à même de se livrer à cette « escroquerie qui tombe juste par rapport au signifiant »<sup>50</sup> dans la

---

48. LACAN, *RSI*, 11-2-75.

49. LACAN, *Dissolution*, 15-4-80.

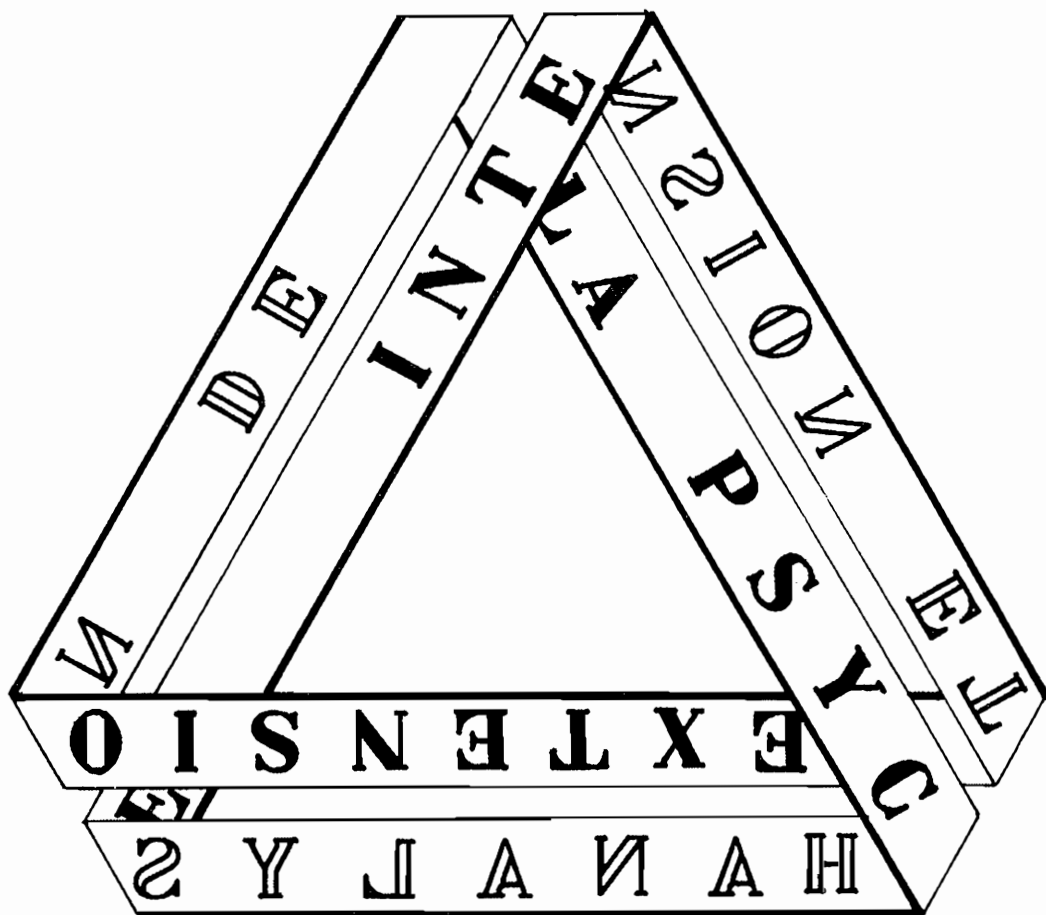
50. LACAN, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, 15-3-77.

mesure où ce savoir supposé, « il l'est devenu »<sup>51</sup>. « L'expérience analytique donne une place éminente à la fonction de la tromperie de se supporter du Sujet supposé Savoir, ce qui explique que si la tromperie vire à la fraude, on n'en revient pas<sup>52</sup>. »

---

51. LACAN, *Proposition, Scilicet*, n°1, p. 20.

52. LACAN, *Dissolution*, 10 juin 1980.



## Du discord paranoïaque \*

OH DIS-LE !

Le vœu que je formule ainsi, pour le rappel homophonique d'Odile (l'objet persécuteur privilégié de cette jeune femme), ce vœu, jamais satisfait, avait fini par l'amener à venir me consulter. Pour me demander quoi ? Le sens enfin, le sens de cela qui se présentait à elle avec — telle était l'expression dont elle usait — « l'air de dire ». Ça avait très souvent l'air de dire... mais quoi ? Voilà ce qu'elle me demandait.

Ce qui a l'air de dire ne dit pas, tout au moins, pas pleinement ; si ça disait, ça n'aurait pas cet air. Ici pas de parole pleine qui serait comme transparente à elle-même, dont l'énonciation effectuerait complètement ce qui, avec elle, voulait se dire, et qui l'aurait provoqué. Pourtant cette parole qui a l'air de dire est bien pleine de ce qu'elle ne dit pas. Elle n'a l'air de dire que parce qu'elle dit qu'elle ne dit pas et qu'elle a donc, également, l'air de ne pas dire. Ce qui a l'air de dire réclame un déchiffrement : en sachant que ça a l'air de dire on sait déjà cela. On a ainsi déjà franchi cette première étape du déchiffrement (elle présente parfois des difficultés considérables) qui consiste à établir que le texte qu'on a en main est bien un texte chiffré. Que ce à quoi elle avait affaire soit de l'ordre du chiffre, cela, cette jeune femme le savait.

En me fondant sur nos entretiens je crois pouvoir avancer que ça a été comme réponse à l'énigme ouverte par le « ça a l'air de dire » — mais ainsi comme mise en place de l'énigme elle-même — lorsque les mots, à un certain moment, se sont mis massivement à « résonner ». Elle trouve comme le poète quelque raison dans cette réson. Un peu seulement puisqu'il a fallu, par-delà la luxuriance des jeux de mots, venir me consulter. Voici donc une brève liste de ces résonnances verbales :

---

\* Ce texte est la deuxième partie d'une étude (cf. première partie : Littoral 3/4, pp. 87-112) qui trouvera sa conclusion dans le n° 6.

\* A la caisse d'un magasin elle règle quelques achats avec un billet et une pièce de 500 F. Elle s'aperçoit, ce faisant, qu'une personne à côté d'elle regarde ça curieusement. Elle se met alors à lire : *bi* c'est-à-dire *deux*, *illiet* veut dire qu'elle *y est*, sur *cing* elle ne sait pas si c'est *sein* ou *saint*, *cent* est *sans* et *francs* est *franc* de la franchise.

\* Sur le pas de la porte, Odile met fin à une visite chez elle en lui disant : « Salut ». Elle interroge alors : Pourquoi m'a-t-elle dit ce mot là ? Elle lit alors : *ça elle eut*.

\* A la fin d'une séance, comme je lui disais « Allez » elle lit *Ah elle est !* comme une remarque que j'aurais produite à propos de la personne dont elle venait de me parler. Et dès lors de m'interroger : pourquoi donc lui avoir dit qu'elle est ? Une autre fois, elle déchiffre mon « excellent » en un *Oh que c'est lent*.

\* Lors d'un petit déjeuner elle se trouve seule dans la cuisine avec un frère. Celui-ci l'avait abordée en lui disant : « Bonjour mon petit ». A ce moment-là elle lui trouve un air géné. Pourquoi ? C'est un lapsus qui vient dans ce récit me donner la réponse : elle dit *dégéné* et je comprends alors qu'elle retourne à son envoyeur la nomination de « petit » en pensant : *le petit était géné*.

\* Une autre fois, alors qu'elle s'occupe de la table familiale, une sœur lui dit : « Enlève les miettes. ». Elle sort alors furieuse de la salle à manger. Elle a lu dans « miette » quelque chose qui renvoyait homophoniquement à son propre prénom et a ainsi interprété cette phrase comme manifestant, chez cette sœur, le vœu de sa propre mise à l'écart.

Multiplier davantage les occurrences n'aurait d'intérêt que de mieux évoquer, pour le lecteur, le caractère pullulant de ces interprétations. Quant à leur forme elles sont du type « c'est Loulou Lloyd » : elle ne font pas moins réplique et procurent, aussi, cet apaisement (relatif) qui devient effectif lorsque, par la lecture qu'est l'interprétation délirante (parce qu'il y a là un fait de lecture c'est-à-dire d'écriture de ce qui est lu) le signifiant lu est disjoint de cet effet que son surgissement dans l'Autre provoquait chez le Sujet, un effet qui est la persécution elle-même.

L'intuition délirante est ici différenciée de l'interprétation pareillement qualifiée en ce qu'elle ne semble pas faire fond de la même façon sur l'équivoque signifiante ; elle sera, pour cela même, particulièrement

instructive pour la présente discussion. Il vaut donc la peine d'entrer là, avec toute la précision dont on est capable, dans les défilés textuels qui témoignent de tels faits.

Un jour que sa sœur Odile était venue charitablement partager son repas, un repas qui sans ce geste aurait été marqué d'une trop douloureuse solitude (puisque le célibat comme douleur était une évidence pour chacun dans cette famille), deux événements sont, par cette jeune femme, notés. Elle porte un morceau de viande à sa bouche et, simultanément, on entend un bruit d'eau venant de l'appartement au-dessus. La question dès lors, intérieurement se formule : Comment se fait-il qu'elle ait porté la fourchette à sa bouche précisément à ce moment-là ? Que signifie cette coïncidence ?

La question n'est pas si étrange qu'il peut le sembler d'abord. Tout un chacun, à vrai dire, participe peu ou prou de ce genre de questionnement sans quoi notre science historique elle-même serait bien en difficulté. Qu'est-ce qui provoque à allumer à tel instant déterminé, une cigarette ? Pourquoi avoir choisi, aujourd'hui précisément, d'aller chez le coiffeur ? De se couper les ongles ? De se consacrer à telle démarche qui, d'un point de vue qui serait celui de la réalité, avait sa place hier tout aussi bien, ou aurait attendu demain ? Les événements signifiants n'adviennent pas dans un temps neutre, neutralisé comme linéarité de moments tous équivalents. Et on sait que si la psychanalyse accorde beaucoup d'importance à ces questions soi-disant mineures, elle a fait moisson d'une suffisante quantité de cas pour persister dans cet abord.

Un jour qu'une personne évoquait l'état de santé d'une mère âgée et pour tout dire mourante, un état corporel dont c'était peu dire que d'évoquer à son endroit la qualification de « pas ragoutant », je me mis, au beau milieu de la sordide évocation du caractère éminemment solidaire de ce qui est vie et de ce qui est pourriture, à... éternuer. Pourquoi donc avoir éternué à ce moment-là ? La réponse vint de ce psychanalysant qui, à l'éternuement aussitôt répliqua : « Oui, je sais, ça jette un froid ! ». L'interprétation de ce qu'il me disait ou, plus exactement, de ce qu'il faisait en me disant ce qu'il me disait, il me témoignait avoir su, dans mon éternuement, la lire.

Il avait ainsi sans hésitation reçu cet éternuement comme un chiffre, le chiffre de ce que j'entendais. On mesure fort mal l'ampleur de l'incidence du chiffre dans les multiples petites ou grandes décisions à quoi chacun est appelé. Choisir un habit pour la journée peut donner lieu à un événement qui n'est situable, dans l'après coup, que comme un fait d'écriture : on sait que souvent l'analyse du rêve qui, la nuit même, a précédé ce choix, en livre l'élément déterminant. Habiller quelqu'un

d'autre peut également valoir comme écriture ; c'est bien d'ailleurs parce qu'il s'agit alors d'une opération de chiffrage qu'il y aura à ce propos, à un moment donné et quasi inéluctablement, un conflit entre mère et enfant : rien en effet ne permet supposer que l'un et l'autre doivent se satisfaire d'un même chiffre.

Ainsi se trouve-t-on contraint d'admettre le sérieux de la question de savoir pourquoi il y a eu, ce jour-là, cette simultanéité du « porter un morceau de viande à la bouche » et du « bruit d'eau à l'étagé ». Et la multiplication, chez cette jeune femme de telles « intuitions » apparaît comme la marque d'un sérieux particulièrement soutenu. D'où vient ce sérieux ? A quoi tient-il ? Là est précisément la chose remarquable qu'elle prend soin, pour peu qu'on l'interroge, de préciser. Elle affirme en effet *que ça ne lui viendrait pas tellement à l'idée À ELLE de poser une telle question* ; la simultanéité des deux traits distingués ne survient comme énigme insondable (et insondable en cela même) que parce qu'elle sait que cette sœur Odile, de ce sens, est parfaitement au fait. Comment sait-elle non pas ce qu'Odile sait (puisque c'est là ce qu'elle demande et la raison pour laquelle elle me livre tous les éléments du dossier) mais le fait même qu'Odile sache ? Interrogée sur ce point elle répond que si cette sœur ne lui a certes pas livré le sens en question elle a eu, par contre, à ce moment-là, *un raclement de gorge*, un « hum hum » qui manifestait intentionnellement à sa sœur qu'elle (Odile) avait reçu la simultanéité des deux traits comme signifiante, mieux même, qu'elle en détenait le sens.

Si l'intuition délirante se présente ici comme quelque peu complexe, cette présentation offre toutefois l'avantage de la déplier autant que faire se peut.

Il est manifeste d'abord qu'il ne s'agit pas d'une analogie mais du statut même de la chose lorsque j'épingle comme un fait d'écriture l'intuition délirante. Il n'y a aucun moyen en effet de situer la fonction du « hum hum » autrement que comme un déterminatif, soit quelque chose qui relève spécifiquement du champ de l'écriture (et que Freud, d'ailleurs, avait pris en compte en tant que tel). Le « hum hum » n'a pas de valeur en lui-même mais par rapport à ce sur quoi il porte — ici la simultanéité des deux traits *comme* significative ; le « hum hum » *désigne* cette simultanéité comme significative.

L'exemplarité de ce cas tient au repérage qui s'est avéré possible de cette intervention du déterminatif. Souvent dans sa journée cette personne subit ce genre d'interrogations. Ainsi, marchant dans la rue, elle remarquera qu'un passant qu'elle croise se gratte le bout du nez au moment même où un coup d'accélérateur produit un bruit caractéristique : pourquoi donc, demandera-t-elle, s'est-il gratté à ce

moment-là ? Ce sera encore, alors qu'elle visite en voiture un parc zoologique, la question de savoir pourquoi le chauffeur à côté de qui elle est assise, lui a tendu des lunettes de soleil juste au moment où ils passaient près d'un arbre où des singes portaient leurs petits sur leurs dos. Mais ces questions qui toutes prennent appui de la simultanéité, qui supposent qu'un sens est bien en jeu dans ce qu'elle conjoint (qu'une raison est sourdement à l'œuvre dans ce qui advient simultanément) ces questions en impliquaient pour moi une autre — dont rien d'ailleurs ne m'autorise à penser qu'elle serait d'essence différente. Dans la surabondance des traits possibles qui pouvaient à chaque instant être pris comme coïncidents qu'est-ce qui faisait que certains étaient isolés, remarqués, liés jusqu'à faire de leur simultanéité, pour elle, une énigme ? *A cela répond le raclement de gorge pris comme déterminatif.* C'est dire que je conjecture l'intervention d'un tel déterminatif là même où je ne parviens pas, dans le dialogue avec elle, à le localiser (la lecture « bi — y est — saint ou sein — sans — franc » est elle aussi appelée par un déterminatif, à savoir le regard de cette personne à côté d'elle, et dont elle remarque qu'il porte sur ce billet et cette pièce qu'elle vient de déposer sur le comptoir ; à partir de ce regard, elle sait que cette personne lit ce dépôt, ce qui la contraint d'y aller à son tour de sa lecture).

La fonction du déterminatif est d'indiquer au lecteur ce qu'il doit lire, plus précisément encore, en quel *sens* il doit déchiffrer tel élément. Le déterminatif intervient pour lever l'équivoque signifiante en quoi l'homophonie consiste et qui se redouble en une homographie lorsqu'est mise en jeu, dans l'écriture, l'opération du rébus à transfert. Dans l'écriture chinoise la clé a cette même fonction. Si on cherche ce qui, dans la langue parlée, correspondrait au plus près au déterminatif, on le trouvera dans ces petits bouts de dialogue grâce auxquels un chinois qui ne sait pas écrire lève pour son auditeur l'équivoque dont est porteuse une syllabe qu'il vient d'employer. Là où un qui sait écrire tracera l'idéogramme correspondant (cet idéogramme qui comprendra, outre le « phonétique », la « clé ») voici un exemple de dialogue qui supplée ainsi à ces tracés éphémères, sans papier ni plume puisqu'y suffit le doigt et le creux de la main : « S'il a parlé de *chē* « véhicule » et que l'auditeur manifeste son hésitation entre plusieurs homonymes en demandant : « Quel *chē* ? », il répondra : « *huōchē* de *chē* » le « *chē* de *huōchē* » (train : mot composé de *huō* « feu » et de *chē* « véhicule ») <sup>1</sup>.

1. V. Alleton, *L'écriture chinoise*, P.U.F., coll. « Que sais-je », Paris, 1<sup>re</sup> éd., 1970, 2<sup>e</sup> éd., revue et corrigée, 1976, p. 17.

Le déterminatif a donc le statut d'un élément qui, dans l'écriture, fait réplique mais aussi frein, coup d'arrêt au développement de ce que C. Beaulieux désigne comme « l'horreur de l'équivoque »<sup>2</sup>. Ce statut très particulier du déterminatif, il est important de le bien noter. Il se repère immédiatement quand on regarde la façon dont joue le déterminatif dans la traduction d'un écrit qui en fait usage. Le traduire serait une faute, celle de le considérer comme constituant le texte alors qu'il n'en fait partie *que* (mais ce « que » est essentiel) comme un index orientant le lecteur de ce texte vers un sens ; le déterminatif ne se traduit pas mais oriente la traduction.

Or ce statut à la fois interne et externe au texte, cette fonction d'index pour la détermination de son sens, ce jeu d'une réplique au regard d'une simultanéité qui fait problème (puisque l'homophonie est le nom de la simultanéité quand elle intervient dans la pâte même du langage), cela même en quoi consiste le déterminatif se trouve constituer le « hum hum ».

Comme le regard sur le billet et sur la pièce de 500 F, le « hum hum » en tant que déterminatif n'est pas en lui-même équivoque. Il n'y a pas de doute sur le fait qu'Odile sache, même si elle ne dit pas ce qu'elle sait ; avec le raclement de gorge elle indique qu'elle sait ; elle désigne donc comme faisant sens la simultanéité des deux traits ; il n'y aurait donc plus qu'à savoir ce que déjà cette sœur sait. Et ce sens pris comme énigmatique fait d'autant mieux sentir ce qu'a de persécutif la présence du signifiant dans l'Autre. Car la persécution est là, subtile mais efficiente : *on sait ce que ça disait*. Voilà ce qu'indexe le déterminatif. Mais on raterait l'affaire à ne pas pousser l'analyse un pas de plus.

Si le « hum hum » et d'autres signifiants ayant cette fonction déterminatives sont bien identifiables comme tels, il reste à remarquer qu'en chacune de leurs occurrences ils opèrent, au regard de l'usage établi pour les déterminatifs, une sorte de passage à la limite. Cet extrême peut se toucher du doigt depuis mon incapacité de dépositaire d'un grand nombre de tels récits d'intuitions délirantes à orienter ma lecture à partir d'une liste prédéterminée (ou que je fixerai moi-même) de tels déterminatifs. A la différence de ce qu'il en est des déterminatifs de l'écriture pharaonique ou des clés de l'écriture chinoise je ne puis ici absolument rien dire quant au nombre des déterminatifs en jeu ; je ne puis, a fortiori ni les mettre en liste ni dire de quelle façon ils délimitent

---

2. Ch. Beaulieux, *Histoire de l'orthographe française*, lib. H. Champion, Paris, 1967, p. 13.

des régions dans la signification. Certes, il ne serait pas impossible de considérer une certaine quantité de ce qu'elle m'a dit, de définir ainsi un corpus et d'établir de là la liste des déterminatifs qui se révéleraient comme tels dans ce corpus. Mais il y aurait là un forçage et cet abord d'allure scientifique passerait complètement à côté de ce dont il s'agit puisqu'il n'est jamais question à chaque fois, pour le déterminatif en jeu, que d'épingler une seule et toujours même chose à savoir la simultanéité de deux traits comme elle-même significative.

Les déterminatifs sont ici équivalents non pas seulement en tant que déterminatifs mais aussi pour le domaine qu'ils signalent. Ce domaine est toujours le même ; il n'est pas un domaine à proprement parler car ce n'est pas *un* champ de la signification mais la signification prise comme champ qui, chaque fois, se trouve désignée. Un sens se niche dans la simultanéité de deux traits, voilà ce que dit le déterminatif ; et peu importe ainsi quel est le déterminatif alors employé puisqu'il ne détermine jamais que le fait même de ce sens, que ce sens comme fait. Ceci revient à dire que le déterminatif n'est pas lui-même pris dans un codage, qu'il est, à proprement parler, sans voisinage d'autres déterminatifs puisque chacun des autres est « lui-même » et n'a donc aucun morceau du territoire à se disputer avec lui. Cette équivalence complète (elle est à la fois de fonction et d'occurrence) fait ainsi de chaque déterminatif, un signifiant libéré de son signifié, libéré donc du codage ; en cela chaque occurrence déterminative s'avère signifiante au sens non pas linguistique mais psychanalytique du terme « signifiant ».

Il résulte de cette analyse et de celle qui précède que lorsqu'on qualifie de « délirante » une interprétation ou une intuition on veut dire par là qu'est en jeu, pour le Sujet, une littéralité qu'on préfère dans la plupart des cas esquiver, avec laquelle on croit préférable de biaiser.

\* L'interprétation délirante est une lecture qui prend appui sur l'homophonie ; c'est qu'elle doit être d'autant plus nettement littérale — précisément : translittérale — qu'il s'agit d'y fonder la certitude qu'il n'y a pas autre chose dans ce qui surgit comme signifiant au lieu de l'Autre, que ce qui est lu. Cette littéralité révèle ainsi *qu'il n'est de persécution que du signifiant* et que celui qui ne parvient pas à se détourner de ce fait est contraint d'en produire en permanence, faute de démonstration, *l'assertitude*.

\* Dans l'intuition délirante il s'agit également d'une lecture, d'un même jeu de question/réplique, de l'élaboration d'un écrit depuis une lecture, mais il y a suppléance de support homophonique par l'intervention d'un déterminatif qui vient désigner (à la place de

l'homophonie qui, cette indexation, la réalise de soi-même) une simultanéité littérale comme persécutive puisque signifiante... d'on ne sait quoi, sauf de ceci qu'il est su qu'on sait et que là est la persécution.

*L'excellence de la simultanéité comme fait de langage est l'homophonie.* De là son caractère privilégié au regard des diverses « effaçons » de l'équivoque signifiante. « L'homme au faux nid », comme l'écrit B. Lapointe (ce faux nid est pour le dit « homme », le langage même : plus il s'autorise à sa parole, plus ça sonne faux), donne son appui au mode le plus imparable du mot d'esprit, constitue pour une large part la surdétermination à quoi tient le symptôme névrotique, sert de support à la mise en place de toutes les écritures dites idéographiques. C'est dire que son intervention dans le champ de la psychose ne le spécifie en rien.

Ce n'est pas parce que l'homophonie prise comme terme rime avec « phonie » qu'il faut la concevoir comme vocale. Que l'écriture y prenne un appui décisif désigne déjà l'homophonie comme *un fait de langage*. Il n'est pas interdit de recueillir sur ce point les témoignages de Freud et de Lacan.

Freud ne négligeait pas, loin s'en faut, l'importance des rapports de simultanéité :

« Il (le rêve) restitue un enchaînement logique sous la forme de la simultanéité ; il procède ainsi un peu comme le peintre qui rassemble en un tableau de l'Ecole d'Athènes ou du Parnasse tous les philosophes qui ne se sont jamais trouvés ensemble dans un portique ou sur la cime d'une montagne. (...) Chaque fois qu'il rapproche deux éléments, il garantit un lien particulièrement intime entre les éléments qui leur correspondent dans les pensées du rêve. »

Le lecteur remarquera que l'intuition délirante ne dit rien d'autre, quant au caractère significatif du rapprochement de deux éléments, que ce que dit ici Freud. Mais la suite de cette citation où Freud en appelle au jeu de *deux modes de l'écriture*, l'un alphabétique et l'autre syllabique, n'est pas moins susceptible de confirmer le lien de la simultanéité à l'écrit :

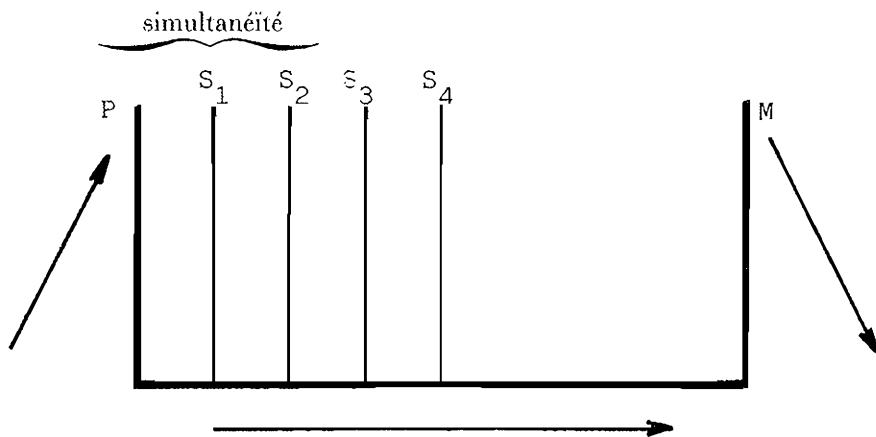
« Il en va comme dans notre système d'écriture, AB signifie que les deux lettres doivent être prononcées comme une seule syllabe, A et B séparées par un espace blanc sont reconnus, l'un A comme la dernière lettre d'un mot, l'autre B comme la première lettre d'un autre mot<sup>3</sup>. »

---

3. S. Freud, *Die Traumdeutung*, G.W. II/III, Fischer Ed. p. 319.

Ce lien de la simultanéité à l'écriture ainsi pointé, on restera malgré tout surpris de voir Freud pousser la chose jusqu'à ce qu'elle lui livre le fait même de l'association (*die Tatsache des Assoziation*).

On sait en effet que dans son schéma de l'appareil psychique du chapitre VII de la *Traumdeutung*, Freud donne la simultanéité comme la loi elle-même du premier système d'enregistrement des traces mnésiques, celui qui est le plus proche de la perception et donc le dernier à être traversé avant que le rêve ne vienne à se réaliser dans sa forme hallucinatoire.



Les traces perceptives s'inscrivent d'abord en S1 en y étant ordonnées suivant le principe de la simultanéité. « *C'est cela même*, écrit Freud, *que nous nommons le fait de l'association.* » Freud laisse non précisées les autres modalités de l'inscription, les définitions de chacun des systèmes d'enregistrement S2, S3, ..., Sn. Mais en se donnant cette diversité elle-même après avoir exclu le sens comme raison de la simultanéité (puisque c'est la simultanéité qui est, en S1, la raison de l'association), il cerne la place d'une opération qui ne saurait être ni une simple transcription des perceptions qui agissent sur le système P, ni une traduction de ce qui serait leur contenu mais « autre chose encore »<sup>4</sup> qu'il ne me semble pas possible de désigner autrement que comme translittération.

On trouvera également cette opération parfaitement décrite dans le commentaire lacanien de l'usage de la simultanéité homophonique dont fait état le président Schreber.

4. S. Freud, *Die Traumdeutung*, G.W. II/III, op. cit., p. 554.

## LE PANNEAU DE L'HOMOPHONIE : UNE FAÇON D'EFFACER

Schreber témoigne lui aussi d'une production homophonique qui fait réplique ; en cela son expérience recoupe celle de M<sup>r</sup>. M. et celle de bien d'autres avec eux.

Dans le conflit de Schreber avec les oiseaux miraculeux, l'homophonie est une arme décisive qui va jusqu'à permettre qu'un terme soit mis, fût-ce provisoirement, à la persécution. Les oiseaux miraculeux sont une nouvelle présentation, à un certain moment du délire, des restes de vestibule du ciel c'est-à-dire d'âmes de gens ayant accédé à la béatitude. Dans la tension permanente qui existe entre les nerfs divins et ceux de Schreber les oiseaux miraculeux, qui sont des oiseaux parleurs, sont porteurs de messages préfabriqués que Schreber prend en compte comme « poison de cadavre » car ils visent soit à le tuer soit à parachever l'anéantissement de sa raison. Voici ce qu'écrit Schreber sur sa façon d'éviter le pire lorsque ces oiseaux s'adressent à lui, sur sa façon d'effacer le message empoisonné :

« Les oiseaux miraculeux ne comprennent pas le *sens* des mots qu'ils prononcent ; en revanche il semble qu'ils soient doués d'une sensibilité naturelle à *l'homophonie*. En effet s'ils perçoivent — tandis qu'ils sont tout occupés à débiter leurs phrases apprises par cœur — *soit* dans les vibrations de mes propres nerfs (mes pensées) *soit* dans les propos qui se tiennent dans ma proximité immédiate des mots qui rendent un *son* identique ou voisin du son des mots qu'ils ont à réciter (à décharger), cela crée chez eux semble-t-il un saisissement propre à les abasourdir complètement : moyennant quoi ils viennent, pour ainsi dire, donner dans le panneau de l'homophonie, la stupeur leur fait oublier les phrases qui restent encore à débiter, et les voilà soudain rendus à l'expression d'un sentiment authentique<sup>5</sup>. »

Le signe du « sentiment authentique » est le trait où Schreber reconnaît « à l'évidence »<sup>6</sup> que les oiseaux miraculeux sont d'anciens nerfs humains. Leur humanité apparaît lorsqu'après avoir débité leurs phrases galvaudées, ils disent la part qu'ils ont du prendre de la volupté d'âme rencontrée par eux dans le corps de Schreber. Ils manifestent alors ce « sentiment authentique » par les mots « Sacré lascar ! », ou encore : « Ah ! par exemple fichtre », mots qui, comme le « hum hum »

5. D.P. Schreber, *op. cit.*, p. 175. Les termes soulignés le sont par Schreber.

6. *Ibid.*, p. 174.

plus haut étudié, interviennent comme déterminatifs. Ces déterminatifs portent également ici sur la signification en tant que telle mais indirectement puisqu'ils sont le signe que les oiseaux parleurs sont bien tombés dans le panneau de l'homophonie c'est-à-dire de quelque chose qui, en distinguant le signifiant comme tel, en le prenant comme objet, le disjoint de la signification et donc le désigne en creux. Il n'y a pas de « sentiment authentique », seulement des déterminatifs qui assertent que l'homophonie n'est pas sans effet dans l'Autre.

Schreber, dans ses rapports aux oiseaux miraculeux tente donc, en jetant pêle-mêle dans l'interlocution des mots homophones à ceux récités, d'arrêter la récitation — la décharge des mots poison — en attirant à lui — donc côté « humain » — ce qui, chez ces oiseaux, persisterait par-delà la mort d'encore humain. Mais quoi ? Comme déterminatifs de cette humanité, Schreber choisit des mots susceptibles d'être signes de ce que comporte de jouissance la dimension comme telle du chiffrage. Il n'y a pas à chercher ailleurs le privilège de l'homophonie.

A l'anéantissement produit en lui par le serinage des phrases préfabriquées Schreber réplique par l'homophonie ; aux messagers des dieux il tend le *panneau homophonique* comme le plus susceptible de les rappeler à leur ancienne humanité jusqu'à ce qu'en ce lieu de l'Autre dont les oiseaux sont les ambassadeurs, advienne le déterminatif de cette humanité.

Schreber n'exagère pas l'importance de l'homophonie ; il suffit de regarder d'un peu près l'histoire des écritures, des orthographes ou encore des ponctuations pour admettre qu'il ne fait qu'en prendre la mesure. C'est dire qu'on peut sans crainte se laisser guider par son témoignage, faire avec Schreber ce que Lacan en un fort bienvenu jeu de mot homophonique nommait « de l'auteur-stop ». Voici donc comment Schreber cerne l'homophonie :

« Je l'ai déjà dit, il n'est pas nécessaire que l'homophonie soit absolue ; il suffit, puisqu'ils ne saisissent pas le sens des mots, que les oiseaux discernent une analogie dans les sons ; peu importe qu'on dise par exemple :

« *Santiago* » ou « *Carthago* »  
 « *Chinesenthum* » ou « *Jesum-Christum* »  
 « *Abendrot* » ou « *Atemnot* »  
 « *Ariman* » ou « *Ackermann* »  
 « *Briefbeschwerer* » ou « *Herr Prüfer schwört* » etc...<sup>7</sup>.

7. D.P. Schreber, *op. cit.*, p. 176.

Schreber découpe ici la place pour ce que B. Lapointe nommait « le lape-près ». Comme il arrive qu'on dise d'un compte qu'il vaut à l'unité près, on dira de l'homophonie qu'elle est « au lape-près ». Le lape-près est le nom de sa démarque d'avec l'assonance.

Dans son étude de l'homophonie schrebérienne, à la fin de son séminaire du 9 mai 1956, Lacan asseoit cette démarque. La chose s'impose en effet car s'il est clair que ce combat auquel Schreber est contraint a lieu sur un terrain où n'entre pas en ligne de compte le sens (ce qu'atteste Schreber), il reste à préciser en quoi consiste l'arme homophonique. Lacan met ici ses pas dans ceux de Schreber en précisant comme suit la dimension de l'homophonie :

« C'est sur le plan d'une équivalence phonématique, signifiante, purement signifiante puisqu'on voit bien qu'on n'arrivera pas dans cette liste à donner une coordination satisfaisante entre le besoin d'air et le crépuscule (La liste est celle des homophonies ci-dessus ; « besoin d'air » et « crépuscule » traduisent respectivement « Atemnot » et « Abendrot ». Lacan écarte donc ici l'hypothèse selon laquelle la traduction comme opération livrerait la clé de l'affaire). On pourra toujours la trouver bien entendu. Mais il est tout à fait clair que ce n'est pas de cela qu'il s'agit dans le phénomène élémentaire dont, une fois de plus ici, Schreber, avec toute sa perspicacité, nous met en relief le phénomène dans le rapport de *Jesum-Christum* avec *Chinesenthum* ; (dans ce rapport Schreber) vous montre une fois de plus à quel point ce qui est cherché est quelque chose de l'ordre du signifiant, c'est-à-dire de la coordination phonématique : le mot latin *Jesum-Christum* n'est là vraiment, on le sent, pris que dans la mesure où, en allemand, la terminaison *tum* a une sonorité particulière ; c'est pour cela que le mot latin peut venir là comme un équivalent de *Chinesenthum*<sup>8</sup>. »

---

8. La transcription que je propose ici de ce bout de séminaire diffère notablement de celle de J.A. Miller (cf. « *Les psychoses* », Le Seuil, p. 262). Toutes deux proviennent pour l'essentiel du même texte source (première transcription de la sténographe) dont disposent ceux qui, voulant étudier les séminaires, se sont adressés à Lacan et les ont souvent obtenus de lui. J.A. Miller a raison (cf. *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, notice, p. 249, Le Seuil, 1973) de ne pas considérer la transcription première comme un texte intouchable : comme toute transcription elle opère un grand nombre de choix et la raison de chacun d'eux, quand on parvient à la mettre au jour, apparaît souvent contestable — quand elle ne se révèle pas une erreur grossière. J.A. Miller a également eu raison de changer de posture à l'égard du texte à établir en n'imaginant plus, comme en 1973, ne compter pour rien en tant que transcripteur et en cessant de décréter que le texte par lui obtenu valait pour l'original ; bien mieux venue est la remarque qui, huit ans plus tard, accompagne la publication du séminaire sur les psychoses (*op. cit.*, p. 8) et qui en appelle à un travail permanent de révision. Pour ce qui présentement fait problème le lecteur qui dispose de la transcription de la

Un mode de la coordination qui se prêterait à la traduction, ce n'est pas de cela qu'il s'agit dans le phénomène élémentaire. Ce point, clairement souligné par Lacan est véritablement décisif : en excluant que cette lecture puisse se fonder sur le sens, *Lacan donne aux termes en jeu dans le phénomène élémentaire un statut qui en fait des équivalents de noms propres*. A vrai dire la chose est chez Schreber mais ce n'est pas rien que Lacan, au lieu de chipoter ce point, de le discuter, d'en limiter la portée, purement et simplement, en l'entérinant, le confirme.

En quoi consiste donc l'autre type de coordination, celle qualifiée de « phonématique » et de « purement signifiante » ? N'y aurait-il plus ici qu'à se reporter à Jakobson pour y retrouver des définitions maintenant classiques ? On choisira plutôt de consulter les précisions qui sont dans le texte même de ce séminaire : « L'important c'est que ça n'est pas n'importe quoi comme assonance ; *ce qui est important ce n'est pas l'assonance, c'est la correspondance terme à terme d'éléments de discrimination très voisins* qui n'ont strictement de portée, pour un polyglotte comme Schreber, à l'intérieur du système linguistique allemand (que) de la succession, dans un même mot, d'un N, d'un D, d'un E<sup>9</sup>. »

---

sténographe y vérifiera que celle que je propose prend beaucoup moins de liberté que celle publiée vis-à-vis de ce qui est, fût-ce comme un reste du séminaire, le texte source. Chaque détail serait à discuter mais l'impression suggérée par cette page 262 est qu'on a choisi de fermer la porte de la salle de bains quand sont apparues des fuites dans les robinets. C'est dire que la transcription publiée masque, recouvre, cache ses propres difficultés, fait mine de n'en point rencontrer. Le moyen choisi pour cela est des plus simples : on omet les phrases qui font problème. Il en résulte une importante réduction du texte ici discuté : toutes les propositions depuis « ... on voit bien... » jusqu'à « ... phénomène élémentaire... » passent à la trappe. On y perd beaucoup. En particulier de pouvoir repérer que le terme de « coordination » apparaît en deux occurrences et qu'ainsi *Lacan oppose ici deux types de coordination*. Également disparu le « phénomène élémentaire » dont on sait (d'ailleurs mal) à quel point il est décisif chez Lacan. Cette dernière omission obscurcit la phrase suivante où on ne sait ce qu'implique le « ce qui est cherché » car rien ne précise plus dès lors que cette recherche est le phénomène élémentaire lui-même. Dans cette phrase le verbe *prendre* (« pris ») a été omis, ce qui donne à l'équivalence en question un aspect statique, ce qui en fait quelque chose qui aurait toujours déjà été là, ce qui donc évacue la valeur de réplique du recours homophonique, rien moins donc que ce rapport à l'Autre qui fait l'enjeu du phénomène élémentaire. J'ajouterai pour conclure cette note qu'il n'est pas surprenant qu'une telle discussion puisse avoir lieu quand il n'est question que de transcriptions de transcription ; ceci confirme la thèse qu'il n'est de loi pour l'écrit qu'avec l'opération de la translittération.

9. On ne sait pas à quoi correspondent ces N, D, E puisque la sténographe n'a pas su noter l'exemple que discute alors Lacan. On lit en effet, juste avant la citation

Ce n'est certes pas par hasard si se présente une suite de lettres au moment où Lacan vise à donner son statut à cette équivalente : dans cette correspondance terme à terme que Schreber met en place avec le recours à l'homophonie Lacan repère une mise en équivalence d'éléments comme tels *écrits*.

C'est dire que la correspondance ainsi définie est une translittération. Quelques séminaires auparavant, Lacan avait dissocié (le 8 février 1956) ce dont le discours est constitué et ce qui relève du son : « Ce que vous entendez dans un discours, c'est autre chose que ce qui est enregistré acoustiquement. » La réponse homophonique de Schreber aux oiseaux parleurs, quand elle provoque le retour de leur humanité, révèle ainsi qu'ils y ont repéré les éléments discrets qui étaient ceux de leur propre message, éléments littéraux au sens de Lacan puisque la lettre se définit alors chez lui comme la discrétion signifiante elle-même. La définition de la lettre comme « structure essentiellement localisée du signifiant » est du 9 mai 1957 soit un an, jour pour jour, après le séminaire ici discuté.

On distinguera donc désormais avec Lacan *l'assonance* qui est, dans l'imaginaire, la façon dont on conçoit l'homophonie quand l'écriture se pense transcriptive et *l'homophonie* qui est, dans le symbolique, le nom de l'opération de la translittération quand elle prend de la voix. Le lape-près désigne cette opposition comme irréductible.

Une confirmation : dans l'écrit qui reprend ce séminaire sur les psychoses, Lacan souligne cette consubstantialité de la littéralité et de l'homophonie en abordant cette dernière comme « la dimension où la lettre se manifeste dans l'inconscient »<sup>10</sup>. Ce texte, qui donne comme « synchronique » cette homophonie (ce qui a été ici même désigné comme simultanéité), suppose donc la possibilité d'une correspondance synchronique d'éléments. Qu'on y ajoute le « terme par terme » de ce qui se trouve ainsi co-ordonné et on aura l'ensemble nécessaire et suffisant des éléments définissant la translittération.

On se souviendra ici que c'est en mettant en place une telle correspondance d'éléments de discrimination voisins (éléments littéraux des écritures hiéroglyphiques et grecques) grâce à l'appui homophonique que lui assurait la non traduction du nom propre en tant que tel, que c'est en mettant ainsi en œuvre une règle pour la translittération de

---

ci-dessus : « Ce n'est pas n'importe quoi qui est équivalent de... c'est..., ce n'est pas n'importe quoi comme assonance. » Qui donc, auditeur d'alors saura remplir ces blancs ? La proposition soulignée l'est de mon fait.

10. J. Lacan, *Écrits*, op. cit., p. 569.

l'une à l'autre des deux écritures que Champollion a pu en venir à lire les hiéroglyphes autrement qu'un Kircher.

Ainsi Schreber (mais les autres cas ici étudiés invitent à donner à son témoignage le statut d'un *ab uno disce omnes*), dans son rapport au serinage des oiseaux parleurs procède-t-il, en leur tendant le panneau homophonique, à la même opération que Champollion qui, ce panneau, ne le déploie pas moins. L'un et l'autre ne se différencient en cette opération que de ceci qui est fort mince et pourtant véritablement décisif : Schreber réalise sur « des centaines et des milliers »<sup>11</sup> d'exemples une translittération qui doit à chaque fois réussir pour lui éviter d'être anéanti alors que Champollion est comme anéanti par cette même réussite : alors même qu'il l'énonce à un autre pour la première fois, il doit avoir recours à cet évitement extrême de l'anéantissement : il choisit, évanoui.

Ce résultat ne devrait guère surprendre puisqu'il ne fait que prendre au pied de la lettre l'affirmation princeps de ce séminaire sur les psychoses où Lacan identifie la lecture par Freud de Schreber à un « déchiffrement champollionesque »<sup>12</sup>. Si, comme il le dit encore, Freud parvient ainsi à « remettre debout l'usage de tous les signes de cette langue »<sup>12</sup>, c'est que le chiffre en quoi elle consistait était le fruit desséché de l'opération même qui allait produire son déchiffrement.

Y a-t-il dans ce repérage rendu possible par la distinction ici des trois opérations que sont la transcription, la traduction et la translittération, un intérêt autre que méthodologique ? Y a-t-il à partir de là un gain pour l'abord de la question de la psychose ? Je réponds d'autant plus affirmativement que ce gain a déjà, mais juste comme en passant, été indiqué et qu'il ne s'agit donc maintenant que de le reformuler et d'en tirer les implications les plus immédiates.

*Le signifiant dans la psychose se révèle équivaloir à un nom propre.* Voilà ce que veut dire qu'il donne prise non pas à une traduction mais qu'il se prête à une translittération qui définit sa littéralité et le fait intervenir ainsi comme persécutif.

Aussi cet « automatisme de la fonction du discours »<sup>13</sup> que Lacan admet comme caractéristique du fait psychotique apparaît-il consister en un pullulement de tenants-lieu de noms propres que le psychotique rencontre aussi bien sur le col d'un infirmier (« celluloid » translittéré

11. D.P. Schreber, *op. cit.*, p. 176, note n° 90.

12. J. Lacan, *Les psychoses*, *op. cit.*, p. 18.

13. J. Lacan, *Les psychoses*, *op. cit.*, p. 182.

« C'est Loulou Lloyd »), dans tel signifiant proféré à son adresse (« Salut » translittéré « Ça elle eut »), évoqué par la situation (« le petit était gêné »), ou encore halluciné (les milliers de translittérations schrebbériennes).

Cette équivalence étant un fait acquis il en résultera un certain nombre de conséquences ; il sera en particulier envisageable d'approcher de là la difficile question de la forclusion. Mais il convient auparavant de faire place à une étude du nom propre pris comme chiffre puisque cet abord apparaît plus que négligé, se présente comme cela même que sa définition logicienne exclut. Ce point est à établir préalablement.

Si les traits du celluloïd sur le col de l'infirmier ou l'halluciné Chinesenthum valent ce que valent les cartouches de Ptolémé et de Cléopâtre, quelle définition du nom propre se trouve-t-elle appelée quand, dans la psychose, le signifiant est épinglé comme en tenant lieu ?

LA COULEUR DU SIGNIFIANT

.....

## L'écriture de l'araignée divinatrice

J.-C. Février signale dans son *Histoire de l'écriture* : « Les indigènes, mis en présence d'un livre, le considèrent spontanément comme un instrument divinatoire »<sup>1</sup>, et E.E. Evans Pritchard rapporte dans son célèbre ouvrage *Witchcraft, oracles and magic among the Azande*, qu'un de ses informateurs lui a dit : « Nos procédés divinatoires ne trompent pas, ils sont équivalents à vos papiers ; ce que l'écrit est pour vous, la divination l'est pour nous<sup>2</sup>. » Ces commentaires formulés par des utilisateurs de la divination indiquent que l'art divinatoire émet, comme tout écrit, des énoncés. La lettre précède ici la parole. Il est important de ne pas manquer ce pas, le devin n'est pas prophète, mais la divination n'est pas pour autant réductible au seul procès de l'énoncé ; elle est aussi dans un deuxième temps énonciation pour les consultants. Voilà en quelques mots ce que cet article veut montrer en se basant sur la divination par l'araignée mygale, que nous avons eu l'occasion d'observer chez les Bangoua en pays bamiléké.

La divination par l'araignée mygale n'est pas indépendante du contexte social dans lequel elle est inscrite. Elle renvoie à un système de parenté, à des rites et des croyances que nous allons présenter rapidement avant de rentrer dans le vif du sujet. Bangoua est une des cents chefferies bamilékés qui recouvrent les plateaux du centre-ouest au Cameroun. Elle comprend 5 500 habitants. Son paysage se découpe à l'œil nu en trois parties : en bas, les forêts galeries qui longent les marigots, sur les flancs en pente douce des vallons, les terres habitées qui constituent comme en basse Normandie un véritable bocage, et sur les hauteurs, de hautes herbes de savane où affleurent de belles roches

---

1. FÉVRIER J.-C., *Histoire de l'écriture*, Paris, Payot, 1959, p. 27.

2. EVANS PRITCHARD E.E., *Witchcraft, oracles and magic among the Azande*, Oxford, Clarendon Press, 1968, p. 263.

granitiques. Chaque famille, c'est-à-dire un homme, ses épouses et enfants en bas âges, résident sur la terre qu'ils exploitent. Les Bangoua sont essentiellement cultivateurs et certains d'entre eux sont en plus commerçants. Le complexe, habitat plus terre, entouré de haies vives s'appelle une concession<sup>3</sup>. Les plus vieilles familles résident sur les terres les plus riches et les plus arrosées, situées au fond des vallons. Et le palais du chef, construit dans un creux, est considéré comme le lieu le plus bas de la chefferie. Les Bangoua pensent à l'inverse des Européens que le point le plus « élevé » de la hiérarchie sociale est en bas à proximité des dieux. *Chí*, terme désignant la divinité, signifie aussi terre.

A la mort d'un chef de famille un seul de ses fils reprend la concession, les veuves (à l'exception de sa mère), et les charges paternelles. Le premier devoir du successeur est de faire accéder son défunt-père au statut d'ancêtre. Deux ans après l'ensevelissement, il déterre son crâne, l'enduit d'huile de palme, le dépose dans une poterie qu'il remplit de terre, et transporte le tout dans la case des ancêtres. Les héritières font de même avec le crâne de leurs mères. Autrefois, les poteries étaient enfoncées à mi-hauteur au pied du lit du successeur. Les ancêtres sont des dieux domestiques sauf s'ils sont morts par accident, auquel cas leur poterie est placée à l'extérieur, sous l'auvent de la case des ancêtres. L'héritier est sacrificateur. A la demande d'un membre de sa parentèle, il offre de la nourriture cuite aux crânes rangés à l'intérieur de la case des ancêtres et de la nourriture crue à ceux qui sont dehors. Le successeur doit aussi remplacer son père dans les associations politiques se réunissant au palais du chef et maintenir unis ses frères et sœurs, qui sont dispersés dans la chefferie et d'autres provinces. Il les convoque une fois par an à participer à une réunion familiale où les problèmes de chacun sont débattus, une aide financière est attribuée aux plus démunis et des rites collectifs sont accomplis. Après une mort par accident de l'un d'entre eux, les participants s'adonnent à un rite appelé *mvé* : « effacer », afin que l'incident ne se répète plus. Lorsque plusieurs membres ont été malades ou que certains rêvent trop, ils rentrent ensemble dans la case des ancêtres et procèdent à un rite appelé *mbôtsuâ* : « calmer les têtes. » Ils peuvent aussi participer tout simplement à une communion connue sous le nom de *ntiptchip*. Enfin, la dernière responsabilité d'un chef de famille est de trouver pour ses sœurs et ses filles un bon parti, et d'exiger pour chacune d'elles le prix

---

3. Le mot concession vient du verbe concéder, il rappelle qu'en Afrique, la terre est inaliénable, elle ne fait l'objet que d'un droit d'usage. Lorsqu'une famille s'éteint faute de successeur, le chef concède sa terre à un autre chef de famille.

de la fiancée qui comprend selon le cas une somme d'argent allant de 400 à 2 000 francs, des chèvres, des tines d'huile de palme et divers cadeaux pour les membres de la famille.

Quand les morts sont érigés en ancêtres, la famille étendue unie et les femmes mariées coutumièrement, les principaux supports de la tradition sont mis en place. Tout est prêt pour recevoir un enfant et le faire vivre. Un mois après une naissance, les femmes de la famille du mari enterrent au cours d'une petite cérémonie le cordon ombilical du nouveau-né. L'enfant est ainsi ancré à la terre de son père et de ses ancêtres auxquels il est redevable de son existence. En signe de reconnaissance l'enfant devra plus tard remettre à son père les prémices de ses récoltes, le premier bénéfice réalisé dans le commerce et les objets de valeur trouvés sur son chemin. Un manquement à cette prescription entraînerait automatiquement la malédiction des ancêtres. Un enfant bangoua n'est pas seulement relié à la terre de son père, mais aussi à la terre de son grand-père maternel où le cordon ombilical de sa mère a été enterré. Sa langue ne lui permet pas de dire : « Je suis né à ... » et de s'identifier à un lieu ; il dit : « Ils (mes parents) m'ont engendré. » Il appartient à deux terres, mais sur un mode inverse. Sur la terre de sa naissance il reçoit de son père les biens usuels et la sagesse traditionnelle, mais il hérite aussi des mauvaises paroles qui n'ont pas été effacées, tandis que sur la terre du père de la mère, appelée terre de derrière, il ne peut ni hériter ni recevoir un bien, un objet reçu non rendu est cause de malédiction, mais il peut remédier aux effets néfastes du destin. Les Bangouas pensent que les imprécations et les faux serments de vérité prononcés par des aïeux sur une terre se transmettent de génération en génération et provoquent chez leurs descendants en ligne agnatique des troubles de la digestion et plus précisément la diarrhée. Pour chasser ces maux, ils vont prendre dans la concession de leur grand-père maternel un peu de terre qu'ils mélangent à de l'huile de palme et mangent en disant : « Les mauvaises paroles qui ont été prononcées ici sont terminées. » Ce rite s'appelle *ntchip la' njip*, « la terre spéciale de la concession de derrière ». En cas d'échecs, de maladies ou d'infortune, les Bangoua s'en remettent au devin qui leur dit ce qu'ils doivent faire. Voyons tout d'abord comment se déroule une consultation type.

Le devin, jeune ou vieux, est toujours un homme qui a appris son art auprès d'un aîné ou d'un ami. Bien que la divination soit à la portée de tout un chacun, les devins ne sont pas très nombreux ; ils représentent 8 % des chefs de famille. Le devin reçoit les patients qui viennent le consulter chez lui à n'importe quelle heure de la journée. Il les écoute raconter leurs malheurs, se fait payer d'avance et demande de revenir le

## OBJETS DIVINATOIRES UTILISES PAR CINQ DEVINS DIFFERENTS .

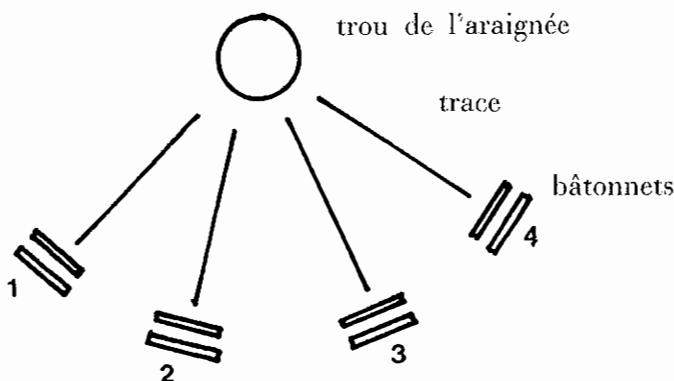
| objets \ DEVINS                                                                                                                                                                                  | NZE<br>LANG                | SUP<br>NJANG              | MBE'E<br>KUPNZE           | SA'<br>TIÈZI               | PÜEMI                      |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------|---------------------------|---------------------------|----------------------------|----------------------------|
| feuille de tchang                                                                                               | 7                          | 9                         | 7 ou 9                    | 12                         | 9                          |
| dont x percées<br>de y trous   | 1 à 2 trous<br>1 à 3 trous | 1 à 1 trou<br>1 à 2 trous | 1 à 1 trou<br>1 à 2 trous | 4 à 2 trous<br>2 à 4 trous | 2 à 2 trous<br>1 à 4 trous |
| fleur de ndüong                                                                                                 | 5, 6 ou 7                  | 7                         | 7                         | 8                          | 4                          |
| morceau de cola                                                                                                 | 3                          | 3                         | 3 ou 5                    | 8                          | 2 ou 4                     |
| feuille de ndüong                                                                                               | 3                          | 3                         | 3, 4 ou 5                 | 4                          | 2 ou 4                     |
| boulette<br>(sesuong)                                                                                           | 3                          | 3 ou 4                    | 2                         |                            | 2                          |
| bâton                                                                                                          | 3 ou 4                     | 2, 3 ou 5                 |                           | 4                          |                            |
| boulette<br>(kopnggop)                                                                                        | 2                          | 3                         |                           |                            |                            |
| pierre                                                                                                        |                            |                           |                           |                            | 2                          |
| fruit de tchang                                                                                               |                            |                           | 4                         |                            |                            |
| grain de maïs                                                                                                 |                            |                           | 4                         |                            |                            |

tableau 1

voir le lendemain. Le soir venu, il se rend auprès du trou d'une araignée mygale proche de sa demeure. Le trou doit être dans une concession. Les araignées mygales résidant dans la forêt ou sur les hauteurs, ne sont pas consultées. L'araignée divinatrice s'appelle en bangoua *nggopchi*, « oracle de dieu ». Elle vit comme les dieux sous terre et, bien qu'elle soit un animal nocturne, elle est associée à la lumière. Elle parle quand la lune est croissante ou décroissante, et se tait lorsqu'elle disparaît. Le devin nettoie les abords de sa demeure et trace avec son index devant son trou autant de traits qu'il a de questions à poser. La plupart des maux étant supposés provenir des ancêtres, il pose les questions suivantes :

- 1 — Est-ce que la maladie est causée par la malédiction des ancêtres du père ?
- 2 — Est-ce que la maladie est causée par les ancêtres de la mère ?
- 3 — Non, c'est la malédiction des ancêtres du père de la mère.
- 4 — Non, c'est la malédiction des ancêtres du père de la mère de la mère.

Le devin répète chaque question au moins deux fois et pose des petits bâtonnets de bambou raphia à l'extrémité des traits pour que leurs places restent marquées malgré le mauvais temps. Il prépare ensuite un certain nombre d'objets appelés « les choses de la divination », parmi



lesquels il y a sept ou huit feuilles de *tchang*<sup>4</sup>, dont quelques-unes sont percées de un ou plusieurs trous<sup>5</sup>, trois ou quatre petites fleurs jaunes

4. *Tchang* est un *Ficus* que les botanistes n'ont pas encore identifié.

d'une petite plante rampante appelée *ndüong*, trois ou quatre feuilles de la même plante, quelques petites boulettes de ces feuilles compressées et roulées entre les mains, des morceaux de cola et des brindilles de *tchang* (cf. tableau 1). Certains devins ajoutent des pierres, des boulettes de feuilles *ndüong* compressées en forme de cône, des fruits de l'arbre *tchang* qui sont gros comme des têtes d'épingle, et des grains de maïs. Le devin introduit ses objets dans le trou de l'araignée et dépose dessus les feuilles de *tchang*. Il recouvre le tout d'une vieille cuvette ou de feuilles de bananier plantain pour abriter l'emplacement de la pluie. L'araignée sort, la nuit, les objets qui encombrant sa demeure et les rejettent sur les traits tracés devant sa porte. Le lendemain matin à l'aube, le devin examine longuement la façon dont l'araignée a disposé les objets, car leur signification varie en fonction des places qu'ils occupent.

Quand les objets sont sur les traces, ils répondent clairement à la question posée. Si les feuilles de *tchang*, les colas, les bâtons et les boulettes sont repoussés dans le prolongement d'un trait, la réponse est positive, et s'ils sont en travers du trait, elle est négative. Les fleurs jaunes marquent, quant à elles, une réponse positive ou négative suivant qu'elles sont à l'endroit, étamines vers le haut ou à l'envers, réceptacles et tiges en l'air (cf. tableau 2, colonne A). Tous ces objets placés sur des traces peuvent aussi revêtir d'autres significations. Les feuilles de *tchang* et de *ndüong* indiquent des directions et représentent des personnes. Les bâtons désignent des dettes à rembourser et par extension des chèvres à donner. Enfin les fleurs, les colas, les boulettes et les pierres figurent des crânes d'ancêtres (cf. tableau 2, colonne B). Un objet peut donc avoir plusieurs signifiés et, vice versa, des objets différents peuvent partager le même signifié.

Les objets se trouvant entre les traces peuvent avoir toutes les significations que nous venons de voir et en prendre d'autres qui dépendent de leur position. Une feuille de *tchang* peut indiquer un homme ou une femme, selon qu'elle présente sa face supérieure de teinte foncée ou sa face inférieure claire. Une petite feuille de *ndüong*, recroquevillée sur elle-même, annonce un deuil et une fleur jaune peut désigner un ancêtre masculin, féminin, ou un mort par accident, suivant qu'elle est à l'endroit, à l'envers ou posée sur le côté (cf. tableau 2, colonne C). D'autres devins distinguent le sexe des ancêtres par la face sombre ou claire d'un morceau de cola.

---

5. Les feuilles qui sont les plus trouées sont en principe les plus importantes. Les feuilles de *tchang* et de *ndüong* sont appelées *fâ nggop*, « les feuilles de la divination ». Les fleurs et les colas sont aussi appelées par leur nom usuel.

## SIGNIFICATIONS DES OBJETS DIVINATOIRES PAR RAPPORT AUX TRACES

| significations<br>selon les<br>espaces<br>objets | A. SUR LES TRACES   |                     | B. SUR LES TRACES<br>ET ENTRE LES TRACES | C. ENTRE LES TRACES<br>(selon les positions des objets) |                         |
|--------------------------------------------------|---------------------|---------------------|------------------------------------------|---------------------------------------------------------|-------------------------|
|                                                  | réponse<br>positive | réponse<br>négative |                                          |                                                         |                         |
| feuille de tchang                                |                     |                     |                                          |                                                         | homme                   |
| fleur de ndüong                                  |                     |                     |                                          |                                                         | crâne d'un<br>accidenté |
| morceau de cola                                  |                     |                     |                                          |                                                         | crâne<br>masculin       |
| feuille de ndüong                                |                     |                     |                                          |                                                         | mort, deuil             |
| boulette<br>(sesuong)                            |                     |                     |                                          |                                                         | jumeaux                 |
| bâton                                            |                     |                     |                                          |                                                         |                         |
| boulette<br>(kopnggop)                           |                     |                     |                                          |                                                         |                         |

[ ] significations non reconnues  
par tous les devins.

|                 |  |
|-----------------|--|
| objets rares    |  |
| pierre          |  |
| fruit de tchang |  |
| grain de maïs   |  |

tableau 2

Quelques objets placés hors traces acquièrent un sens supplémentaire. Une feuille rejetée loin de la cour de l'araignée annonce l'arrivée d'un étranger, mais lorsqu'elle recouvre son trou, elle signale la mort d'un proche qui a rejoint sa dernière demeure. Une fleur, un morceau de cola ou une boulette, situés au-delà des traces, signifient que le crâne d'un ancêtre est en dehors du village et, placés près du trou, ils indiquent que le crâne est dans la concession du patient (cf. tableau 3).

Ces diverses significations peuvent aussi être enchaînées les unes aux autres et former de petits énoncés, lorsque certains objets sont rapprochés. Ainsi, une feuille de *tchang* qui barre une trace et pointe vers une fleur renversée sur le côté, signifie que le patient doit faire un sacrifice au crâne d'un mort accidenté appartenant à sa parentèle. Une feuille de *tchang* dirigée vers un bâton montre qu'une dette doit être remboursée ou qu'un objet au grand-père maternel doit être rendu. Quand la même feuille est tournée vers une fleur et cache sous elle un petit bâton, il faut apporter une chèvre à un ancêtre (cf. tableau 4).

Enfin, certains objets ont lorsqu'ils sont côte à côte, une signification conventionnelle reconnue par plusieurs devins. Deux feuilles de *tchang*, couchées l'une sur l'autre dans le même sens et dont celle du bas présente sa face claire et celle du haut sa face sombre, signifient qu'une femme est enceinte. Cette figure rappelle effectivement les positions habituelles (femme-dessous, homme-dessus) que les conjoints adoptent lors du coït. La figure opposée dans laquelle les positions des feuilles sont inversées (homme-dessous, femme-dessus), dénote l'envers d'un bon rapport sexuel, un adultère ou un inceste entre membres d'une même famille étendue. Une feuille de *tchang* recouverte d'un peu de terre, soit à l'avant sur sa pointe, soit à l'arrière sur sa base, révèle que le patient a été empoisonné ou bien qu'il a une diarrhée qu'il doit soigner en allant manger un peu de terre prélevée dans la concession du père de sa mère. Les feuilles de *tchang* superposées, mais tournées dans des directions inverses, signifient que les membres du lignage du consultant devront accomplir le rite *mvé*. Et si les feuilles entourent un petit tas de terre, ils devront faire *mbôtsuâ* ou *ntipntchip* (cf. tableau 5).

Les réponses des devins qui sont fonction des questions posées et des signifiés des objets, renvoient les consultants aux exigences de la vie traditionnelle. Les résultats d'une enquête menée auprès de vingt-deux devins, à qui nous avons demandé ce qu'ils avaient dit aux deux dernières personnes venues les solliciter, indiquent les différentes réponses données (cf. tableau 6). Ils recommandent à la moitié de leurs patients de faire des sacrifices aux ancêtres et à l'autre de célébrer des cérémonies rituelles. Les devins n'annoncent pas ici à leurs clients leur destinée à venir, mais ils cherchent à déterminer l'origine d'un mal, afin

**SIGNIFICATIONS DES OBJETS PAR RAPPORT AU TROU**

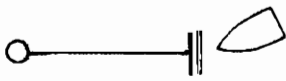
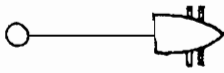
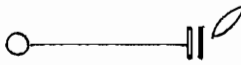
|                                                                                   |                                                                      |
|-----------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------|
|  | un étranger vient .                                                  |
|  | une personne vient de mourir.                                        |
|  | la réponse n'est ni positive ni négative, il faut chercher ailleurs. |
|  | le crâne d'un ancêtre est hors du village .                          |
|  | le crâne d'un ancêtre est dans la concession.                        |

tableau 3

**SIGNIFICATIONS DE QUELQUES OBJETS RAPPROCHES**

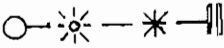
|                                                                                     |                                                                         |
|-------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------|
|   | un ancêtre mort par accident fait obstruction .                         |
|  | il y a une dette à payer.                                               |
|  | il faut apporter une chèvre à un ancêtre masculin ,                     |
|  | la réponse sera positive quand on aura fait un sacrifice à un ancêtre . |
|  | une famille se déplace.                                                 |

tableau 4

## AGENCEMENTS CONVENTIONNELS D'OBJETS

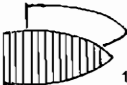
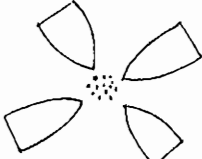
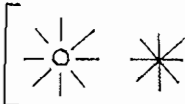
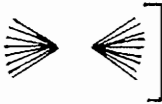
|                                                                                                                                                                         |                                                                                   |                                                       |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------|
|                                                                                        |  | <p>1) femme enceinte</p> <p>2) adultère, inceste.</p> |
| <p>terre ou<br/>toile d'arai<br/>gnée</p>                                              | <p>ntchipla'njip : remède<br/>pour les diarrhées.</p>                             |                                                       |
|       | <p>tchip : empoisonnement<br/>sorcellerie.</p>                                    |                                                       |
|                                                                                        | <p>fuâ : objet trouvé non<br/>remis au père.</p>                                  |                                                       |
|       | <p>mvé : rite d'effacement.</p>                                                   |                                                       |
|                                                                                      | <p>mbotsuâ : rite<br/>d'apaisement.</p>                                           |                                                       |
|   | <p>ntiptchip : rite<br/>d'agrégation.</p>                                         |                                                       |
|   | <p>rapport de force entre<br/>deux personnes.</p>                                 |                                                       |

tableau 5

1. — Ma première femme va-t-elle me rembourser ?
2. — Si elle ne me rembourse pas, dois-je l'amener au chef pour être jugée ?
34. — Non, ce n'est pas ma première femme qui vampirise mon enfant.
4. — Oui, c'est elle qui vampirise mon enfant.

Lorsque nous revînmes, le lendemain matin, Jean-Jules regarda le premier trait barré par deux feuilles de *tchang* et dit : « Deux personnes empêchent ma femme de me rembourser. » Il passa ensuite au deuxième trait où plusieurs feuilles marquant une réponse positive recouvraient un petit bâton. Jean-Jules en déduit : « L'argent (le bâton) est là, il va bientôt revenir, je n'ai donc pas besoin d'amener ma première femme au palais du chef. » Il resta un moment perplexe devant le troisième trait barré par une feuille vers lequel pointait une autre feuille. Il finit par dire : « Ma première femme ne vampirise pas mon enfant, mais il y a une autre femme qui s'approche, ce n'est pas bon signe. » Il ne dit rien à propos du troisième trait, car l'absence d'objet équivaut à une réponse négative. Comme les fleurs représentent généralement des crânes, lorsque des feuilles de *tchang* sont tournées vers elles, je lui demandais pourquoi il ne prenait pas en considération celles qui étaient près des traits 1 et 3 et qui indiquaient des réponses négatives. Jean-Jules, nullement troublé par ma remarque, répondit : « Non, ici les feuilles qui se dirigent vers les fleurs sont des personnes. »

La deuxième consultation se déroula chez Nze Lang, le successeur du frère cadet du premier chef bangoua. Un couple résidant en ville le consulta pour stérilité. Le devin demanda à l'araignée (cf. schéma 2) :

1. — Est-ce la malédiction des pères de l'épouse (qui cause la stérilité) ?
2. — Est-ce la malédiction des pères de la mère de l'épouse ?
3. — Est-ce la malédiction de ses mères ?
4. — Non, c'est la malédiction des pères du mari.
5. — C'est la malédiction des pères de la mère du mari.
6. — C'est celle des pères de la mère de sa mère.
7. — Est-ce la maladie de l'épouse ?
8. — Est-ce la maladie de l'époux<sup>8</sup> ?

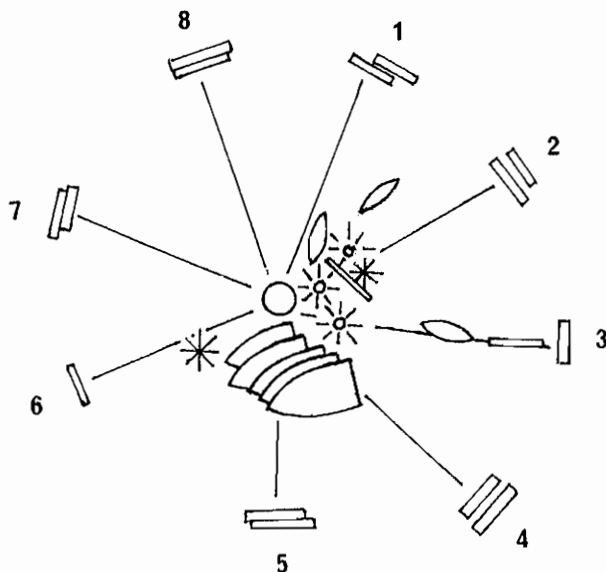
---

8. Une réponse positive à cette question indique que l'épouse ou l'époux devront aller se faire soigner à l'hôpital. Autrement dit cette question est récente.

**Consultation du 10,11,1976.**

**Devin : Nze Lang**

**Motif : stérilité d'un couple**



**schéma 2**

Quand Nze Lang se pencha sur les objets que l'araignée avait éparpillés, il laissa de côté la première, la sixième, la septième et la huitième questions auxquelles l'araignée n'avait pas daigné répondre, ainsi que la quatrième et la cinquième questions qui étaient barrées. Il considéra les deux dernières et dit : « L'araignée a parlé ici<sup>9</sup>, elle a répondu positivement par des fleurs placées à l'endroit, les ancêtres sont mêmes représentés. » Il montra du doigt la boulette sur le troisième trait et la fleur à l'envers sur le deuxième. Puis en enlevant les petits bâtons, situés sur ces deux dernières traces, il ajouta : « Les crânes des ancêtres demandent chacun une chèvre. » La femme dut apporter des offrandes sacrificielles aux crânes des pères de sa mère et à celui de ses mères.

9. Le terme utilisé ici en bangoua est *rop*, « parler », dont le substantif *rop* désigne la langue et le langage, mais pas la parole individuelle. Les bangoua parlent du langage de l'araignée divinitrice, *rop nggopchi*, et ne disent jamais *nchuâ nggopchi* : « la parole de l'araignée mygale. »

Les deux autres consultations eurent lieu chez Püemi, un vieux devin sans titre, à la demande d'un jeune homme qui voulait se marier. Le devin posa les questions ainsi (cf. schéma 3) :

1. — Est-ce que cette femme sera pour lui ?
2. — Non, elle ne sera pas pour lui ?
3. — S'il la demande, va-t-on le tromper ?
4. — La malédiction des ancêtres va-t-elle s'opposer à ce mariage ?

Comme une fleur à l'endroit répondait oui à la première question et qu'une feuille de *tchang* disait non à la seconde, Püemi dit : « l'homme va pouvoir se marier<sup>10</sup>. » Il souleva ensuite les feuilles qui cachaient le troisième trait et vit qu'une fleur à l'endroit signifiait une réponse positive. Cependant comme un morceau de cola placé transversalement faisait obstruction, Püemi conclut que les deux morceaux de cola placés autour de la fleur étaient des crânes qui demandaient des offrandes sacrificielles. Tant que ces ancêtres ne seraient pas satisfaits, la démarche du jeune homme ne pourrait pas aboutir. La dernière question ne semblait pas intéresser le devin. Je lui fis remarquer que la réponse négative à la quatrième question qui signifiait : « Les ancêtres vont-ils s'opposer à ce mariage ? » était en contradiction avec la réponse à la troisième. Le devin ignora mon intervention et reprit : « Il faut savoir de quel ancêtre il s'agit. » Pour cela il consulta une deuxième fois l'araignée (cf. schéma 15) :

1. — Est-ce que c'est le crâne de la mère de sa mère qui demande quelque chose ?
2. — Non ce sont les crânes de ses mères.
3. — La famille de la femme va-t-elle accepter la demande en mariage ?
4. — Faut-il qu'il renonce au mariage ?
5. — Va-t-il perdre de l'argent dans cet affaire ?

En voyant une fleur jaune sur la première question Püemi dit : « Ah ! c'est le crâne de la mère de sa mère qui gêne. » Puis, notant le oui à la troisième question marqué par un morceau de cola et les nons aux quatrième et cinquième questions, il dit : « L'homme peut faire sa demande en mariage, mais il faudra qu'il patiente, car les membres de

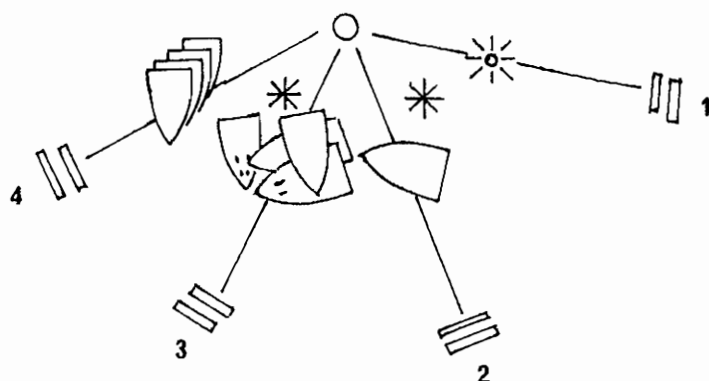
---

10. Comme deux négations égalent une affirmation, la négation de la seconde question (la femme ne sera pas pour lui), confirme la réponse à la question 1 (la femme sera pour lui).

Consultation du 6,11,1976.

Devin : Püemi.

Motif : mariage.



sous les feuilles  
de la trace 3

schéma 3

Consultation du 7,11,1976.

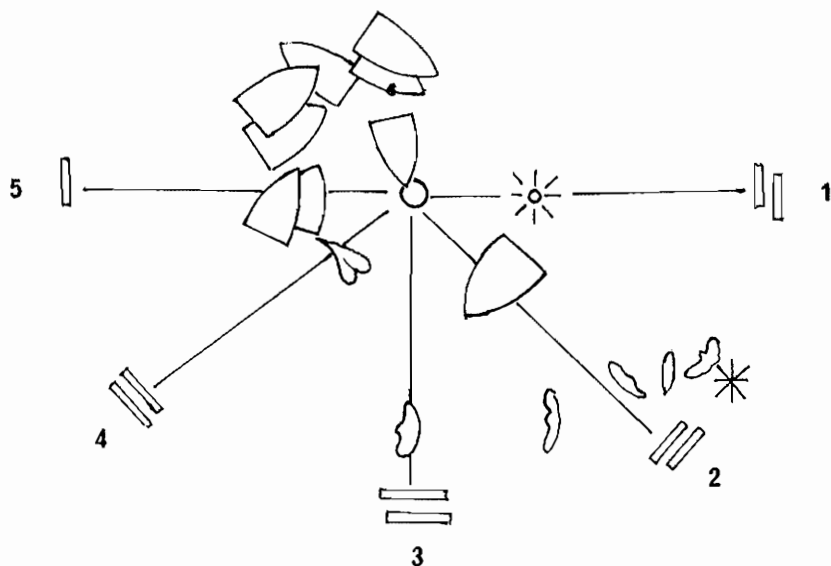


schéma 4

la famille de la femme vont à un deuil. » Il me montra les feuilles de *tchang* regroupées, représentant la famille de la femme allant au deuil et la feuille pointant sur le trou représentant la mort.

La lecture faite par les devins porte essentiellement sur les positions et les places occupées par les objets. Les unités de lecture sont donc formées par les objets et leur deux principaux paramètres ; leur inventaire a été dressé dans le tableau 2. Ces unités sont assez particulières : elles ne sont ni pictographiques ni phonographiques. Elles ne sont pas pictographiques, car il n'y a aucun isomorphisme entre une fleur *nduong* renversée et un crâne d'ancêtre féminin ou entre une feuille de *tchang* et une personne. N'ayant aucun lien iconographique avec leur référent, elles ne peuvent pas être utilisées pour refléter une scène ou raconter des événements historiques. Les unités de lecture ne sont pas non plus phonographiques, car elles ne sont pas le support de syllabes ou de phonèmes. Elles ne forment entre elles ni rébus direct ni rébus à transfert semblables à ceux que l'on trouve dans les proto-écritures<sup>11</sup>. Bref ces unités coupées de l'imagerie quotidienne et de la langue parlée couramment sont des symboles abstraits, numériquement limités. Ce sont des idéogrammes se référant aux ancêtres, aux offrandes sacrificielles et aux cérémonies rituelles. On aurait pu les appeler des rito-grammes, mais ce néologisme justifié par le champ sémantique auquel les unités de lecture s'appliquent, est trop restrictif, puisqu'elles désignent aussi de simples particules d'affirmation et de négation.

Les idéogrammes ne sont pas reliés aux signifiés par des rapports d'exclusivité : deux idéogrammes différents peuvent désigner la même chose, et un seul idéogramme peut revêtir plusieurs significations. Par exemple une feuille de *tchang*, placée en travers d'un trait, peut indiquer une réponse négative, une direction ou une personne ; placée entre les traces elle signifie une direction ou marque le sexe d'un individu, et en dehors des traits elle représente un étranger ou des parents. Les significations peuvent chacune être vraies. Par conséquent un devin ne se contredit pas, il adopte la première signification qui lui vient à l'esprit sans avoir la hantise de se tromper. Comme il est le plus souvent un parent ou un voisin du client, sa connaissance des affaires familiales interfère très certainement dans son interprétation, mais cette interférence reste non-consciente. Les devins disent très explicitement qu'ils n'ont pas la possibilité de détourner le sens du message inscrit par l'araignée mygale. Les idéogrammes ne sont pas des unités libres, ils

---

11. On trouvera une définition des rébus direct et à transfert in COHEN M., *La grande invention de l'écriture*, Paris, Librairie Klincksieck, 1958, pp. 42 ss.

sont soumis à des règles lexicales et grammaticales. Lexicales, car les idéogrammes sont substituables les uns aux autres et ordonnés par une hiérarchie : les objets déposés sur les traces sont toujours plus importants que ceux qui sont tombés à côté ou repoussés en dehors des traits, et certains d'entre eux tels les feuilles de *tchang* et les fleurs de *ndüong* sont tenues pour plus significatives que les autres. Grammaticales, car deux idéogrammes conjoints forment un syntagme.

Les idéogrammes de la divination par l'araignée ne sont ni de simples indices se prêtant à des interprétations larges et personnelles, ni des signaux dont les signifiés sont définis par un code rigoureux et identique à lui-même, comme celui des pavillons et flammes de la marine. Ce sont les éléments de base d'une écriture dont les conventions sont mouvantes, et dont l'interprétation finale relève du lecteur. Cette écriture spécifique renvoie à la tradition qui est antérieure et extérieure aux individus. Si donc un devin peut lire de diverses façons ce qui est écrit, il ne peut substituer sans risque sa parole au texte de l'araignée. C'est ce que montre avec humour une anecdote bangoua.

Un jour, un homme demanda à un devin s'il pouvait prendre la femme d'un de ses voisins sans que cela provoque trop d'incidents. L'augure consulta l'araignée mygale et répondit : « Tu peux prendre sans crainte la femme que tu désires, il ne t'arrivera rien. » Alors l'homme prit la femme du devin et partit.

Cette histoire drôle souligne le ridicule de celui qui oublie que la fonction du devin consiste à renvoyer ses patients à un ordre tiers dont les dieux se portent garants. La divination met en relation un acte (la malédiction des ancêtres) et un rite par l'intermédiaire d'une écriture et non comme la prophétie la parole d'un dieu et une action à venir. L'une relève de l'écrit et l'autre de la parole.

Il résulte de cette distinction que le divin de la divination diffère de celui de la prophétie. Les dieux de la divination ne sont pas des êtres personnifiés et anthropomorphes, dotés de sentiments et faisant connaître aux hommes par l'intermédiaire de leur porte-parole leurs volontés et leurs jalousies. Les ancêtres et les dieux sont à Bangoua des êtres anonymes représentant un ordre traditionnel et impersonnel. Les ancêtres sont désignés par leur référence parentale au patient, ils n'ont pas de noms. Le devin dit : « C'est la malédiction de tes pères ou celle des pères de ta mère qui t'a pris, il faut que tu leur apportes quelque chose. »

Pour le consultant qui n'a pas accès à l'écrit de l'araignée, cette formule est essentiellement une énonciation. Il informe le consultant qu'il s'est mis en dehors des règles sociales représentées par les dieux, mais il n'en donne pas la raison. La cause de la malédiction ou la faute

commise sont ignorées, elles n'existent qu'à l'état de supposition. L'énonciation instaure ainsi à la suite d'un présent un passé hypothétique, elle renverse le temps linéaire à la manière d'un futur antérieur : le patient est malade car il aurait été à son insu défaillant vis-à-vis de la loi. Cette merveilleuse simulation à laquelle le consultant se prend est due à un effet de parole qui s'efface d'autant plus rapidement que son mobile, la cause de la malédiction, ne fait l'objet d'aucun savoir. Le rite ou le sacrifice recommandés ne sont pas prescrits pour contrecarrer un mal réel ou expier une faute datée, mais pour que le consultant puisse se réinsérer symboliquement dans l'ordre préétabli.

L'écriture de l'araignée divinatrice n'est donc pas une anticipation sur l'avenir ou un savoir extra-lucide, mais rappel de la loi qui préexiste à l'avènement de l'être parlant. On entrevoit là que la société à laquelle appartiennent les Bangouas, société dite « orale » ou « sans écriture », est paradoxalement plus marquée par l'écrit que par la parole.



*Autour du trou de l'araignée mygale : un exemple de ce qui se lit dans une divination.  
(Photo de C.H. Pradelles)*

Chapit. 8. de la nota-  
tion du nombre  
des noms.

Çap. 8. de la nota-  
sion du nombre  
des noms.

p. Sensuit dōcques la  
notatiō en lespece &  
figure du mot. Espe-  
ce cest pour scauoir si  
le mot est primitif, ou  
deriuatif: comme vin  
est primitif, vineux est  
deriuatif. Figure cest  
pour scauoir si le mot  
est simple ou compo-  
se: cōme Amis, Dit, ce  
sōt mots simples: En-  
nemis, Contredit, ce  
sōnt mots composes.  
Icy vous aues vne grā-  
de felicite de compo-  
sition: comme Sauue-  
garde, boutefeue, cou-  
urechef, bridoie, cure-  
dent, chausseped. D.  
vraymēt ie recognois  
en ce poinct que no-

p. *Sensuit dōcques la  
notasion en le'spece,  
e' figure du mot. E-  
spece s'et pōr sauoer  
si le mot et primi-  
tif & deriuatif: ko-  
mēvin et primitif,  
vines et deriuatif.  
Figure s'et pōr sa-  
uoer si le mot et sim-  
ple & kōpoze: komē,  
Amis, Dit, sē sont  
mos simples. Enē-  
mis, Cōtredit, sē sōt  
mos kompozēs. Isi  
vrs aues vne grāde  
felisite de kōpozi-  
sion, komē sauegar-  
de, bōtēse, kōvrēcef  
bridoie, kurēdent,  
çasseped. D. Vreē-  
mēt jē konoe en sē*

Françoise Wilder

## Comment j'ai lu certains de mes livres

*« Qui aurait avantage à ce que "l'eau", "la terre", "la montagne", "la forêt", "le poisson", "l'homme"... "produire" etc... ne s'appellent plus "l'eau", "la terre", "la montagne", etc... mais autrement? »...*

Joseph Staline (Pravda 20 juin 1950).

Trad. Lettres Françaises, 29 juin 1950, cité par Raymond Queneau *Bâtons, Chiffres et lettres*, NRF, Paris, 1965, p. 350.

A Vitalie Rimbaud qui demandait comment lire *Une saison en enfer*, Rimbaud répondit : « Littéralement et dans tous les sens. » Pour un texte digne de ce nom, que signifie le lire littéralement et y-a-t-il jamais un tous-les-sens ?

Celui qui s'adresse à un psychanalyste, le mieux qui puisse lui arriver, c'est de rencontrer un lecteur appliqué, tant il est vrai que Freud a donné leur statut d'objets de lecture aux rêves, aux lapsus, aux actes manqués.

« Texte digne de ce nom », « objet de lecture » : cela peut prêter à confusion. Ce qui égare trop souvent une certaine pratique de la lecture du texte littéraire, c'est le contraste entre la réalité matérielle de l'œuvre, sa construction, ses articulations et le caractère global de l'impression de lecture.

D'un travail d'analyse de manuscrits tout-venants en maison d'édition, je conserve l'expérience d'une possibilité de lecture de ce qui, littérairement, n'existe pas.

## RHÉTORIQUE DE LA LECTURE

Il y a des traditions de la lecture : elles sont, dans notre culture, liées à la rhétorique. Si la lecture est inscrite dans le texte, la rhétorique, comment la rencontrer autrement que comme l'efficace du discours jouant avec les forces de l'autre<sup>1</sup> ?

Il n'y a pas de lecture satisfaite. Quand le texte ordonne sa lecture, alors la lecture fait partie du texte, de sa rhétorique, dont l'intérêt réside dans l'art de questionner sans préjuger du discours pris en considération. Un texte digne de ce nom se donne à lire et à relire : c'est la promesse rabelaisienne du prologue de Gargantua. Par la bouche d'Alcofribas, Rabelais exige que le texte soit lu *comme* la Bible, dont il ne prétend pas être le nouvel auteur. L'enseignement scolastique est à son déclin. On y a « usé et abusé de la méthode des quatre sens : le littéral, l'allégorique, le tropologique, l'analogique<sup>2</sup> ». La lectio : voilà l'enseignement.

Le maître s'y trouve d'autant plus respecté qu'il donne à sa lecture plus d'importance : ce qui le mène le plus souvent à accumuler les gloses. N'y aurait-il pas de différence entre un lecteur et un glossateur de la tradition ? Il en est une au moins que nous enseigne Rabelais dans Pantagruel : le lecteur doit faire effort pour se trouver à la hauteur du texte. Ce n'est pas le cas du glossateur, qui rabaisse le texte qu'il glose.

Plus tard, en 1699, Bernard Lamy écrit *La Rhétorique*<sup>3</sup> de Port-Royal. Il indique quel est le rôle du rhétoricien face au lecteur : « Tout ce qu'il doit faire c'est de l'avertir que si ses pensées ne sont pas réglées, si le jugement qu'il fait des choses est extravagant, le discours qui en sera la peinture fera apparaître son extravagance » (p. 87). Le rhétoricien avertit donc le lecteur que son discours est révélateur.

## LECTURE D'OBJETS FREUDIENS

Je ne prétends pas que le procès d'écriture et celui de lecture se recouvrent, non plus que celui de parler et celui d'entendre.

---

1. Thèse de Michel Charles, développée dans *Rhétorique de la lecture*, Seuil, Paris, 1977.

2. *Op. cit.*, p. 55.

3. Bernard Lamy, *La Rhétorique ou l'Art de Parler*, Sussex Reprints, Brighton, 1969.

Comment, dans ces conditions, lire les objets freudiens ? Comment apprécier leur écriture ? A suivre Freud, nous apprenons d'abord que le rêve est à lire comme un *rébus*, le symptôme comme *Bildershrift*, c'est-à-dire *écriture par image* ou *écriture figurative*<sup>4</sup>.

La traduction française du PUF donne, dans chaque cas, « hiéroglyphe », ce qui constitue une anticipation sur les conceptions freudiennes. Que l'image comme le lot de lettres puissent écrire une langue, voilà la preuve qu'apporte le rébus. Au fur et à mesure des publications, Freud parlera de plus en plus du rêve dans les termes de l'écriture hiéroglyphique jusqu'à la donner pour seule référence avec l'écriture chinoise, dans *Les Conférences sur le rêve*, en 1916.

A ce moment-là, il est clair que Freud prend les éléments du rêve comme *lettres*.

Mayette Viltard<sup>5</sup> fait cet historique et détaille ce pas de Freud : « Le travail du rêve opère alors une transcription peu commune des pensées du rêve qui n'est ni une traduction (*übersetzung*) mot à mot ou signe à signe, ni un choix guidé par une certaine règle... Nous nous trouvons en présence de quelque chose de beaucoup plus compliqué » (Conférences sur le rêve).

Complication, difficulté : si le fonctionnement des images du rêve est fonctionnement de lettres, qu'en est-il du corps de la lettre dans l'écriture ? Quels sont les rapports de l'interprétation et du déchiffrement ?

Eveilleur, Freud l'est assurément, à nous entraîner du rébus aux hiéroglyphes, c'est-à-dire au rapport du langage à l'écrit. C'est ce rapport que Lacan a précisé comme chiffrage.

## COMME CHAMPOLLION

« Comme Champollion », écrit Freud. Suivons ce « comme ». La démarche de Champollion revient à sortir du préjugé hiéroglyphique après l'avoir partagé, c'est-à-dire avoir, avec d'autres, pensé qu'il était inconcevable d'imaginer, d'admettre, que des signes puissent avoir une fonction scripturale, et donc noter une langue. Sa découverte est celle de la valeur phonétique des petits dessins<sup>6</sup>.

4. S. Freud, *Etudes sur l'Hystérie*, PUF, Paris, 1978, p. 101 et p. 241. *L'interprétation des rêves*, PUF, Paris, 1967.

5. Je prends appui sur les éléments de traductions du texte allemand donnés par Mayette Viltard dans *Littoral*, n° 2. « Le trait de la lettre dans les figures du rêve, » p. 33 et suivantes.

6. Cf. travail inédit de J. Allouch, *La lecture du déchiffrement* (1979).

Retournons à Freud et à l'indication qu'il donne : les dessins du rébus seraient à lire comme des signes. Du reste, si l'écriture par image n'est pas un écrit de langue, où serait la pertinence d'une interprétation du rêve à partir de son récit et des associations verbales ? Il faut tirer les conséquences de cette position de Freud : l'interprétation de l'écrit qu'est le rêve s'appuie sur les équivoques de la langue.

Il y a loin du flot de paroles entendues au cours d'une séance à la fonction d'écriture de l'inconscient. Sinon à passer par les rapports du langage et de l'écrit.

« L'écriture n'est possible qu'à révéler que l'écriture est une fonction latente du langage » disait Lacan, dans son séminaire « Le transfert » en 1962.

Il ne va jamais bien, le langage ; ce tourmenteur de l'écriture. Un grammairien du xvi<sup>e</sup> siècle, Ramus, a tenté à sa façon d'en forcer le rapport à l'écrit. Il publie en 1562 *La Gramere* et, en 1512 la *Grammaire*. Son innovation majeure revient à substituer le caractère à la lettre, comme unité linguistique, dans la théorie du langage. Ayant reconnu au principe de la grammaire, l'écriture, la typographie et non le son, Ramus rencontre un problème d'importance : il faut une figure propre pour chaque son. De là l'invention de toute sorte de caractères. La mise en œuvre de ses principes dans l'édition de son ouvrage le mène à consacrer une colonne à l'écriture vulgaire-héritage du manuscrit, de la copie-inductrice d'imprécisions et de falsifications, l'écriture grammairienne étalant ses multiples caractères sur l'autre colonne. La réédition des œuvres de ce rigoureux se heurta, on le comprend, à la difficulté de composition typographique qui lui est inhérente.

Arnauld et Lancelot s'en prendront à Ramus — avec cet honneur qu'ils lui font d'être le seul grammairien cité dans la première partie de la *grammaire de Port-Royal*<sup>7</sup>. Qu'il est impossible de résoudre par une décision la diversité existant entre prononciation et écriture, voilà ce qu'ils avancent. Les *sons* sont appelés *lettres* et sont signes des pensées. Les figures signes des sons... Il ne se trouve aucune correspondance nécessaire entre le caractère signe du son et le son signe de la pensée, même si, à l'origine la congruence représente un idéal inaccessible. Comment dire mieux le divorce de la parole et de l'écriture ?

L'entreprise de lire les rapports du langage et de l'écrit entraîne au

7. Arnauld et Lancelot : *Grammaire générale et raisonnée*, p. 17.

Republication Paulet 1969, p. 17 cité par A. Compagnon *La seconde main* Seuil, Paris, 1979, p. 256.

moins deux remarques. La première : possible, le jeu des signifiants l'est dans le langage par la mise en œuvre de cette fonction du signe de se prendre pour objet<sup>8</sup>. La peinture de l'objet n'est pas l'objet mais signe de l'objet :

le dessin n° 1  est signe du vautour

le dessin n° 2  signe de la galette de pain.

Ces signes peuvent être pris comme des objets, et être nommés. On lira 2, t : le signe de l'objet recevra la valeur phonétique qui était celle du nom de l'objet t. De ce renversement de rapport naît l'écriture. Ainsi le t s'écrit 2.

La seconde remarque porte sur les équivoques de la langue ; l'homophonie particulièrement, qui témoigne du rapport de l'écrit au langage. Sa définition dans le Robert (identité de son représentée par des signes différents) s'appuie sur un exemple savoureux choisi dans Levi Strauss « homophonie inconsciemment perçue des mots Brésil et grésiller ». Lacan insiste sur sa distinction d'avec l'assonance (répétition du même son, spécialement de la voyelle accentuée à chaque fin de vers).

## L'HOMME-AU-FAUNE ET LA MACHINE À LIRE

Boby Lapointe écrit que le raffinement consiste à remplacer le mot que l'on va écrire par « un *homme-au-faune* », pour obtenir ainsi des « *homme aux faud nids* ».

### *La Faute d'orthographe consciente*

La faute d'orthographe involontaire ne peut faire rire que les titulaires du brevet Élémentaire, et à la rigueur l'élite intellectuelle qui sait rire au second degré. Ce ne sont là que deux faibles portions des humains francophones et dézireuderires.

Le raffinement consiste à remplacer le mot que l'on va écrire par un homme au faune, tel que cet exemple t'y pique :

Charles Quint, qui est né à Gand, y habitait encore (chez Mr et Mme Quint, ses parents) quand il reçut une missive qui se terminait ainsi : « transmettez mes hommages à votre maire, sans oublier votre père de Gand. » Et notre petit quin-quin s'en gaudit fort. « Ah ! s'écria-t-il en vers (car c'était l'été, et il prenait ses bains à Anvers et contre tous) la

8. Cf. Allouch, *op. cit.*

plaisante chose que d'omettre un accent grave sur le a, tout juste après un mot aussi cérémonieux que "Hommages". »

En résumé le raffinement, dans la faute d'orthographe consciente, consiste à écrire sans faute des « homme au faux nids ».

*Exercice* : Voici quelques passages d'une dictée, suivis de la copie du malicieux élève Toto. Complétez cette dictée en remplissant les espaces laissés en blanc, de façon la plus convenable.

*Texte de la dictée*

« La mansarde sous les toits est  
à Sir John qui l'habitait, comme  
il sied, dans ce confort douillet.

Quelle qu'eut été sa vie...

« Et Danley partit comme il  
était venu.

**3<sup>e</sup> leçon : l'a peu près**

La dictée du dernier exercice se termine par ces mots : « comme il était venu », que Toto écrit : « comme il était velu ». On appelle cela : « lape-pré »... « Lape » indiquant que c'est par le truchement de la langue que l'on obtient des images telles que : « velu », « air bu », « poele occulte » qui évoquent la fertilité des « prés ». D'où l'expression « Lape pré ».

Remarque : ce n'est pas parce que « velu » et « poids lu » sont des « lape-pré » qu'il faut généraliser à tout ce qui concerne le système pileu.

Exemple : un coiffeur vous coupe les cheveux, vous lui dites « laissez-m'en ». Ce n'est pas un « lape-pré », c'est une boutade. (Comment avez-vous pu la faire ? nous n'en sommes pas encore là.) Le coiffeur vous répond : « Six cheveux ! » Là c'est nettement un « lape-prés » qui fait rire. Mais s'il ne vous répond pas, non seulement ce n'est pas un « lape-pré », mais ce n'est certainement pas un coiffeur. Car un coiffeur doit parler, sinon « il ne serait pas coiffair d'autres ». Ça aussi c'est un lape-pré (tiré par les cheveux). Nous avons donc dit que les lape-pré ne concernaient pas tous le système pileux. Par exemple, une comtesse délaissée par son mari, peut dire à son amant qui la console : « Je suis une léchée pour compte », ce sera un lape-pré, même si elle est chauve et lisse. Si elle hésite un moment avant d'ajouter « Na », c'est un « Na » peu pret. Si son amant est un richissime petit vieux bien propre, c'est un « nabah propre »... Je pense que vous avez compris. Comme moi non plus, pour cette fois il n'y aura pas d'exercice.

*Copie de l'élève Toto*

« L'amant Sarde saoulait toi et  
ta sœur jaune qu'il a bitté.  
Comme il sciait ! dans ce con fort  
douillet !

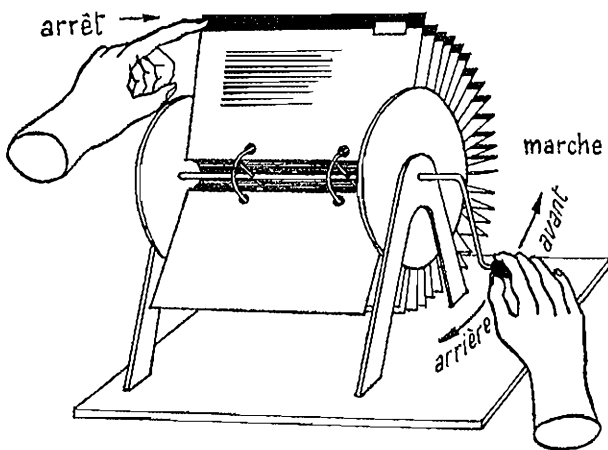
Quel cul tétait sa vis !

Et dans les parties, comme il  
était velu !

Il n'existe pas de machine à lire Rimbaud mais il en existe deux à lire Raymond Roussel. Elles furent réalisées à vingt ans d'intervalle, la première en France, la seconde en Argentine<sup>9</sup>. Lire « Les Nouvelles Impressions d'Afrique » n'est pas aisé. Le texte comporte plusieurs parties emboîtées par des parenthèses jusqu'aux parenthèses quintuples.

- a - textes sans parenthèses
- b - textes entre ( )
- c - textes entre (( ))
- d - textes entre ((( )))
- e - textes entre (((( )))
- f - textes entre (((((( )))))

Nous savons enfin que Raymond Roussel eût souhaité faire imprimer son livre avec des encres de 6 couleurs. En vue de leur lecture machine les textes seront donc distingués à l'aide de 6 couleurs, en haut des cartes sur lesquelles ils se trouvent transcrits. Il suffit de perforer les cartes et de les monter sur un axe horizontal. La machine à lire Roussel est prête à l'emploi.



La Machine à Lire Roussel terminée (fonctionnement manuel et sélection digitale).  
(Revue « Bizarre », 34-35, 2<sup>e</sup> trimestre 1984, n<sup>o</sup> spécial Raymond Roussel, J.J. Pauvert, Paris)

9. C'est la 2<sup>e</sup> qu'on trouve reproduite ici d'après la description, les notes et les croquis de Juan Esteban Fassio. « Bizarre » n<sup>o</sup> 34-35, ed. J.-J. Pauvert, Paris, 1964. L'invention est de J.-P. Brunius. L'article de François Caradec. La photo parut pour la première fois dans la revue *Letra y Linea*, n<sup>o</sup> 4, Buenos Aires, juillet 1954.

L'auteur nous a laissé un ouvrage important et célèbre intitulé *Comment j'ai écrit certains de mes livres*<sup>10</sup> et dont la publication posthume rejoint dans son énigme l'énigme de sa mort. S'y trouvent détaillés quelque procédés d'écriture. Le premier revient à choisir deux mots presque semblables (on pense aux métagrammes) : *billard* et *pillard*. Puis à ajouter des mots identiques mais pris dans deux sens différents. On obtient ainsi deux phrases presque identiques dont Roussel donne un exemple :

- 1° les lettres du blanc sur les bandes du vieux billard ;
- 2° les lettres du blanc sur les bandes du vieux pillard.

|           |                          |                              |
|-----------|--------------------------|------------------------------|
| Dans 1° : | « lettres » a le sens de | <i>signes typographiques</i> |
|           | « blanc » a le sens de   | <i>cube de craie</i>         |
|           | « bandes » a le sens de  | <i>bordures</i>              |
| Dans 2° : | « lettres » a le sens de | <i>missives</i>              |
|           | « blanc » a le sens de   | <i>homme blanc</i>           |
|           | « bandes » a le sens de  | <i>hordes guerrières</i>     |

Les deux phrases trouvées il s'agissait d'écrire un conte commençant par la première et finissant par la seconde. C'est dans la résolution de ce problème que se trouvaient puisés tous les matériaux du texte à produire.

Dans le conte en question il y avait un blanc (explorateur) qui, sous ce titre « parmi les noirs » avait publié sous forme de lettres (missives) un livre où il était parlé des bandes (hordes) d'un pillard (roi nègre). Au début on voyait quelqu'un écrire avec un blanc (craie) des lettres (signes typographiques) sur les bandes (bordures) d'un billard.

Ces lettres, sous une forme cryptographique, composaient la phrase finale : « les lettres du blanc sur les bandes du vieux pillard ». Toute la genèse des *Impressions d'Afrique*, écrit dix ans plus tard, se trouve dans ce conte.

Le procédé évolua. Soit une phrase quelconque ; en tirer des images en la disloquant, un peu comme s'il se fut agi « d'en extraire des dessins de rébus » nous dit Roussel. Prenons par exemple *Le Poète et la Moresque* Raymond Roussel s'y sert de<sup>11</sup> :

« j'ai du bon tabac dans ma tabatière » qui donne :

« jade tube onde aubade en mata basse tierce »

(ce sont là les éléments du conte). La suite :

10. R. Roussel, *Comment j'ai écrit certains de mes livres*. J.-J. Pauvert, Paris, 1963 (réédité par 10/18, 1977).

11. R. Roussel, *op. cit.*, p. 20.

« Tu n'en auras pas »

« Dune en or a pas », d'où l'image du poète baisant des traces des pas sur une dune.

Notons aussi la transformation de « mane, Thecel, Pharès » qui devient « manette, aisselle, phare » : un phare à manette qu'allume Fogar.

Encore faut-il pouvoir entendre.

Dans son article « Jonglerie et langage », Zumthor<sup>12</sup> note la fréquence des jeux de lettres et de sons au Moyen Âge : acrostiches, télestiches et bien d'autres, dont les plus rigoureux sont les *carmina quadrata* (autant de lettres par vers que de vers dans le poème). Il est d'autres techniques : les vers « pangrammatiques », entièrement composés de mots commençant par la même lettre, dont voici un exemple :

Carmina, clarisonae, calvis, cantate, Camenae !

Comere condigno conabor carmine calvos,

Contra cirrosi crines confundere colli...

(Chantez, ô muses harmonieuses, les éloges des chauves ! A moi l'effort d'orner les chauves d'un poème digne d'eux et de confondre en revanche, les chevelures de nuques bouclées.)

Dans les 146 hexamètres de son *Ecloga de calvis* adressée à l'empereur Charles le Chauve, Hucbald applique rigoureusement ce principe où l'œil du reste avait sa part avec l'oreille.

L'entreprise de lecture, quelque rigueur que l'on se promette d'y apporter, se défait lorsque dans le rapport qui lie l'écrit au langage n'apparaît pas l'opération liant l'écrit à l'écrit.

S'entraîner aux exercices glossolaliques, faire un stage au deuxième Bureau, à l'Intelligence Service, bref dans l'une des officines où l'on pratique sérieusement le chiffre, pourquoi les analystes n'y penseraient-ils pas ?

Le pas de Champollion, modèle de Freud, revient à avoir étendu ce qu'il savait du déchiffrement des noms propres à l'ensemble du texte hiéroglyphique. Cette opération de *translittération*<sup>13</sup> s'effectue sans qu'il soit tenu compte ni du sens des mots ni de leur vocalisation. Il s'agit d'une *substitution* terme à terme. Qu'il y ait substitution suffit à indiquer qu'il s'agit de chiffage. L'équivalence des deux termes chiffage/déchiffage peut se dire : déchiffrer, c'est chiffrer autrement. La translittération désigne cette équivalence<sup>14</sup>.

12. Paul Zumthor, *Langue, texte, énigme*, Seuil, Paris, 1975, p. 41.

13. Concept introduit par J. Allouch dans notre champ, *Lettres de l'Ecole*, vol. 25, I, avril 1979, pp. 106 à 114.

14. J. Allouch, texte cité

Certes, tout analyste n'est pas égyptologue. Mais qu'il situe avec Lacan les formations de l'inconscient en tant que chiffrage, et voilà la substitution au fondement de toute opération textuelle : que n'importe quel signe y puisse faire fonction de tout autre.

#### ET LE SENS ?

Son rapport au chiffre constitue un point décisif pour le travail analytique. Voici une histoire qui me paraît l'illustrer : la dépêche Zimmermann<sup>15</sup>. Le 16 janvier 1916, Zimmermann alors ministre des affaires étrangères d'Allemagne, propose aux Mexicains une alliance militaire et les informe qu'une guerre sous-marine allait être déclenchée le 1<sup>er</sup> février. Jusqu'à cette date il importe de conserver la neutralité américaine. Il arrive que le chef du Service du Chiffre Anglais : Hall, intercepte la dépêche, peut la déchiffrer, en comprend le sens et la portée. Révéler ce qu'il sait pose des problèmes. Ne rien dire est inconcevable. En effet, montrer la dépêche aux américains revient à faire connaître que les anglais savent déchiffrer le code allemand. Se trouve de plus désigné le canal par lequel la dépêche a été interceptée : c'est-à-dire la pose d'une boîte à induction sur le câble d'un pays neutre, la Suède.

La première raison est décisive : il est impossible de livrer le sens sans faire savoir que l'on connaît le chiffre, et donc sans s'exposer à ce qu'il soit changé. Et le temps presse.

Zimmermann commet une erreur. Le genre d'erreur que l'on commet en voulant trop s'assurer : il envoie une deuxième dépêche, différemment codée, via Buenos-Aires. Cette « précaution inutile » ne l'est pas pour tout le monde. Hall capte également ce message et, sans en connaître le chiffre, suppose que le contenu en est identique. C'est cette dépêche-là qu'il se procure, et met entre les mains des américains qui l'évalent au grand jour.

De quel humour furent pour Hall les félicitations qu'il s'amusa publiquement à décerner aux Américains !

L'une des morales de cette histoire (qui en comporte plusieurs) pourrait être formulée ainsi : la communication du sens n'empêche pas le chiffre de continuer à jouer son jeu, incognito.

Certes, communiquer du sens constitue probablement la tâche à laquelle s'emploient les officines du chiffres. Mais qu'en est-il du rêve ?

---

15. *Idem*.

Si le sens est ce qui met fin à l'opération du chiffre, on ne voit pas pourquoi un rêve s'arrêterait, et surtout pas celui dont Freud nous dit qu'il accomplit le mieux sa fonction : le rêve dont on ne se souvient pas. Un tel rêve, comme celui que l'on rapporte en séance, présente un terme, alors que son sens demeure tout à fait inaccessible au pré-conscient.

Dans une analyse, chiffre et sens sont articulés *par le transfert*, qui pose un sujet supposé savoir que le chiffrage fait rapport au sens. Et du sens, il y en a certes en jeu. Ça regarde le sujet mais ce n'est pas principalement affaire d'analyste.

Le rêve, Freud l'a toujours mis du côté du plus-de-jouir... mais pas trop : pour que ça s'arrête. Est-il possible de pousser un peu plus loin la comparaison entre le travail de l'analyse et celui du chiffre ?

Repartons au 2<sup>e</sup> Bureau : voilà un texte chiffré :

- soit le procédé de chiffrage est connu et le déchiffrement aisé,
- soit on se trouve dans la position de l'ignorer et d'avoir à découvrir le procédé, à construire la convention inconnue pour, enfin, lire.

Dans laquelle situation Freud s'est-il trouvé ? Identifiée à Champollion, celle de Freud relève des deux situations décrites. Il n'est pas parti de rien, Champollion ; il a des opinions, des préjugés sur l'écriture hiéroglyphique, et par exemple celui-ci : l'écriture des noms propres est phonographique. Ceci est plein d'intérêt et de conséquences. L'identification des noms de Ptolémée, et de Cléopâtre amène Champollion à travailler sur deux signifiants. Le déchiffrement revient à relever les signes graphiques identiques et à mettre en phase l'élément vocalisé<sup>16</sup>.

Translittération : transe de la lettre, lettre en transe, toujours certains s'y sont appliqués. Ce n'est pas le statut d'excentriques de Ramus, Roussel, Bobby Lapointe et du solitaire de Montretout qui nous intéresse, mais la façon par laquelle leur œuvre systématise les jeux d'écriture dont l'inconscient — « très futé et spirituel »<sup>17</sup> est le « lieu d'opération »<sup>18</sup>. S'il n'y a pas identité des objets de lecture littéraires, cryptographiques, freudiens, il se trouve une communauté de méthode pour les approcher.

Qu'est-ce qu'un texte qu'on ne lit pas ? Quelque chose qui n'est pas encore écrit et qui, peut-être pour cela, ne cesse pas de s'écrire. Lire, ce serait donc faire que le texte *soit* écrit, sans personne qui l'écrive. Car le

---

16. J. Allouch, *op. cit.*, inédit.

17. J. Lacan, « Psychanalyse et médecine », in *Lettres de l'E.F.P.*, 1967, p. 45.

18. Je dois cette expression à une conversation avec M. Assabgui.

lecteur — analyste et analysant — ne s'ajoute pas au texte (que le processus de déchiffrement rendra sans auteur) sans le sérieux, le travail, les angoisses, la pesanteur de toute une vie qui s'y est dite ; expérience parfois terrible, toujours redoutable, que la lecture efface et considère comme rien.

Jean Bourdieu

## La structure comme lieu de forçage symbolique

Dans « Ménéon ou de la vertu », Platon nous montre Socrate convainquant Ménéon que « ...chercher et apprendre n'est autre chose que se ressouvenir. » (XV, 343)<sup>1</sup>.

L'esclave de Ménéon, par un processus qui ne présentera pas véritablement d'oscillation entre l'erreur et la vérité mais plutôt une sorte de cheminement dialectique savamment induit par Socrate retrouvera « le cheminement de la réminiscence » (XVII, 349) — et ainsi les bons enchainements d'une syntaxe dont il n'est pas censé avoir une connaissance claire. (Cf. XX, 353.) « Regarde-le maintenant se souvenir progressivement, comme on doit se souvenir. » (XVII, 346.)

Ces bonnes transformations sont exactement *la liste des transformations des suites de signes* figurant dans l'axiomatisation possible d'une syntaxe. Et c'est dans ce cadre que, selon Socrate, les formes éternelles sortiront de la bouche de l'esclave, « *c'est-à-dire de n'importe qui* » (J. Lacan, *op cit.* dans la bibliographie).

Socrate entreprend de faire redécouvrir une proposition géométrique à l'esclave de Ménéon. Il s'agira de trouver quelle est la ligne qui doit être le côté d'un carré quand on double la surface de celui-ci. Il faudra donc passer de l'aire  $s$  d'un carré de côté  $c$  à l'aire double  $2.s$  d'un carré de côté  $x$  à déterminer.

$2.s = x^2$  or on a retenu que  $s = c^2$  d'où  $2.c^2 = x^2 \Rightarrow x = c \sqrt{2}$

Le développement syntaxique dans une théorie formelle sera assuré par *la possibilité des écritures* au sein d'une structure (en particulier

---

1. Les références au *Ménéon* seront indiquées entre parenthèses où figurera d'abord, en chiffres romains, le n° du chapitre et, en chiffres arabes, le n° de la page de l'édition citée en référence dans la bibliographie.

$\sqrt{2} \notin \mathbb{Q}$ ,  $\sqrt{2} \in \mathbb{R}$ )<sup>2,3</sup>. Mais « l'autonomie de  $\sqrt{2}$  n'est pas du tout manifestée dans le dialogue » qui restera au niveau syntaxique. « Lorsqu'elle apparaît, elle engendre une foule de choses, tout un développement mathématique où l'esclave n'a plus rien à faire. » (J. Lacan, *op. cit.*).

L'importance de ce « développement mathématique » est fondamentale pour bien repérer le caractère irréductible de la structure dans les écritures :

$$\exists (U_n) \quad n \in \mathbb{N} \text{ tel que : } \lim_{n \rightarrow \infty} U_n = \sqrt{2}$$

$$\sqrt{2} \notin \mathbb{Q} \text{ puisque } \nexists (p, q) \in \mathbb{Z} \times \mathbb{Z}^* \text{ tel que : } \sqrt{2} = \frac{p}{q}$$

« Toute la géométrie hellénique, à ses débuts..., nous a semblé à peu près se centrer sur un problème concret, celui du « Ménon », la duplication du carré,... » (A. Rey, *op. cit.*, dans la bibliographie.)

#### PRÉSENTATION DU PASSAGE DU CHAPITRE XV AU CHAPITRE XXI

L'introduction des figures dans l'exposé des propriétés géométriques rend la lecture plus aisée ; il est nécessaire de faire un effort plus grand lorsque les figures, bien qu'introduites, ne sont pas dessinées, comme c'est le cas dans le texte de Platon.

« L'écriture donc est une trace où se lit un effet de langage. C'est ce qui se passe quand vous gribouillez quelque chose. » (J. Lacan, *op. cit.*) L'élaboration du raisonnement (censée être) faite sur le dessin permet de maintenir l'ambiguïté entre le signe en tant que tel, prémisse à la constitution de la syntaxe, et le signe en tant que figuration du concept. De plus, dans cette perspective, il semble difficile de maintenir la

---

2. Pour une preuve selon R. Dedekind, de cette proposition  $\sqrt{2} \notin \mathbb{Q}$ , on pourra consulter J.T. Desanti, *op. cit.* dans la bibliographie, ou se référer au texte de R. Dedekind, *op. cit.* dans la bibliographie.

3. Les ensembles  $\mathbb{N}$ ,  $\mathbb{Z}$ ,  $\mathbb{Q}$ ,  $\mathbb{R}$  désigneront selon les conventions habituelles l'ensemble des entiers naturels, l'ensemble des entiers relatifs, l'ensemble des rationnels, l'ensemble des réels.

tendance à éliminer la signification. C'est pourtant cette tendance vers laquelle Socrate s'engage le plus souvent.

F. de Saussure a montré le caractère arbitraire du signe : le nom n'est pas logiquement dépendant de la réalité qu'il dénote. L'extension de la notion de signe (par exemple, à la représentation de concept) ne modifie en rien la cohérence de la constitution de la syntaxe d'un langage. Seul le caractère atomique, dans le sens de l'insécabilité des éléments, devra être respecté par la constitution d'une syntaxe générale.

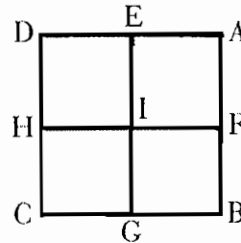
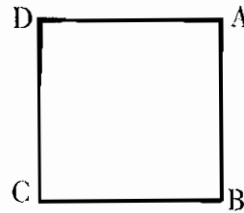
La syntaxe de Socrate prendra sa consistance dans le seul fait que des relations entre signes seront envisagées ; ces signes ne seront reconnus comme tels au travers de ces relations que parce que celles-ci sont liées au caractère significatif de ceux-là, comme condition indispensable qu'assure la structure.

#### DESCRIPTION

(XVI, 344).

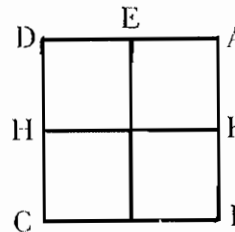
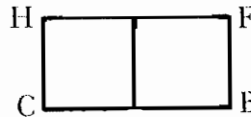
1 — *Présentation du carré et de ses médianes.*

(XVI, 345).



2 — *Estimation de  $\Sigma (A, B, C, D)$*

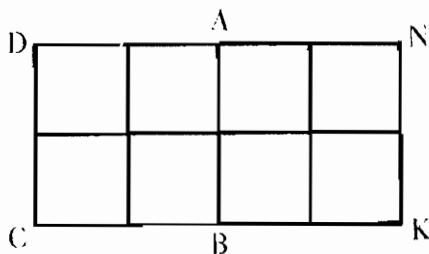
En doublant l'aire du rectangle B, C, H, F on a (A, B, C, D). Donc ici pour doubler l'aire on passe du rectangle au carré.



### 3 — Evaluation du côté d'un carré $2 \Sigma (A, B, C, D)$

Cette partie du dialogue ne fait référence à aucune figuration. Socrate a induit la juxtaposition suivante par analogie avec (2) : or on voit que la juxtaposition, ici de carrés, donnerait un rectangle.

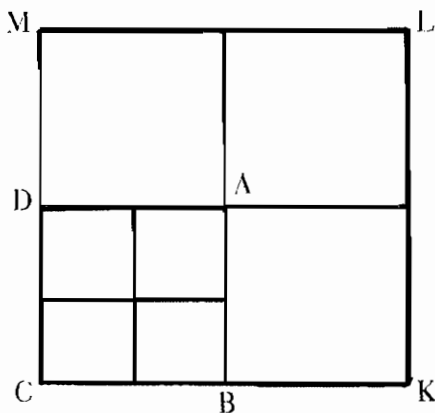
(XVII, 346).



### 4 — Erreur

L'espace double  $2 \Sigma (A, B, C, D)$  doit être formé comme un carré et non comme un rectangle. La tentative de construction de ce carré  $2 \Sigma (A, B, C, D)$  en doublant le côté comme le propose l'esclave donne un carré quadruple et non double.

(XVII, 347).

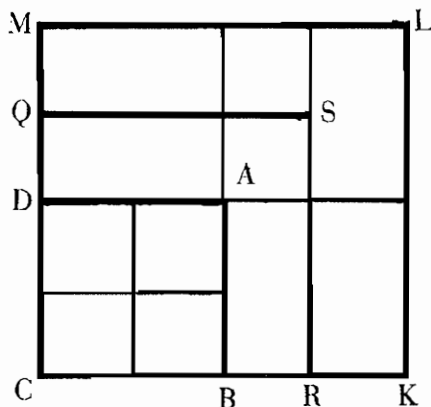


### 5 — Estimation de l'espace de 8 pieds

Socrate fait remarquer que : l'espace de 4 pieds,  $\Sigma (A, B, C, D)$ , provient d'une ligne de 2 pieds, une ligne de 4 pieds, donc double, donne un espace de 16 pieds,  $\Sigma (L, K, C, M)$ , donc quadruple.

En conséquence, pour l'esclave le côté de l'espace de 8 pieds ne peut être que 3 pieds, seule occurrence libre entre 2 pieds et 4 pieds.

(XVII, 347 et 348).



## 6 — Erreur

Après la dernière « affirmation » de l'esclave, Socrate propose la construction de l'espace de côté 3 pieds, son aire  $\Sigma$  (S, R, C, Q) vaut 9 pieds et non 8 pieds.

(XVIII, 349).

## 7 — Socrate efface toutes les traces

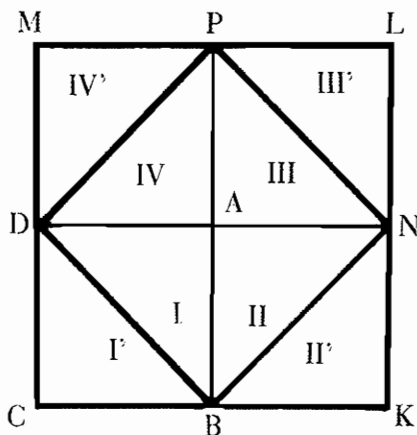
(XVIII, 350)

## 8 — Les diagonales

Construction du carré L, K, C, M et tracé des diagonales.

(XVIII, 351 et 352).

Le carré L, K, C, M contient 8 triangles rectangles tous égaux, numérotés de I à IV et de I' à IV'. Le carré N, B, D, P en contient 4, quant au carré A, B, C, D il en contient bien 2.



## DE LA VÉRITÉ À L'ERREUR

Cette suite de figures est censée soutenir le questionnement de Socrate, mais elle induira également les réponses de l'esclave, du moins pour l'essentiel. En effet à l'interrogation sur « l'espace double avec toutes ses lignes égales », i.e. un carré de surface double, quelle est la ligne sur laquelle il est construit ? L'esclave ne peut absolument pas la repérer puisqu'elle ne figure pas. L'espace double étant ici de 8 pieds, un tel carré n'est pas encore figuré (son côté vaut  $\sqrt{8} = 2\sqrt{2}$ ) sinon comme juxtaposition de 2 carrés de 4 pieds, c'est-à-dire la figuration d'un rectangle.

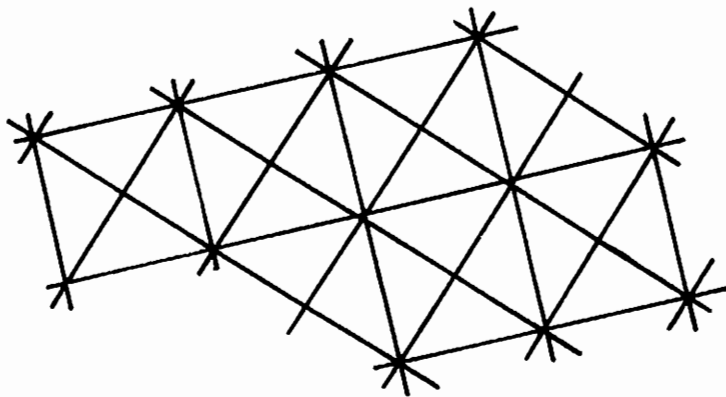
« Alors avec quelle ligne?... montre-la nous »

« Mais, par Zeus, Socrate, je n'en sais rien. » (XVII, 348 et 349.)

#### DE L'ERREUR À LA VÉRITÉ OU LA DIAGONALE

Sur ces dernières paroles de l'esclave, Socrate a effacé toutes les traces figurant sur la sable, mais il garde l'initiative des inscriptions. Et, à nouveau, sous les yeux de Ménon, les signes de la propriété géométrique apparaîtront, en particulier « *Cette ligne tirée d'un angle à l'autre* » (XIX, 350) Socrate l'inscrira, « *Cette ligne, les sophistes l'appellent diagonale* » (XIX, 352). A partir d'un nouveau questionnement toujours mené par Socrate, l'esclave de Ménon pourra enfin reconnaître la ligne. « L'esclave avec toute sa réminiscence et son intuition intelligente, voit la bonne forme,... à partir du moment où on la lui désigne. » (J. Lacan, *op. cit.* souligné par moi.)

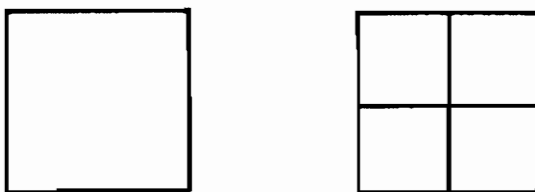
La reproduction d'un motif décoratif souvent rencontré en Hindoustani, en Chaldée et en Egypte (cf. A. Rey) montre en somme (que) le pavement représentait le problème résolu, et le moyen pratique de tracer le dessin d'une façon exacte,... Il est d'ailleurs probable que le problème de la duplication du carré, le problème du Ménon, a été d'abord résolu par un dessin très commun de pavement. Et la façon même dont la solution était réalisée, posée en fait, a entraîné à son tour la solution... » (A. Rey, *op. cit.*)



Cette hypothèse met en évidence l'écart entre le motif décoratif et la ... théorie des nombres réels. Du champ expérimental des motifs décoratifs aux sciences liées par une cohérence, aucune figuration ne justifiera le passage. Seul le forçage symbolique ( $\sqrt{2}$ ) permettra de justifier ce passage en s'assurant lui-même dans la structure.

## LE SAVOIR DE L'ESCLAVE

L'esclave sait « que le carré est une figure comme celle-ci » (XVI, 344), que cette figure comporte 4 côtés égaux : « Alors dans un carré, toutes ces lignes, il y en a 4, sont égales ? » (XVI, 344) et que « celles-ci, qui le traversent par le milieu, ne sont-elles pas égales aussi ? » (XVI, 344.)



Donc l'esclave qui n'a jamais eu de maître sait quand même, *en tant que savoir désigné, explicité* par Socrate, reconnaître la figuration :

— du carré (« une figure comme celle-ci ») et ses 4 côtés (« toutes ces lignes... »),

— des médianes (« celles-ci... »).

La figure du carré n'est-elle qu'un signe que même l'esclave, « *c'est-à-dire n'importe qui* » reconnaît, ou s'agit-il plutôt de la représentation du concept : parallélogramme ayant un angle droit compris entre deux côtés égaux ? Socrate semble tirer quelque parti au maintien de cette ambiguïté. Pour préserver la possibilité d'une syntaxe, les signes sur lesquels elle prendra appui doivent être élémentaires au sens de l'insécabilité alors que le cheminement allant à l'erreur, à la contradiction, butera sur l'interprétation du concept.

L'esclave semble connaître également, mais cette fois *comme un savoir non désigné et non complètement explicité* par Socrate, l'addition et la multiplication dans  $\mathbb{N}$ . Il effectue en effet, à la demande de Socrate, un certain nombre de calculs et cela sans erreur. D'ailleurs, en plus de

quelques approbations, les calculs élémentaires sont les seules réponses que Socrate permet à l'esclave de Ménon.

La « mesure des lignes », i.e. mesure des côtés, est toujours un nombre entier naturel, il s'ensuit que la « mesure des espaces », i.e. mesure des surfaces, est aussi un nombre entier naturel. Par ailleurs, pour l'esclave de Ménon, il ne fait pas de doute que si un espace de 4 pieds est formé sur une ligne de 2 pieds et qu'un espace de 16 pieds est formé sur une ligne de 4 pieds, l'espace de 8 pieds ne pourra être formé que sur une ligne de 3 pieds. (XVII, 348.)

Pour l'esclave, pas d'autre alternative que celle induite par les figurations de Socrate :

— entre le carré de côté 2 pieds et le carré de côté 4 pieds un seul carré, celui de côté 3 pieds,

— de plus et en conséquence, l'élévation au carré, i.e. le passage du côté à la surface, est une *opération interne* dans  $\mathbb{N}$ .

$$\forall c \in \mathbb{N} \quad s = c^2 \text{ avec } s \in \mathbb{N}$$

Alors que l'opération réciproque, i.e. le passage de la surface au côté, appelé racine carrée, *n'est pas une opération interne* dans  $\mathbb{N}$  :

$$\forall s \in \mathbb{N} \quad c = \sqrt{s} \text{ avec en général } c \notin \mathbb{N}$$

Socrate feint d'accepter comme évident le déroulement du raisonnement dans une structure du type de celle de  $\mathbb{N}$  puis, brutalement, en quelque sorte, il fait apparaître  $\sqrt{2}$  qui est évidemment étranger à cette structure. Cette possibilité même d'apparition implique la nécessité de faire référence à une structure du type de celle de  $\mathbb{R}$  où une *procédure formelle* donnera sens à l'écriture :

$$\lim_{n \rightarrow \infty} U_n = \sqrt{2}$$

Evidemment « ... nous non plus n'enseignerons pas la géométrie en partant de l'Analysis situs<sup>4</sup>, ou la mesure en partant du nombre dans toute sa généralité,... et cependant le nombre entier n'est qu'un cas particulier très complexe, par ses restrictions, des résultats de la mesure. » (A. Rey, *op. cit.*)

Néanmoins cette nécessité du passage à la structure introduite par le forçage du type de  $\sqrt{2}$  « ...la fonction symbolique... dont l'introduction dans la réalité constitue un forçage » (cf. J. Lacan, *op. cit.*) — doit être complétée par l'utilisation discrète mais tout de même repérable de la *structure d'ordre* :

4. Il s'agit de topologie.

« N'y a-t-il pas de surface de cette sorte qui soit plus grande ou plus petite ? » (XVI, 344), « Ne sera-t-il (l'espace de 8 pieds) pas formé sur une ligne plus grande que celle-là et plus courte que celle-ci ?... » (XVII, 344). Il faudra en effet repérer une ligne  $c$  qui devra être plus petite que 4 pieds et plus grande que 2 pieds afin qu'elle sous-tende un espace de 8 pieds. Il s'agira donc de résoudre l'équation :

$$4 \geq c \geq 2 \text{ dans } \mathbb{N}$$

la solution est  $c = 3$ . Mais, comme Socrate amènera l'esclave à le constater, cette solution ne convient pas car  $3^2 = 9$ , alors que l'espace construit sur  $c$  doit être de 8 pieds. Une extension à la structure de  $\mathbb{Z}$  n'avancera en rien ni d'ailleurs une extension à  $\mathbb{Q}$  car si on peut avoir on a aussi :

$$c = \frac{a}{b} \in \mathbb{Q} \text{ avec } (a, b) \in \mathbb{Z} \times \mathbb{Z}^*$$

on a aussi :

$$c^2 = \left(\frac{a}{b}\right)^2 \neq 8 \text{ avec } (a, b) \in \mathbb{Z} \times \mathbb{Z}^*$$

la solution sera envisageable seulement par l'introduction des irrationnels. « L'irrationnelle<sup>5</sup>  $\sqrt{2}$  fut le seul aperçu des nombres irrationnels, à propos du triangle rectangle obtenu par la division en deux du carré par la diagonale. Elle fut laissée, comme une exception scandaleuse, en dehors de la technique mathématique qui ne porte que sur les nombres rationnels et particulièrement les nombres entiers,... ( $\sqrt{2}$  est infigurable dans  $\mathbb{Q}$ )... » (A. Rey, *op. cit.*)

---

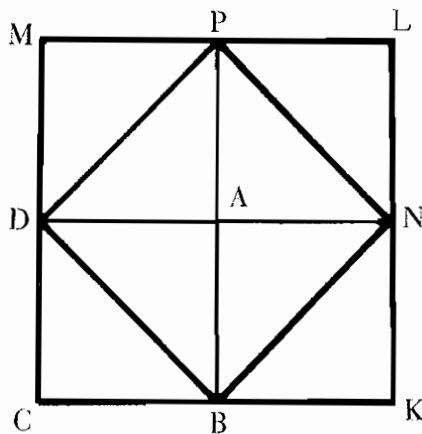
5. Il s'agit probablement de la racine (carrée).

Socrate : « Cette ligne tirée d'un angle à l'autre ne coupe-t-elle pas en deux chacun de ces quatre espaces ? »

L'Esclave : « Si » (XIX, 350).

L'esclave doit savoir que chacun des carrés est partagé en deux parties égales par la diagonale. Socrate fera référence à « cette ligne... » que l'esclave doit pouvoir montrer comme élément de la syntaxe de Socrate.

De cette référence, Socrate rejettera les développements structuraux découlant des propriétés de la diagonale du carré dans le savoir caché de l'esclave, c'est-à-dire *qu'ignore Socrate et ignoré de lui*.



Dans ces *lieux* de pensées non (encore) accouchées figurent bien d'autres notions évidemment nécessaires, voire indispensables, à l'élaboration par Socrate de sa syntaxe : surface, égalité, N, etc.,... mais j'ai tenu plus particulièrement à souligner celles qui *figureront* dans la démarche de Socrate, en tant que signes sur lesquels s'appuiera la syntaxe développée par Socrate. *Mais pour le reste, il l'isolera en tant que champ de structure où il opérera.*

Tout semble se dérouler comme si Socrate opérait sur quelques éléments d'une *extension*, où la cohérence des signes assurerait consistance à la syntaxe, feignant d'ignorer qu'ils proviennent corrélativement et tout autant d'un développement en *intension* sous-tendu où le champ des mobilités et des invariances de signes assurera la structure.

## MAÏEUTIQUE

« Le Ménon montre comment on fait sortir la vérité de la bouche de l'esclave, c'est-à-dire de n'importe qui, et que n'importe qui est en possession des formes éternelles. » (J. Lacan, *op. cit.*) Or Socrate dirige seul le dialogue ; ses questions obligent des réponses aussi pauvres que oui, non, si, évidemment,... etc...

Après l'avoir acculé vers l'erreur — « L'esclave (même avec toute sa science accumulée dans sa vie antérieure), *il n'en reste pas moins qu'il*

*commence par se tromper* » (J. Lacan, *op. cit.*) — Socrate lui apporte le doute bienfaisant et la conscience de l'erreur. La vérité comme l'erreur vient de Socrate. « L'esclave voit son erreur, il voit bien que... mais ça ne l'avance pas dans la solution du problème et c'est Socrate qui lui montre. » (J. Lacan, *op. cit.*)

## PRODUCTION DE LA MAÏEUTIQUE

Traditionnellement, la maïeutique, la maïeutique socratique  $\mu$  est définie par l'art de faire accoucher<sup>6</sup>. Soit  $(\sigma_i)$  la suite des pensées de l'esclave,  $(\sigma_i')$  seront les pensées mises en évidence par Socrate. C'est sur la suite des pensées accouchées  $(\sigma_i')$  par lui que Socrate établira sa syntaxe. Ces pensées sont d'autant mieux celles que veut Socrate que l'esprit qui les contient ne le sait pas, en l'occurrence l'esclave et sa suite de pensées  $E (... , \sigma_i, ...)$ .

Chez l'esclave  $\sigma_i$  n'existe qu'en tant qu'élément de la suite. Mais ce ne sera pas le point de vue de Socrate qui isolera certains  $\sigma_i$  de la suite. Peano a insisté sur l'aspect crucial de ce type de distinction, en mettant en évidence la différence existant entre une boîte ne contenant qu'une seule allumette et cette allumette. La syntaxe des théories formelles permet l'écriture dans laquelle on ne manquera pas de remarquer que la seconde équivalence

$$a \in \{a\} \Leftrightarrow \{a\} \in \{a\} \Leftrightarrow \{a\} \in P(\{a\})$$

marque le passage des parties d'un ensemble (ici la partie  $\{a\}$ ) à l'ensemble des parties.

Les  $\sigma_i'$  utilisés par Socrate constituent le savoir explicite, c'est-à-dire explicité par Socrate, de l'esclave. L'esclave sait en effet additionner, multiplier, ordonner deux nombres, il connaît aussi la figure du carré,... etc.

$$E (---, \sigma_i, ---)$$

$$\begin{array}{c} \downarrow \mu \\ \sigma_i' \end{array}$$

6. Cf. Robert.

Mais Socrate utilise aussi les effets des  $\sigma_i'$  constituant le savoir implicite de l'esclave, c'est-à-dire non explicité par Socrate (cf. Le savoir de l'esclave). Ces  $\sigma_i'$  ne semblent pas exister en tant que tel, c'est-à-dire comme production de la maïeutique socratique. Seule leur origine dans E (... ,  $\sigma_i$ , ...) atteste de leur existence. *En ces lieux figurent* les notions d'égalité, de surface, les concepts de carré, de médianes, de diagonales et aussi les structures telles que  $(\mathbb{N}, +)$ ,  $(\mathbb{N}, \leq)$ ... etc.

## LES LIAISONS

Parmi les productions de Socrate, c'est-à-dire les productions de la maïeutique appliquée à l'esclave, il faut aussi considérer les *liaisons* qu'il établit sur ces productions.

S. : « Alors, dans un carré, toutes ces lignes, il y en a quatre, sont égales. »

E. : « Evidemment » (XVI, 344).

De « carré » à « quatre lignes égales » une liaison est possible, reconnaît l'esclave. Cette liaison est typique des  $\sigma_i'$  et  $\sigma_k'$  que Socrate a fait apparaître :

$$\begin{array}{c} E \text{ (---, } \sigma_i, \text{ ---, } \sigma_k, \text{ ---)} \\ \downarrow \mu \quad \quad \downarrow \mu \\ \rightarrow \sigma_i' \rightarrow \sigma_k' \rightarrow \text{syntaxe de Socrate} \\ \text{(carré) (4 lignes égales)} \end{array}$$

La syntaxe de Socrate, c'est-à-dire les *liaisons obligées* effectuées par l'esclave sur des éléments choisis et isolés par Socrate, ne s'assure en tant que telle que sur les éléments qui la supportent.

S. : « Alors avec quelle ligne ? Tâche de me le dire exactement, et si tu ne veux pas faire de calcul, montre-la nous. »

E. : « Mais, par Zeus, Socrate, je n'en sais rien. » (XVII, 348 et 349.)

$$\begin{array}{c} E \text{ (---, } \sigma_i, \text{ ---)} \\ \downarrow \mu \\ \rightarrow \sigma_i' \rightarrow ? \end{array}$$

(côté du carré de surface B?)

S. : « Regarde maintenant : quelle est la grandeur de cet espace ((B, N, P, D)) ? »

E. : « Je ne le vois pas. »

$$\begin{array}{c} E \text{ (---, } \sigma_i, \text{ ---)} \\ \downarrow \mu \\ \rightarrow \sigma_i' \rightarrow ? \\ \text{(aire de BNPD ?)} \end{array}$$

Les liaisons ne peuvent être reconnues par l'esclave puisque dans ces cas leur existence est mise en cause par l'absence d'un élément sur lequel elle devrait reposer. Et il faudra tous les bienfaits de la maïeutique socratique pour que puisse se dérouler la syntaxe de Socrate.

$$\begin{array}{c} E \text{ (---, } \sigma_i, \text{ ---, 8, ---)} \\ \downarrow \mu \quad \uparrow \mu \\ \rightarrow \sigma_i' \dashrightarrow ? \dashrightarrow \\ \text{(aire de BNPD ?)} \end{array}$$

## LA FAUSSE LIAISON : L'ERREUR

S. : « Ainsi donc, mon garçon, le doublement de la ligne (2.c) ne donne pas une surface double (2.s), mais quadruple (4.s). »

E. : « C'est vrai. » (XVII, 347.)

$$\begin{array}{c} E \text{ (---, } \sigma_i, \text{ ---, } \sigma_m, \text{ ---, } \sigma_n, \text{ ---)} \\ \downarrow \mu \quad \downarrow \mu \quad \downarrow \mu \\ \rightarrow \sigma_i' \not\rightarrow \sigma_m' \text{ (2s)} \quad \downarrow \mu \\ \text{(2c)} \quad \searrow \quad \sigma_n' \text{ ---} \\ \text{(4s)} \end{array}$$

L'erreur se présente donc, non pas comme une fausse liaison c'est-à-dire comme un mauvais cheminement qui au niveau sémantique renverrait à une absence de sens au travers de la syntaxe, mais plutôt comme la production d'un élément venant directement de la maïeutique socratique.

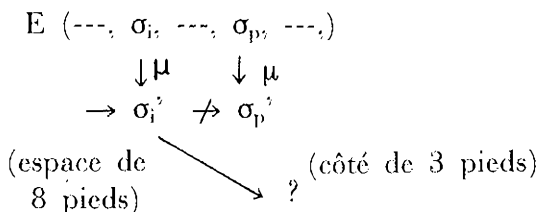
$\sqrt{2}$

S. : « Ce n'est donc pas encore avec la ligne de 3 pieds que se forme la surface de 8. »

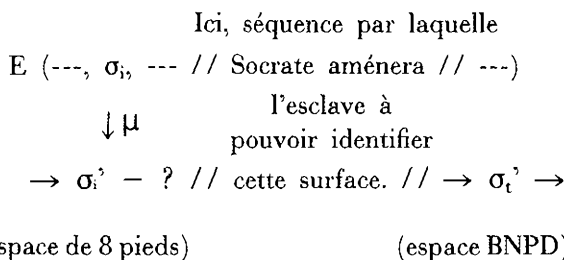
E. : « Non assurément. »

S. : « Alors avec quelle ligne ?... »

E. : « Mais... je n'en sais rien. » (XVII, 348 et 349.)



Par application successive de la maïeutique, l'esclave identifiera l'espace B, N, P, D comme celui de 8 pieds, c'est-à-dire celui dont l'aire a été doublée. Ainsi par la *figuration* des diagonales, le déplacement des triangles obtenus par elles, etc... « Socrate fait une astuce et en donne une équivalence, mais l'autonomie de  $\sqrt{2}$  n'est pas du tout manifestée dans le dialogue. » (J. Lacan, *op. cit.*)



Ainsi les suites syntaxiques ( $\sigma_i'$ ), élaborées par Socrate, constitutives dans le plan imaginaire, lieu des réminiscences, ne contiendront pas  $\sqrt{2}$  en tant que tel : un forçage sera nécessaire pour l'introduction de la fonction symbolique.

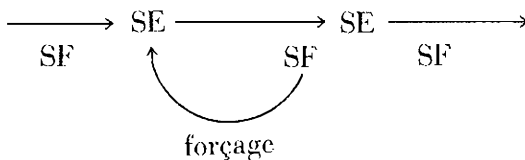
#### SCIENCES EXPÉRIMENTALES, SCIENCES FORMELLES

Il n'y a pas de passage — comme suite syntaxique homogène, permettant d'aller du processus expérimental, permettant de repérer un espace double à partir d'un espace donné ou même de construire un espace double à partir d'un espace donné — à la fonction symbolique.

*Dans la structure une écriture serait possible :*

$$\lim_{n \rightarrow \infty} U_n = \sqrt{2}$$

Mais la procédure engagée par le passage à la limite ne sera jamais épuisable par le processus expérimental. « Qui est Socrate ? C'est celui qui inaugure dans la subjectivité humaine ce style d'où est sortie la notion d'un savoir lié à certaines exigences de cohérence, savoir préalable à tout progrès ultérieur de la science comme expérimentale — et nous aurons à définir ce que signifie cette sorte d'autonomie que la science a prise avec le registre expérimental. » (J. Lacan, *op. cit.*) Le savoir lié à la cohérence est nécessité par le progrès des sciences expérimentales (cf. J. Lacan). L'insuffisance de la description syntaxique nécessitera une extension sémantique (l'extension du sens pour les descriptions infinies pourrait avoir valeur d'exemple) introduisant la structure comme champ lié à la syntaxe. « ...deux sens au mot formel... formalisme mathématique... vous pouvez développer... théorèmes qui s'enchaînent... et établir à l'intérieur d'un ensemble certains rapports de structure... Au sens gestaltiste du terme... la forme, la bonne forme, est une totalité, mais réalisée et isolée. » (J. Lacan, *op. cit.*)



Premier sens, le savoir lié à la cohérence, le niveau des sciences formelles : SF ; deuxième sens, le niveau des sciences expérimentales : SE ; celles déployées par Socrate pour la constitution de sa syntaxe.

## COHÉRENCE

Les signes primitifs de cette syntaxe devront se présenter comme un système cohérent, c'est-à-dire que les conséquences de ces axiomes ne devront pas entraîner de contradictions. Une telle perspective nécessiterait de pouvoir exhiber d'une manière exhaustive, toutes les conséquences du système axiomatique. « ... Si donc on aboutit involontairement à une contradiction, on ne peut la laisser subsister... » (cf. N. Bourbaki). En effet, comment volontairement les obtenir toutes ? Mais de toute façon, N. Bourbaki précise « ... On ne verra jamais les parties essentielles (de la mathématique)... s'écrouler du fait d'une contradiction soudain manifestée, mais nous ne prétendons pas que cette opinion repose sur autre chose que l'expérience... ». C'est dans cette procédure de nécessité — « Le savoir lié à la cohérence est nécessité par le progrès des sciences expérimentales » — comme lieu d'expression de cohérence, comme introduction d'un niveau de structure, qu'apparaît le caractère fondamental, consistant à rendre compte du forçage. « La mathématisation seule atteint le réel. » (J. Lacan.)

## ÉLÉMENTS POUR UNE BIBLIOGRAPHIE

- N. Bourbaki, *Éléments de mathématique, Théorie des ensembles*, Paris, Hermann, 1966.
- F. Chenique, *Comprendre la logique moderne*, Paris, Dunod, 1974. Essentiellement le tome I pour la syntaxe et la sémantique formelle.
- R. Dedekind, *Les nombres*, Paris, Bibliothèque d'Ornicar, 1978. Sur les irrationnels.
- J.T. Desanti, *Les idéalités mathématiques*, Paris, Le Seuil, 1968. Plus particulièrement pour  $\sqrt{2} \notin \mathbb{Q}$ , voir pp. 37 à 51 et pour la place de  $\sqrt{2}$  par rapport à la structure voir pp. 233 à 248.
- A.J. Greimas, *Sémantique structurale*, Paris, Larousse, 1966. En particulier les parties sur les axiomes, les langages formels.
- S.C. Kleene, *Logique mathématique*, Paris, Armand Colin, 1971. Essentiellement les ch. 1, 3 et 4.
- J. Lacan, *Le moi dans la théorie freudienne...*, Paris, Le seuil, 1978.
- J. Lacan, *Encore*, Paris, Le seuil, 1975.

- J.F. Pabion, *Logique mathématique*, Paris, Hermann, 1976. Essentiellement les ch. de 1 à 4 et appendices II et III. Egalement les parties traitant des notions de signes, axiomatique et théories formelles.
- Platon, *Protagoras, Euthydème, Gorgias, Ménéxène, Ménon, Cratyle*, Paris, Garnier-Flammarion, 1976. Essentiellement Ménon, présentation et notes.
- W.V.O. Quine, *Méthodes de logique*, Paris, Armand Colin, 1973.
- A. Rey, *L'apogée de la science technique grecque*, Paris, Albin Michel, 1948, tome 5.
- F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1979. Plus particulièrement les divers passages concernant le jeu d'échecs et aussi quelques-uns relatifs à l'écriture.
- Collectif, *Logique et connaissance scientifique*, Paris, Gallimard, 1967.



## Un nom propre pour la psychanalyse

C'est en 1925, à la fin de son Autobiographie, que Freud utilise pour la première fois le terme de « *laie* » au sens d'ignorant de la psychanalyse et de non formé à la pratiquer. C'est l'ensemble des applications de la psychanalyse qui a rendu impossible de réserver de droit la psychanalyse aux médecins et d'exclure les non-médecins dès lors qu'ils sont formés à la psychanalyse : « à l'origine, dit Freud, le mot (*Wort*) de psychanalyse désignait une méthode thérapeutique déterminée ; maintenant il est aussi devenu le nom (*Name*) d'une science : celle de l'inconscient psychique »<sup>1</sup>.

En septembre 1926 paraît « *die Frage der Laienanalyse* ». Bien que ce soit un procès jugé en juin 1926 qui décide Freud à écrire ce texte, la question de l'analyse pratiquée par les non-médecins est bien antérieure.

Elle se pose officiellement dans le mouvement psychanalytique en 1919 avec la proposition de Bernfeld de constituer une association de non-médecins intéressés par la psychanalyse, proposition soutenue par Freud mais qui n'aboutira pas. En 1925, Ferenczi reprendra le projet et forme un groupe d'analystes non-médecins qu'il veut faire admettre dans l'Association Internationale : admission refusée. Eitington, alors son Président, y est fermement opposé. Ce groupe verra sa dissolution en 1929.

A l'automne 1925, la société de psychanalyse de New York menace de rompre avec Vienne et c'est A.A. Brill qui mène l'opposition, opposition qui obtiendra le vote d'une loi dans l'Etat de New York déclarant la pratique de l'analyse par les non-médecins illégale. En France, c'est l'analyste non-médecin, M<sup>me</sup> Sokolnicka, qui fera l'objet de mesures d'éviction en 1923<sup>2</sup>.

1. S. Freud, *G.W. XIV*, p. 96.

2. J.-P. Mordier, *Les débuts de la psychanalyse en France*, 1981, Maspero, pp. 189-190-204-238-246.

On voit ainsi dans quel climat va se réunir, sur cette question, le congrès d'Innsbruck en septembre 1927 et comment la communication de Freud : *Nachwort zur «Frage der Laienanalyse»* est non seulement indissociable du texte dont il est l'épilogue, mais aussi qu'il relative l'aspect circonstanciel lié à l'affaire Reik pour prendre en compte un problème qui se pose à l'intérieur du mouvement psychanalytique.

L'affaire Reik est d'ailleurs plus complexe que le procès qui se tient en juin 1926. Une procédure était en cours depuis déjà 1924 comme en témoigne une lettre datée du 3-12-1924 où Abraham fait mention de l'expertise, et surtout une lettre de Freud à Julius Tandler du 8-3-1925 faisant état d'un arrêté du 24-2-1925 de la municipalité de Vienne qui interdit l'exercice de la psychanalyse à Reik. Dans cette lettre Freud trace en quelques lignes l'essentiel de l'argumentation qu'il développera en juillet 1926 dans *Die Frage*, mais, à cette date, c'est un autre texte, qui vient d'être publié au début de 1925, qu'il charge Reik de porter à ce haut fonctionnaire : les résistances opposées à la psychanalyse<sup>3</sup>. Le procès aboutit à un non-lieu en 1926 mais, nous dit Jones, Reik avait énormément de peine à gagner sa vie à Vienne après cette affaire, et Reik se rend à Paris. Depuis l'indispensable travail fait par J.P. Mordier sur les débuts de la psychanalyse en France, nous ne nous étonnerons pas que Paris ait « déconseillé » à Reik de s'y installer : c'est Laforgue qui le lui dit, Laforgue dont l'analyste est précisément M<sup>me</sup> Sokolnicka<sup>4</sup>.

Le nom de Reik n'est pas souvent évoqué dans les livres où l'on parle des élèves de Freud et de leur destin, sans doute parce que l'accent est plus souvent porté sur les discordes et les sécessions. Et pourtant, Freud a affirmé « la position centrale de Reik dans le mouvement psychanalytique »<sup>5</sup> et le présente à Julius Tandler comme « un de ses meilleurs élèves ». Reik apporte à Freud la contribution de travaux remarquables, commente les travaux de Freud avec beaucoup d'attention et d'indépendance critiques. Quelle que soit la tonalité de leurs rapports, et les témoignages montrent qu'ils étaient loin d'être superficiels, ils ne prennent jamais la forme de conflits de personnalité. Reik poursuit ses travaux à la fois avec originalité et au plus près de

---

3. S. Freud, *Correspondance*, Gallimard, pp. 389-390. Cette lettre n'est pas en faveur d'une identification du partenaire impartial avec Kelsen et remet en cause la thèse de Contré avancée en 1976 au congrès de Strasbourg présentant *die Frage* comme une réponse à Kelsen.

Egalement dans la correspondance de Freud avec Abraham, p. 366, note 1 et la lettre du 4-5-1924.

4. E. Jones, *La vie et l'œuvre de S. Freud*, P.U.F., vol. 3, p. 159.

5. Lettres Freud et d'Abraham du 29-5-1918 et du 21-6-1918.

l'enseignement de Freud, c'est une position unique dans cette première génération d'analystes autour de Freud. Qu'est-ce donc qui fait lien entre eux et qui le fait tenir ?

D'après les documents que nous avons, c'est en 1910 que Freud autorise Reik à ne pas entreprendre d'études de médecine pour s'engager dans le travail analytique. Jones confirme que Freud avait une position tout à fait à l'avant et ne se préoccupait que d'une chose : qu'on aborde le travail analytique de la bonne façon ; et cela allait loin : dans une lettre à Jones, Freud reconnaît son « intention réelle » : faire de l'analyse une profession indépendante avec des lieux d'enseignement indépendants dont il a plusieurs fois tracé le programme<sup>6</sup>.

En 1910, Reik se trouve représenter pour Freud une nouvelle génération d'analystes qui débuteraient dans la psychanalyse à partir d'un acte de Freud les autorisant à être non-médecins. Cet acte fera retour à Freud plusieurs fois : en 1924-26 avec l'expertise contre le non-médecin Th. Reik et l'on comprend que Freud s'y engage, sans doute pour garantir Reik, mais aussi pour ne pas désavouer son acte et lui donner sa portée fondamentale.

Après Paris, Reik revient à Vienne où il restera jusqu'en 1928 où il part pour Berlin. En 1936 il part en Hollande et émigre en 1938 en Amérique. Chaque fois Freud intervient sous forme de lettres de recommandation, mais à celle de 1938, Freud ajoute une remarque qui a valeur d'interprétation : « quel mauvais vent vous a poussé vous, justement vous, en Amérique ? » vous « un des maîtres de la psychanalyse appliquée »<sup>7</sup>.

Cette période 1925-1927 est cruciale pour le mouvement psychanalytique, mais elle se double pour Reik d'un événement : en décembre 1925 survient la mort de K. Abraham, son « analyste et ami ». Evoquons donc Reik l'analysant. Comment parler autrement en effet de ce qui nous est parvenu sous la forme d'un livre à lire : *The haunting melody*<sup>8</sup>, cette entêtante musique qui le poursuivra sans relâche des années durant, s'impose soudain à lui lorsqu'il apprend que Freud attend qu'il prononce le discours funèbre pour la mort d'Abraham. Pendant 25 ans Reik essaye d'arracher à cette énigmatique obsession d'une musique chantée de G. Mahler, son savoir.

---

6. E. Jones, *op. cit.*, pp. 329-333 et 334.

7. Th. Reik, *Trente ans avec Freud*, Ed. Complexe, pp. 113 à 116.

8. On ne peut que regretter que la traduction française soit aussi infidèle : le titre donné par Reik caractérise une formation de l'inconscient, comme telle reconnue par Freud. Cette question sera reprise dans un travail à paraître sur la musique.

Or celui qu'il appelle son « analyste et ami » s'est opposé à ce qu'il devienne analyste parce que non-médecin : « il pensait que tout mon travail devrait aller à des recherches appliquées à la religion, à la mythologie, à la littérature, il avait une haute opinion de mes recherches mais n'acceptait pas l'idée de me voir pratiquer la psychanalyse... en dépit de son opinion, ajoute Reik, quand mon analyse didactique avec Abraham fut achevée, je me décidai, quoiqu'il en eût, à pratiquer l'analyse »<sup>9</sup>. Ainsi, Reik fait une analyse didactique qui ne doit pas l'amener à devenir analyste, tel est le paradoxe tenu par l'analyste K. Abraham, paradoxe qui ne le cède en rien à celui-ci : « le Dr Abraham avait suggéré de me prendre en analyse sans paiement bien entendu. Sans que je le sache, Freud s'était arrangé avec Abraham pour qu'il me donne de l'argent chaque fois que j'en aurai besoin »<sup>10</sup>. On reste dans l'étonnement à voir comment s'engageaient les analyses des analystes au temps de Freud, et cependant, pour ce qui est de Reik, il n'en eut pas moins ce que Lacan appelle « sa chance ».

Nous avons confirmation de la position de K. Abraham dans un échange de lettres avec Freud en juin 1920 : « ma position en ce qui concerne la participation de non-médecins n'a pourtant pas varié... j'ai toujours été d'accord pour que cette partie de notre science soit diffusée dans des cercles de non-médecins »<sup>11</sup>. Il est intéressant que ce clivage soit énoncé par Abraham car nous le retrouvons tel quel dans le travail d'analysant de Reik.

Curieusement en effet, il faut des années à Reik pour retrouver le rapport de cette entêtante mélodie avec la question du père alors qu'il a établi dès 1919, dans son travail sur le schofar, le rapport de la musique et de la question du père. « Pendant un quart de siècle, il me fallut plus d'un quart de siècle pour terrasser l'adversaire inconnu qui était en moi, cet ennemi introuvable »<sup>12</sup>, pour articuler, ajouterons-nous, l'Autre dans un discours. Cette question du père fait retour à Reik par le biais d'un nom : Julius Tandler, qu'il associe à G. Mahler sans retrouver son lien avec le Julius Tandler de 1925, car le poids de l'interdiction, du procès au nom de la loi est secondaire par rapport à cette passe

---

9. Th. Reik, *Variations psychanalytiques sur un thème de G. Mahler* (The haunting melody), Denoël, pp. 108 à 110. Reik commence à pratiquer l'analyse à partir de 1918.

10. Th. Reik, *Trente ans avec Freud*, op. cit., pp. 99 et 100.

11. S. Freud, *Correspondance*, pp. 316 à 318 ainsi que la lettre du 6-12-1920 où Abraham répond par la négative à la demande de Freud pour l'installation de Reik à Berlin — également celle du 8-9-1925, pp. 399-400.

12. Th. Reik, traduction de *The haunting melody*, op. cit., Denoël, p. 202 et p.p. 191-196-197.

impossible où l'a laissé son analyste. De sa pratique d'analyste, il relève certains faits mais il ne peut pas les utiliser : « aussi incroyable que cela puisse paraître, je ne fis aucun rapprochement entre les faits mentionnés ci-dessus et le barrage inconnu qui se dressait sur le chemin de mon étude de Mahler. C'est là un exemple frappant du mécanisme d'isolation qui séparait mon travail clinique et ma recherche psychologique »<sup>13</sup>, clivage qui, nous l'avons vu, est celui d'Abraham.

Dans « *Remembering Reik* », J. Palaci situe ce travail de Reik dans une parenté de démarche avec Freud dans la *Traumdeutung* : « il est le seul qui ait fait cela »<sup>14</sup> : à savoir, la conjonction d'une formation de l'inconscient où le sujet est intéressé et une élaboration théorique de cette formation de l'inconscient. Il est à noter que Freud et Reik parlent de ce travail-témoignage comme d'une auto-analyse, mais pour Reik elle ne peut être du même ordre que pour Freud, à preuve que, Reik peut, lui, faire un pas de plus en utilisant l'analyse que Freud fait de l'un de ses rêves dans la *Traumdeutung*<sup>15</sup>.

Que représente pour Reik l'écriture de ce livre qu'il croit être un écrit auto-analytique alors que la fonction d'un lecteur supposé y est constamment présente, et tellement présente qu'à un certain moment la publication de cet écrit est compromise par un symptôme d'inhibition ?

Par l'écriture de ce livre Reik ne surmonte pas tant « le mécanisme d'isolation » qui sépare sa pratique de ses travaux de recherche qu'il ne revient sur ce que depuis Lacan nous appelons le moment de la passe, moment qui s'est trouvé une première fois forclos de par la position de son analyste et c'est pourquoi la publication en est un temps nécessaire : le livre a recueilli et porte un texte comme un passeur et le passage à la *Dritte Person*, c'est la publication qui en tient lieu. Le « sujet » de l'Entêtante mélodie ce n'est ni la musique, ni G. Mahler mais Reik s'engageant dans la passe, et donnant à lire ce témoignage unique comme il le pressent lui-même : « rien de semblable n'avait jamais été tenté dans la littérature analytique »<sup>16</sup>. Il réunit la jonction de deux formations de l'inconscient : l'entêtante mélodie et le passage de l'analysant à l'analyste. On voit que l'acte de Freud en 1910 n'est pas venu à la place de ce moment de passe et que c'est en mettant Reik en position d'avoir à dire quelque chose sur son analyste que se déclenche l'effet de cette jonction : Reik produit un travail qui est exemplaire de ce

---

13. Th. Reik, *op. cit.*, pp. 204 et 200.

14. En préface à Th. Reik, *Le psychologue surpris*, Denoël.

15. Th. Reik, *op. cit.*, pp. 205-206.

16. Th. Reik, *op. cit.*, p. 133.

que Freud nommait *Laienanalyse* et de cette vraie ligne de division qu'il énonce en 1927 : relisons donc le *Nachwort zur «Frage der Laienanalyse»* <sup>17</sup>.

« Il n'aura pas échappé à mes lecteurs que dans ce que j'ai avancé, j'ai supposé comme une évidence alors qu'elle est encore l'objet d'une controverse violente dans la discussion. A savoir que la psychanalyse n'est pas une branche spécialisée de la médecine. Je ne vois pas comment on peut se défendre de reconnaître cette proposition. La psychanalyse est une partie de la psychologie, non pas de la psychologie médicale au vieux sens du terme, ou de la psychologie des processus morbides mais de la psychologie tout court, qu'elle ne représente pas toute entière mais dont elle est le soubassement et peut-être d'une façon générale le fondement... <sup>(18)</sup> »

... « je soutiens précisément que la psychanalyse a sa valeur proprement indépendante de son application à la médecine...

... « pour des raisons pratiques nous avons pris l'habitude — et ceci vaut également pour nos publications — de faire une distinction entre la psychanalyse médicale et la psychanalyse appliquée. Cette distinction est inexacte. La vraie ligne de division passe entre la psychanalyse scientifique et les applications de la psychanalyse, que ce soit à la médecine ou à un domaine extérieur à la médecine... <sup>(19)</sup> »

Déjà, dans *die Frage*, Freud avait parlé de l'activité des « analystes-enseignants », ceux qui visent à transmettre la psychanalyse, comme de l'écart maximum avec toute finalité médicale et même thérapeutique : « cet intérêt purement théorique de la psychanalyse a son mot à dire dans la question pratique de l'analyse par les non-médecins » <sup>19</sup>, et il fait partie, avec ce que l'on appelait « psychanalyse appliquée » avant 1927, de la *Laienanalyse* que Freud ici marque d'être scientifique.

Cette vraie ligne de division Freud la défendra : « je n'ai aucun désir, dit-il en 1929, de céder sur la question de l'analyse pratiquée par les non-médecins... l'opposition à l'analyse pratiquée par les non-médecins est le dernier masque de la résistance à la psychanalyse et le plus

17. Signalons ici que Reik ne fut pas admis dans la société de psychanalyse de New York. Il fonda pour les analystes non-médecins la National Psychological Association for Psychoanalysis.

18. G.W., XIV, pp. 289, 291, 295. 19. G.W., XIV, pp. 284-285.

19. G.W., XIV, pp. 284-285.

dangereux de tous », et il envisage la séparation d'avec la société américaine. On ne peut que prêter la plus grande attention à toutes les vicissitudes, toutes les tractations qui eurent lieu entre 1929 et 1938 et au fait que par deux fois Jones conclut : notre unité, celle de l'Association Internationale, fut sauvée mais au prix de devoir repousser encore la solution à l'analyse pratiquée par les non-médecins<sup>20</sup>, au prix d'effectuer ce que Freud en 1927 avait appelé « une tentative de refoulement ». Une dernière lettre de Freud, outre celles déjà citées qu'il écrit pour Reik, en juillet 1938 réaffirme la position inflexible de Freud<sup>21</sup> dans le même temps où l'Association Internationale tente d'effacer le nom propre de la psychanalyse : *Laienpsychanalyse*.

Bien qu'il parle de *Laienanalytiker*, Freud cherche aussi un nom propre pour le psychanalyste dont une part des activités se situe dans les applications de la psychanalyse, depuis la vraie ligne de division de 1927. Freud ne fait pas de non-médecin un statut catégoriel comme le code civil le fait, mais la base de « ce statut qui n'existe pas encore » comme il l'écrit à Pfister en 1928 : « je ne sais si vous avez saisi le lien secret qui existe entre « l'Analyse pratiquée par les non-médecins et l'Illusion... Je voudrais lui assigner un statut qui n'existe pas encore, le statut de pasteurs d'âmes séculiers qui n'auraient pas besoin d'être médecins et pas le droit d'être prêtres »<sup>22</sup>, précision qui donne à *Laie* aussi son sens de « laïque », et qui est très radicale puisque pour la première fois Freud énonce une interdiction<sup>23</sup>.

---

20. E. Jones, *op. cit.*, vol. 3, pp. 338 à 342.

21. In Jones, *op. cit.*, p. 342.

22. S. Freud, *Correspondance avec Pfister*, Gallimard, pp. 183-186 et p. 175.

23. Nous ajouterons en 1982 : pas besoin d'être psychologue non plus, psychologue des facultés, et à cet égard tendre à uniformiser le non-médecin sous une catégorie professionnelle se ramènerait à un rejet de la *Laienanalyse*.



# LIVRES

---

## Histoire universelle des chiffres

par Georges Ifrah,

Paris, Seghers, 1981, 568 pages, 133 planches, 245 figures.

---

### Georges Ifrah en quête du nombre

Une question d'enfant, apparemment naïve, a jeté un jour le jeune professeur de mathématiques Georges Ifrah dans une passionnante aventure : « D'où viennent les chiffres ? ... Quelle est l'origine des nombres ? »

Ainsi qu'il le raconte dans l'Introduction de son premier et d'emblée magistral ouvrage, cette interrogation fortuite, à laquelle il eut conscience de ne pouvoir valablement répondre, ne le quitta plus, et, de lecture en lecture, de recherche en recherche, le lança, des années durant et tout enseignement suspendu, dans « une quête qui pourrait à beaucoup sembler aussi folle que celle d'un Graal » (p. 3). Quête du Nombre... quête d'une ombre... ?

Et voici Georges Ifrah dévorant, jour après jour, articles érudits et livres savants (sa Bibliographie en compte 508), assaillant de questions les spécialistes, chercheurs et universitaires, historiens des sciences, philologues, ethnologues, linguistes (ses Remerciements en nomment 65), se tenant au courant de toute découverte significative, fût-elle de mince apparence. Tout cela l'amenant à deux constatations permanentes : existence d'une immense, riche et solide documentation

par spécialités ; absence d'une synthèse la prenant en compte dans son ensemble, de l'archéologie préhistorique à l'ethnologie contemporaine et d'un bout à l'autre des continents.

Cette synthèse était certes une entreprise un peu « folle », en raison, non seulement de l'énorme masse documentaire à traiter avec minutie et jugement critique, mais encore d'une redoutable difficulté de conception : comment, en effet, synthétiser, sans rien perdre d'essentiel, des données aussi hétérogènes que, par exemple, celles concernant la perception globale du nombre chez les mammifères et les oiseaux, la fonction comptable des entailles dans des objets préhistoriques, le calcul digital de populations « primitives » actuelles, les comptes par cailloux ou les « chiffres en ficelles » amérindiens, l'épigraphie pharaonique et les tablettes sumériennes, les traités arithmétiques grecs et chinois, l'astronomie des Mayas, la numération sanskrite et l'algèbre arabe, la numismatique internationale, l'abaque romaine et le boulier japonais, etc... ? Et ce, pour parvenir à une vision cohérente des développements, à travers le temps et l'espace, de cette décisive invention humaine que fut la numération.

\*  
\*\*

Cette gageure, Georges Ifrah l'a tenue avec grand succès. Bien sûr, il n'a ni pu, ni prétendu exposer la totalité d'un sujet infini. Mais il a retenu, pratiquement, tout ce qui était le plus significatif de ce que les sciences et techniques du nombre, envisagé dans sa logique et dans son histoire, peuvent actuellement nous apprendre. Et il ne s'est pas contenté d'accumuler et de classer l'impressionnant ensemble de ces informations : il les a ordonnées et enchaînées en un système logico-chronologique, avec une grande clarté d'exposition et une entière probité, illustrant son propos d'une abondance de figures et de croquis, citant avec précision toutes ses références — ce qui permet un contrôle constant —, faisant toujours percevoir très sensiblement les données concrètes avant d'en élaborer l'abstraction.

S'appuyant sur les travaux des psychologues et des ethnologues, et sur des observations ou expériences qui vont du corbeau au lecteur (à qui est proposé un test-image décisif), en passant par le bébé, le Fuégien, ou le Pygmée, il établit la base minimale de la connaissance humaine du nombre : à l'instar de quelques animaux « supérieurs », l'homme, hors de tout pré-apprentissage (comme celui qui nous fait re-connaître d'emblée le 5 ou le 6 des dominos), n'a de perception globale immédiate (c'est-à-dire sans « compter ») que des nombres de 1 à 4).

Au-delà, il doit « compter », ce qui exige d'abord une technologie du comput, puis, pour la mémorisation et la communication sociale, l'élaboration d'un instrument linguistique (le mot-nombre) — une éventuelle fixation graphique ne venant qu'à un stade fort ultérieur.

Dans les sociétés « primitives » où le vocabulaire ne permet pas de dépasser 4 avec précision, l'on peut cependant établir et conserver la fixation (prénumérique, mais exacte par accumulation d'unités) d'une quantité en principe quelconque, grâce à des techniques rudimentaires utilisant des objets (entailles sur bois ou sur os, accumulation de cailloux, ficelles nouées, etc...), ce qui suppose déjà l'acquisition intellectuelle du concept d'appariement — chaque unité de l'objet correspondant à une unité de la quantité à conserver —, donc un début de pensée symbolique, également nécessaire pour l'acquisition du langage. Mais Georges Ifrah nous montre que la « machine à comput » de prédilection, la plus performante — sans matériel annexe — pour les opérations les plus courantes, n'est autre que le corps humain.

La main, surtout, est un instrument universel de comput, et c'est essentiellement elle qui donne un point de départ aux divers développements oraux aboutissant à des systèmes linguistiques de numération. Or, l'affectation d'un mot unique et spécifique à chaque nombre, aussi grand soit-il, étant impraticable, le langage numéral ne peut se développer efficacement qu'après répartition de la masse des unités à compter en « paquets » successifs de même nombre d'unités, seul le dernier (en ce cas traité à part) pouvant en contenir un nombre moindre. Ces « paquets », à l'origine matérialisés par des collections d'objets (cailloux, jonchets, entailles, etc.), sont la réalisation concrète de ce que les arithméticiens ont appelé « base ». L'instrument le plus commode pour en établir et contrôler le contenu, puis pour les compter à leur tour, toujours par un procédé d'appariement, est la main humaine, dont les diverses parties seront appariées une à une à chaque unité constituant un « paquet », puis, éventuellement, à chaque « paquet » pour en faire le décompte, le comput du dernier « paquet » incomplet étant aussi effectué sur la main et ajouté en annexe au résultat précédent. Un pas de plus est fait vers la numération symbolique (ultérieurement exprimée en discours) dès qu'on se passe du support matériel des « paquets » d'objets pour effectuer directement sur la main le comput des unités à dénombrer.

Les parties de la main les plus généralement utilisées étant les 5 doigts, la « base 5 » apparaît, dont il subsiste des traces éparses, de l'antiquité à nos jours (pp. 46-48), et qu'ont conservée les Api des Nouvelles Hébrides.

Mais il y a grand avantage, pour un comput plus développé, à utiliser

les 2 mains, ce qui explique le succès majeur de la « base 10 », que nous avons conservée en dépit de sa faible commodité mathématique (elle n'est divisible que par 1, 2, et 5), et qui a les plus grandes chances de rester en usage de nombreux siècles encore (seule la « base 2 » lui faisant concurrence, dans le secteur de l'informatique). C'est bien, comme le dit E. Lucas, cité par Ifrah (p. 42), un « accident de la nature », l'anatomie de notre main, qui a commandé la numération décimale, pourtant peu indiquée d'un strict point de vue mathématique.

Certains peuples (Mayas et Aztèques, entre autres) ont doublé la base de leur comput en faisant usage, du moins originellement, non seulement des deux mains, mais des deux pieds et de leurs dix orteils, ce qui aboutit à des numérations de « base 20 ». Ce système vigésimal est d'ailleurs plus ou moins combiné avec le décimal et n'est pas attesté en cet état parfait que serait celui d'une langue ayant vingt mots entièrement différents et autonomes pour les 20 premières unités, puis des noms spécifiques pour les puissances de 20.

La diffusion de la numération vigésimale a été finalement assez faible, mais il y a dans diverses langues des traces de comptes (secondaires) par « vingtaines », comme dans nos « quatre-vingts » et « Quinze-Vingts ».

Beaucoup plus utilisé est le compte par « douzaines », que nous gardons pour les œufs et les huîtres, et qui aurait pu, en s'étendant, aboutir à une numération de « base 12 » (divisible par 1, 2, 3, 4, et 6), dont les avantages mathématiques sur la « base 10 » sont importants. Le relatif succès de la « douzaine » tient certes à sa divisibilité supérieure à celle de la « dizaine », mais on peut s'interroger sur son origine, qui a aussi des chances d'être manuelle. A cet égard, Georges Ifrah, prenant pour argument l'attestation d'un procédé de compte sur les phalanges encore utilisé du Proche-Orient à l'Inde et à la Péninsule Indochinoise, avance une hypothèse fort intéressante, à laquelle nous nous rallions personnellement : ce procédé, qui consiste à compter jusqu'à 12 en appuyant le pouce, successivement, sur chacune des 3 phalanges des 4 doigts opposés de la même main, a dû déterminer l'adoption de la « base 12 » (cf. « douzaine », et « grosse » =  $12 \times 12$ ) par de nombreux peuples, la douzaine ne constituant toutefois qu'une unité secondaire de compte.

Cette hypothèse présente, à nos yeux, l'avantage de suggérer une explication à l'énigmatique « base 60 » utilisée par les mathématiciens et astronomes Sumériens et par leurs successeurs mésopotamiens et autres (nous la conservons, depuis eux, pour nos heures, minutes, et secondes de temps, ainsi que pour nos mesures d'angles :  $360^\circ$  de  $60'$  de  $60''$ ). Georges Ifrah, toujours prudent, n'a sans doute pas osé pousser

jusque-là les conséquences de son excellente hypothèse sur la « base 12 ». Peut-être a-t-il été impressionné par l'autorité (légitime) de F. Thureau-Dangin (p. 61), qui repoussait une hypothèse émise par Kewitsch en 1904, à savoir que « le choix de la base soixante a dû résulter de la conjonction de deux peuples dont l'un aurait apporté le système décimal et l'autre un système construit sur le nombre 6 et procédant d'un mode spécial de numération sur les doigts ». Ce à quoi Thureau-Dangin objectait que « l'existence d'un système de numération dont la base serait 6 est un postulat sans aucun fondement historique ».

Cette objection est parfaitement valable, mais, si la « base 6 » n'est pas attestée, la « base 12 » l'est bel et bien, dont la combinaison, soit populaire avec la « base 5 » (les doigts d'une seule main), soit, plus vraisemblablement, savante avec la « base 10 » (plus petit commun multiple), aboutit à la « base 60 ». Nous pensons donc, quant à nous, que, dans une société pratiquant à la fois le compte par dizaines et le compte (secondaire) par douzaines, l'un et l'autre d'origine digitale, des arithméticiens déjà parvenus à un stade intellectuel avancé (comme le prouve ce qui nous reste de leurs travaux) les ont combinés en utilisant les propriétés du plus petit commun multiple, pour former un cycle savant de 60, puis de 360, présentant de grandes commodités pour les calculs (360 est divisible par 1, 2, 3, 4, 5, 6, 8, 9, 10, 12, 15, 18, 20, 24, 30, 36, 40, 45, 60, 72, 90, 120, et 180).

Ainsi, le « compte sur les doigts », dépassé par un effort intellectuel, ouvre la voie à des élaborations arithmétiques d'un niveau supérieur, dont Georges Ifrah réunit des exemples remarquables dans un chapitre judicieusement intitulé : *La première machine à calculer : la main* (pp. 63-92). Nous y suivons, depuis l'Égypte pharaonique, les développements d'une figuration manuelle des nombres et d'un calcul digital extrêmement ingénieux.

Cette dactylogonomie, que Bède le Vénérable, moine anglo-saxon du <sup>viii</sup> siècle a développée, dans un traité, jusqu'à la figuration manuelle du « million », en faisant, il est vrai, intervenir, au-delà de 10 000, d'autres parties du corps en combinaison avec les mains, a son pendant dans le monde islamique, avec un système purement manuel permettant d'atteindre 10 000 (pp. 80-91). Outre son utilité pratique, ce dernier système offre un intérêt littéraire que souligne l'auteur, les noms de nombres prenant des valeurs symboliques liées à l'interprétation analogique des formes et positions prises par la main. D'où, notamment, le développement d'une symbolique sexuelle du nombre, qu'illustrent quelques exemples sans ambiguïté.

Après avoir ainsi passé en revue les divers procédés (manuels ou non) de dénombrement et de conservation ou de figuration (non graphiques)

du nombre, Georges Ifrah est amené à présenter, au-delà du calcul digital, les divers développements de la technologie opérationnelle du calcul, depuis les procédés élémentaires par manipulation de cailloux (les *calculi* romains), de fils ou ficelles noués (*quipu* des Incas), jusqu'au boulier chinois et sino-japonais, aux performances extraordinaires, en passant par les tables à calcul et abaquas de l'Antiquité et du Moyen Age, de la Chine à l'Europe. Chaque procédé nous est décrit avec une grande clarté et d'excellentes illustrations nous en montrent le matériel.

\*  
\*\*

La majeure partie de l'ouvrage (pp. 139-526) est consacrée à *l'Invention des chiffres*. Elle est tout aussi passionnante, documentée aux meilleures sources, et logiquement organisée.

Les chiffres romains, dont la normalisation par identification à des lettres de l'écriture monumentale (M, D, C, L, X, V, I) est tardive, ont des formes archaïques que ne parvient pas à expliquer la théorie, longtemps en faveur, de la déformation de lettres grecques. Aussi l'auteur préfère-t-il, et nous le suivons, l'explication de L. Gerschel par la pratique ancestrale des *tailles* (pp. 149-159), explication corroborée par de nombreux témoignages historiques, philologiques, et ethnographiques, dont le moindre n'est pas la persistance, jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, chez les bergers toscans, d'un système d'entailles sur bois dont les formes pour 1 000, 500, 100, 50, 10, 5 et 1 étaient pratiquement identiques à celles des chiffres romains archaïques, et fort différentes, sauf pour « 1 » (simple trait), de la série classique M, D, C, L, X, V, I.

Fort curieusement, d'ailleurs, pour un peuple qui parvint en peu de siècles à un très haut niveau technique, la graphie numérale « classique » des Romains conserve un archaïsme de pensée caractérisé : la pratique simultanée du principe additif (dans VIII, par exemple) et du principe soustractif (ainsi, dans IX), logiquement contradictoires, est le vestige d'un passé où la pensée logique n'avait pas encore son plein développement. Les chiffres romains ne servaient, en fait, qu'à *retenir* des nombres, et non pas à effectuer des opérations : pour ces dernières, les comptables romains, qui avaient souvent à manier des quantités numériques considérables, usaient des mêmes tables de calcul à jetons que les Grecs. Ils utilisèrent même, dès le premier siècle de l'ère chrétienne au moins, des abaquas à main, analogues aux bouliers, qui sont, comme le dit l'auteur, les premières « calculatrices de poche » connues, en Europe (p. 121).

Nous ne pouvons ici rendre compte avec la précision nécessaire des

exposés détaillés, cohérents, toujours bien illustrés, que fait Georges Ifrah de l'histoire des graphies numériques depuis le IV<sup>e</sup> millénaire avant notre ère jusqu'à ce jour : notations sumériennes et élamites (archaïques, puis cunéiformes), chiffres et système de numération des Egyptiens (avec leurs survivances hébraïques à l'époque des Rois), numération traditionnelle chinoise, etc...

Signalons l'intérêt tout particulier de la partie intitulée : *Les chiffres et les lettres* (pp. 267-336) où est décrit en détail—l'usage sémitique ancien, puis grec, arabe (et plus généralement islamique), qui consiste à attribuer aux lettres de l'alphabet, selon leur ordre, des valeurs numériques de 1 à 9, puis, par dizaines, de 10 à 90, puis par centaines, etc... Ce système trouve son achèvement avec l'alphabet arabe, dont la dernière lettre atteint la valeur de 1 000.

La numération ainsi constituée procède par accumulation des valeurs numériques des lettres. L'usage des mathématiciens (bien illustré par la numération grecque classique) est rationalisé dans le cadre du système décimal, les lettres successivement employées correspondant à des puissances de 10 successives (les Grecs parvenant, par adjonction aux lettres de signes diacritiques, à des puissances fort élevées). Mais dans l'usage littéraire, et surtout magique, mystique, ou divinatoire, on se préoccupe de la somme numérique des valeurs des lettres qui constituent les mots.

Ainsi, le mot écrit acquiert une valeur numérique, mais surtout, réciproquement, le nombre se charge symboliquement de la valeur sémantique du mot. Par exemple, le total des valeurs des lettres hébraïques qui constituent le nom de YAHWEH ( $Y + H + W + H = 10 + 5 + 6 + 5 = 26$ ) fait que « 26 » devient un *Nombre Divin*. Hébreux, Grecs, Latins et Arabes (puis, avec ceux-ci, Persans et Turcs islamisés) ont multiplié les spéculations de ce type, qui remontent sans doute à une tradition fort ancienne, des écrits paléo-babyloniens du début du II<sup>e</sup> millénaire avant notre ère attribuant déjà un nombre à chacun des principaux dieux (p. 310).

Kabbalistes, gnostiques, magiciens, devins, mystiques de diverses religions ont, de l'antiquité à nos jours, porté la plus grande attention à la valeur numérique des lettres, et en ont tiré les conclusions les plus variées. Des sectes se sont constituées autour des croyances ainsi élaborées, telle, dans l'Islam, celle des *Houroûfî* (« Lettristes ») ; de nombreux écrits ont été produits par les tenants de ces croyances, qui sont encore attestées de nos jours, y compris en Europe.

Quel que soit, dans le détail, le système en usage quand les lettres successives d'un alphabet sont chacune affectée d'une valeur numérique particulière, on ne peut, par ce procédé (marquant déjà un progrès, et

très supérieur, de toute façon, au système bâtarde des chiffres romains), qu'appliquer un principe additif, commode pour l'adéquation au langage (lui-même additif, fût-ce en ses formes les plus rationalisées), mais encore impropre aux opérations de calcul : à la rigueur praticable — avec des aménagements plus ou moins complexes — pour l'addition ou la soustraction, voire pour la multiplication, il est inadapté à la division et *a fortiori* à des opérations telles que l'extraction d'une racine carrée ou que le calcul fractionnel. Il n'est efficace que pour noter et retenir un nombre.

Le pas décisif dans l'adoption de graphies numériques immédiatement utilisables pour divers calculs ne pouvait être franchi que par l'invention d'une numération de position, exigeant un degré plus élevé d'abstraction et la conception (avec figuration graphique) du chiffre le plus abstrait de tous, à savoir le *zéro* — découverte suprême et tardive des arithméticiens.

On enseigne généralement que le *zéro* est une invention indienne du haut Moyen Âge, qui nous est parvenue, avec la numération de position et ses symboles graphiques indiens, par l'intermédiaire des Arabes : d'où le nom de « chiffres arabes » adopté en Europe pour les désigner.

Or, Georges Ifrah nous rappelle, preuves à l'appui, que la réalité historique n'est pas aussi simple, et qu'il faut en tout cas dissocier la question de l'invention du *zéro* de celle qui concerne les chiffres indiens (dits « arabes »). En effet, « le plus vieux *zéro* de l'histoire », pour reprendre son expression, apparaît sans ambiguïté, vers 300 avant notre ère, dans les tablettes des astronomes babyloniens, où un signe spécial marque l'absence des unités sexagésimales de tel ou tel ordre, dans des notations de « base 60 » où apparaît déjà la numération de position. Ainsi, une tablette dont les groupes de chiffres cunéiformes (p. 400) correspondent à :

$$2 : 0 : 25 : 38 : 4 \text{ exprime :} \\ (2 \times 60^4) + (0 \times 60^3) + (25 \times 60^2) + (38 \times 60) + 4.$$

Ce chiffre correspondrait, dans notre numération décimale, à :

$$26\ 012\ 284.$$

De leur côté, les arithméticiens chinois, qui effectuaient des calculs très compliqués sur abaques ou bouliers, ont ébauché très tôt une numération de position, et la graphie classique chinoise des nombres, qui procède selon le principe additif, mais utilise des caractères spécialisés pour chaque puissance de 10 et les fait précéder d'un chiffre de 1 à 9, suivant en cela rigoureusement la structure linguistique de la numération chinoise (intégralement décimale), est très proche de notre

numération décimale de position. Ainsi, la série de caractères que nous pouvons traduire par :

7 / 10 000 6/ 10 / 4

représente, dans notre système : 70 064. On passe immédiatement, sans aucun calcul, de cette notation chinoise à la nôtre. Mais le « zéro » graphique n'est apparu en Chine que vers le VIII<sup>e</sup> siècle de notre ère, à une époque où y florissaient le bouddhisme et où les contacts intellectuels avec l'Inde étaient suivis.

C'est sans doute de l'Inde que provient, en Chine, cet ultime progrès de la notation des nombres. Il apparaît précisément à une époque où des documents indiens attestent l'existence, avec une numération décimale de position, d'un chiffre spécial (un petit rond) pour « zéro » (pp. 463-464). Georges Ifrah suit très attentivement le développement et le cheminement de ces chiffres indiens, qui, par l'intermédiaire des Arabes, parviennent en Europe (avec le zéro) au XI<sup>e</sup> siècle. Il en montre les formes successives dans des tableaux très précis.

Certes, les arithméticiens de l'Inde ont bénéficié des divers progrès intervenus, au cours des siècles, dans l'ensemble de l'Eurasie, mais ils ont eu le mérite de parfaire ces progrès en réalisant à la fois une notation abstraite des chiffres de 1 à 9, une numération de position des plus simples, et l'usage du « zéro — chiffre » (symbole décisif du concept de « zéro — vide » qu'avaient élaboré bien auparavant, en divers lieux, des générations de savants, sans toutefois l'exprimer par une graphie adéquate).

Ainsi que le démontre Georges Ifrah, les contestations qui ressurgissent de temps à autre, de la part d'auteurs non qualifiés ou d'« occultistes », quant à l'origine indienne du « zéro-chiffre » et de notre numération actuelle, sont infirmées par quelques faits patents : la forme même du « zéro » (un rond en Chine, en Europe, dans les premiers traités arabes — avant la notation arabe par un point) est celle née dans l'Inde, et l'arabe *Sifr* « vide », pour « zéro », d'où vient notre mot « chiffre », est l'exacte traduction du sanskrit *s'ūnya*, de même sens.

Avec le triomphe du zéro et des chiffres indiens dits « arabes » se termine la quête du Nombre de Georges Ifrah, parvenu à son but après un long et passionnant cheminement.

Après le monumental ouvrage de G. Guitel sur *l'Histoire comparée des numérations écrites* (Flammarion, 1973), dont il reprend, pour l'essentiel, la classification, le livre de G. Ifrah est pour tout curieux du nombre, un livre de chevet.

---

**« Introduction à l'épistémologie freudienne »**

de Paul-Laurent Assoun,  
Editions Payot, Paris, 1981.

---

## L'art de la tangente

« Epistémologie freudienne. » est une expression qui a si peu acquis de droit de cité (aux yeux mêmes de P.-L. Assoun) qu'il s'essaie, dès les premières lignes de sa préface, à prévenir le « soupçon d'illégitimité » qui pourrait venir entacher une telle « union ». Soupçon qu'il n'a pas de mal à désamorcer en invoquant le dit freudien selon lequel la psychanalyse se présente comme une science de la Nature (*Naturwissenschaft*). Dès lors, on voit effectivement mal pourquoi une telle entreprise de savoir — tenue pour telle par son fondateur — échapperait à l'enquête épistémologique, soit à « une réflexion sur les conditions de possibilité d'un tel savoir ».

Ceci acquis, P.-L. A. introduit une distinction cruciale entre « épistémologie freudienne » et « épistémologie psychanalytique » et, rappelant le titre de la thèse de Dalbiez (« La doctrine freudienne et la méthode psychanalytique »), il circonscrit un problème très classique dans le positionnement du freudisme en France avant Lacan. Combien ont en effet appelé de la psychanalyse *contre* Freud jugé tantôt excessif, tantôt typiquement allemand (c'était l'après-guerre), étranger à l'idiosyncrasie française, etc... De Dalbiez à Hyppolite en passant par Ricœur et bien d'autres, nombreux ont été ceux qui ont joué de cette distinction, avec ou sans finesse, pour apporter au freudisme les « corrections » qui leur semblaient s'imposer pour ainsi... rater et Freud et la psychanalyse.

Ce rappel est précieux, mais il est permis de s'étonner à cet endroit qu'aucune mention même ne soit faite du (forcément bien connu de P.-L. A.) « retour à Freud » de Lacan, qui, quoiqu'on en pense, a

profondément modifié les rapports du lecteur français au texte de Freud. Il suffit pour s'en convaincre de remarquer que depuis près de vingt ans, des ouvrages du type de celui de Dalbiez ne paraissent plus, voire ne sont pas réédités, ce qui fait d'eux des quasi pièces de musée, lues essentiellement par des amateurs d'histoire.

Aussi, lorsque P.-L. A. annonce clairement qu'il ne les suivra pas dans cette voie, et que donc il n'essaiera pas de prêter à Freud une « vision du monde » qui complèterait harmonieusement le freudisme, ce n'est pas là un acte aussi audacieux qu'il y paraît.

Il est de mise, certes, que celui qui s'inscrit dans une tradition disqualifie peu ou prou certains au moins de ses prédécesseurs pour faire valoir l'originalité de son entreprise. Mais quand cette originalité est en fait l'opinion régnante du temps présent, il est curieux que celui qui s'en réclame le fasse sans même mentionner ce qui a fait virer l'opinion en ce point. On retiendra donc dès l'abord comme symptomatique l'*impasse* faite dans l'introduction sur ce qui permet à P.-L. A. d'aller à contre-courant tout en suivant la pente commune.

« La fidélité à la lettre dans laquelle le savoir freudien se définit nous protégera contre cette tentation » (i.e. de « compléter l'acquis freudien ») (p. 10). Dont acte ! Et sans plus nous attarder sur ladite « fidélité à la lettre de Freud » (et sans rien dire non plus de Celui qui nous protégerait d'une telle tentation), passons à la ligne suivante : « Mais là surgit un nouvel obstacle : cette fidélité à l'idiosyncrasie historique de Freud n'a-t-elle pas pour effet de réduire le message révolutionnaire dont il est porteur ? »

Oublions le « message révolutionnaire » (syntagme figé, lui aussi venu d'ailleurs), mais arrêtons-nous à cette étrange équivalence : « la lettre... du savoir » = « l'idiosyncrasie historique ». Il y a là, en position de complément de nom du mot « fidélité », un glissement. Si net d'ailleurs qu'on lit quelques lignes plus loin : « On aurait donc pu aussi bien parler d'introduction *historique* (souligné par P.-L. A.) à l'épistémologie freudienne. » Que ne l'a-t-on fait ! Car la répudiation (qui suit immédiatement la phrase citée) du terme d'*historique* pour celui, plus prestigieux selon les canons philosophiques de notre époque, de *généalogie*, ne règle pas la question, tant s'en faut.

Je n'oublie pas que ce terme de *généalogie* amène avec lui, sous la plume de P.-L.A., les notions heuristiquement très (trop !) pratiques pour son projet, de *modèle* et de *réfèrent*. Sont appelés « modèles » les « grilles de déchiffrement mises en place dans une pratique scientifique réglée » : ainsi voyons-nous se construire au fil de la lecture le « modèle bruckien » (anatomo-physiologie), le « modèle herbartien » (déchiffrement du psychisme), le « modèle helmoltzien » (physique-physiologie).

Sont appelés « référents » tous les corps de savoirs méritant la désinence en -ismes : doctrines, philosophies, méthodologies, etc... Avec cet outillage, P.-L. A. en vient à broser un tableau assez diversifié de, disons, la scientificité allemande de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Evidemment, un tableau aussi vaste ne va pas, à l'occasion, sans quelques grands coups de pinceau, et tel ou tel point d'un pareil exposé appelle parfois la critique érudite. Tout n'est pas aussi assuré (historiquement parlant) que le présente P.-L. A. Mais là n'est pas l'essentiel, et c'est assurément la partie la plus positive du livre que d'introduire le lecteur à une vision assez panoramique du contexte scientifique sur lequel Freud, c'est indéniable, a pris un appui massif.

Plus encore : à propos de chacun de ces « modèles » et « référents », P.-L. A. revient effectivement à la lettre du texte freudien pour nous mener « à travers transitions et ruptures, jusqu'à la frontière où la conformité des langages débouche sur l'inédit de l'objet », comme il l'avait annoncé en introduction. Très remarquable, à cet égard, le long passage où P.-L. A. met en valeur ce que Freud doit à Mach pour ce qui est de ses principes épistémologiques, affichés comme tels. Il y a là une étude jamais faite à ce jour, et qui vaut à elle seule d'être lue (de même pour les relations de Freud avec Ostwald, le chantre de l'« énergétisme »). Mais puisque — c'est dit et répété — il ne s'agit pas de se contenter d'une approche historique, que faire donc de ces rapprochements dès lors qu'on s'est donné la peine de les reconstituer dans leur vraisemblance de faits historiques ?

C'est là que l'enquête épistémologique de P.-L. A. rencontre dans toute leur brutalité les apories du Même et de l'Autre : oui, le texte freudien reprend (parfois littéralement) tels éléments du contexte ; et oui encore, le texte freudien est incomparable à quelque élément du contexte que ce soit. Seulement l'auteur nous réserve à cet endroit une belle surprise : loin d'être problématique, l'« identité épistémique » freudienne est donnée dès l'introduction (p. 13) : « Mais, sur le fond de ces thèses préalables, se détache l'objet épistémique nommément freudien, à savoir la métapsychologie, néologisme qui en indique l'originalité. »

Qui prend l'initiative de questionner a évidemment le droit de délimiter le champ de pertinence qu'il entend interroger. Mais quand la question porte sur *l'identité*, il est à craindre que le découpage initial ne soit rien d'autre qu'une pure et simple anticipation de la réponse, n'ayant même pas statut d'hypothèse (ce que semble bien indiquer le mode fortement assertif de la citation ci-dessus).

La justification d'une telle attitude est à chercher dans l'« Introduction de la II<sup>e</sup> partie » (« Les fondements historiques de la métapsycholo-

gie freudienne »). Sous le prétexte que la métapsychologie développe trois dimensions, et trois seules (topique, dynamique, économique), P.-L. A. écrit : « Ainsi la métapsychologie est complète (donc nommable) à partir du moment où à la dimension topique et dynamique s'ajoute la dimension économique. » Ce « complète » me semble être à proprement parler une erreur, et grosse de conséquences, bien que délicate à calibrer. Tentons-le cependant car là sont les enjeux de notre lecture.

Parlant du « corpus métapsychologique » (hélas sans nous indiquer comment, lui, P.-L. A., l'établit, fait passer la coupure dans le texte freudien entre le « corpus » en question et le reste), P.-L.A. avance ceci : « Il s'agit de rapports (*Beziehungen*), c'est-à-dire de points de vue (*Gesichtspunkte*) sur un seul et unique objet (je souligne), qui est le processus psychique (inconscient) » (p. 95).

On ne peut qu'être perplexe devant la pure et simple reconduction, dans une « enquête épistémique », du clivage usuel entre l'objet et le savoir qui s'y référerait. C'est là aussi régler d'avance (et sans plus de précautions rhétoriques) un point crucial de l'« identité épistémique freudienne ». Que certains textes de Freud autorisent cette vision des choses, c'est un fait, mais qui appelle interrogation (sauf à avaler toute crue la couleuvre de l'existence de l'inconscient : ici, l'impasse faite sur Lacan se révèle cruelle à reconduire de vieux poncifs). Car loin qu'il y ait un objet (« processus psychique (inconscient) », par exemple), et un savoir qui, de cet objet, parle, il n'y a chez Freud que constitution d'un objet *de* savoir. À défaut d'être une vérité première, cette lecture de Freud a plus d'un titre de pertinence. Qu'est-ce qui a poussé Freud, dans *Totem et Tabou*, à créer cette figure du Père totémique ? Ou encore, de manière équivalente, pourquoi avoir forcé l'« homme-aux-loups » dans ses derniers retranchements pour obtenir de lui l'aveu que la scène du *coit a tergo* reliée par Freud au rêve des loups a bel et bien existé, qu'elle a été une scène historique, et pas seulement une « Phantasie » ? Pourquoi celui qui possédait par devers lui le mythe d'Édipe (pour le premier exemple) et la notion de « réalité psychique » (pour le second) ne s'est-il pas contenté de ça, mais à chercher à amarrer son savoir à des référents stipulés par lui comme historiques ? Qu'on se souvienne aussi de la dernière page de *Totem et Tabou* où, évoquant la culpabilité de l'obsessionnel, Freud rajoute qu'enfant le futur obsessionnel a été réellement sadique et méchant. Ces démarches (il y en a d'autres : la pulsion de mort, le Moïse égyptien, ...) montrent Freud en quête d'un objet qui voudrait bien répondre à son savoir ; mais dans cette fonction, il est remarquable qu'aucun ne tient vraiment le coup. À se demander si c'est pour ça qu'il est convoqué. Par contre, le

pseudopode de savoir qui s'est élancé vers un tel objet (jamais rencontré comme tel), ce pseudopode, lui, ne tarde pas, souvent, à devenir un article du savoir freudien. Voilà donc pourquoi il convient de s'arrêter devant ce « un seul et même objet » de P.-L. A. : il n'est rien que la réponse anticipée à la question que ce livre entend aborder. Si l'objet est « seul et même », et si la relation entre objet et savoir est bien celle de la référence, alors (mais ça fait deux conditions assez raides à accepter), alors oui, l'identité du savoir freudien ne soulèvera pas en elle-même trop d'interrogation. On pourra dès lors s'appliquer à la circonscrire, à tirer les tangentes culturelles sur lesquelles ce savoir prend appui.

Cet objet peut bien être dit « inédit » (comme dans la conclusion de P.-L. A.), il n'en fonctionne pas moins comme le garant de l'identité, dont on se demande alors pourquoi elle a pu être présentée comme faisant problème.

Freud « dit l'inédit de l'objet avec une parole qui appartient à d'autres » (p. 190), et quelques lignes plus loin : « L'épistémologie freudienne (...) par principe prend acte du mariage indissoluble du langage et de son objet, pour toujours, dans la figure datée de Freud. » Ainsi donc : un objet qui est bien un (méritant du coup le qualificatif de « freudien »), et des savoirs multiples, indéfiniment différenciables (au sens mathématique du terme), qui enchâssent ledit objet. Précision ultime de P.-L. A. : « Le meilleur moyen d'atteindre l'inédit de l'objet en toute sa mesure est donc de l'aborder par les isomorphismes, à la fois trompeurs et révélateurs, du langage du savoir. »

Mariage ? Isomorphismes ? Que viennent donc faire ces métaphores, sinon dire le lien d'un objet à son savoir, et reconduire ainsi sous les oripeaux de l'évidence une opposition jamais problématisée comme telle dans ce livre.

Ce n'est pas une « vision du monde » qui vient donc compléter le texte freudien ; mais ce sont bel et bien les présupposés d'une certaine épistémologie française (celle de la « coupure ») qui viennent prendre le texte freudien dans leur mâchoire. Et rien n'assure (c'est un euphémisme) que ces présupposés soient le moins du monde pertinents pour questionner le texte qu'ils prennent (insidieusement, il faut bien le dire) en charge. D'où l'impression dominante du lecteur (renforcée par un style très ostensiblement « philosophie des années 60 ») : à savoir d'avoir à faire à un cadre de pensée tel que n'importe quoi pourrait bien y défiler sans guère l'altérer.

Campé sur sa séparation de l'objet et du savoir, P.-L. A. ne quitte pas de l'œil son objet supposé (« l'idiosyncrasie historique de Freud »), ce qui semble l'empêcher de regarder de plus près l'agencement du savoir qu'il met en œuvre.

Qui s'intéresse à l'Autre ne gagne pas à se poser, lui, comme assuré d'être le Même. C'est truquer les cartes. L'Autre ne se contente pas d'être dit tel, il vient menacer le Même et lui retirer peu à peu ses titres de créances. Aussi, l'« objet » de cette étude n'est affirmé avec force dans son existence et son unicité qu'en raison des plus-values qu'un tel crédit fait tomber dans l'escarcelle de l'auteur, qui sera un lui-même à proportion de l'unité de l'objet qu'il aura produit. Des assertions du style : « Ce qui nous intéresse, c'est l'épistémologie rigoureusement indigène et immanente à la démarche de connaissance qui appartient à Freud », « ... nous gagnerons à voir se constituer... le vrai visage du savoir freudien », trouvent leur écho direct dans une phrase comme celle-ci, qui ouvre la conclusion : « Les conclusions des divers niveaux de cette enquête systématique se révèlent donc remarquablement convergentes. » Hélas ! Combien peu ça dit verge, en effet ! (Seul l'objet serait sexuel ? Pas le savoir ? Facheuse bi-partition, qui nous vaut pour finir des formules comme celles-ci : « ... guérir... c'est vivre en paix avec l'autre... faire bon ménage avec sa pulsion... ».)

L'ambition qui ouvrirait cet ouvrage — de ne pas succomber à la tentation de compléter l'œuvre freudienne — cette ambition est déçue. L'important, c'est de remarquer que c'était joué d'avance : à dresser en repoussoir les entreprises des Dalbiez et autres et, plus encore, en prétendant ne pas tomber dans leurs travers, il était fatal que P.-L. A. en vienne à donner dans le panneau. Que nous enseignent-ils, en effet, tous ces redresseurs de Freud ? Que Freud tout seul, ça ne va pas. Si son œuvre fait tableau, la perspective n'y est pas si assurée que le point de vue soit fixe et contrôlable. Pas de lecture de Freud qui ne détermine un point de vue (si pas plusieurs) dont rien n'assure qu'il mérite, lui, le qualificatif de « freudien ». Risque à courir.

Vouloir donner le « vrai visage du savoir freudien » comme une pure positivité (fût-elle présentée sous le mode de l'« intervalle ») qu'il s'agirait de n'entacher d'aucune surcharge, c'est un point de vue très manifestement opposé à celui des Dalbiez, et qui participe cependant de la même erreur : soit que l'on voit tout de suite ce qui manque à Freud (Dalbiez), et qu'on y remédie sur le champ ; soit que proclamant Freud « complet » (au moins dans sa métapsychologie), on tienne pour rien le regard qui le constitue comme tableau (P.-L. A.). L'ignorance de cette symétrie est ce qui se donne à lire dans le livre de P.-L. A. comme opposition reçue (de la tradition épistémologique française) : objet/savoir. Ils sont ici posés l'un l'autre dans un rapport de un à un, d'où les « mariages », « isomorphismes » et autres « unions (il)légitimes ».

Par là, cet ouvrage s'inscrit bien dans la série qui est la sienne, et dont il révèle justement la logique : après son « Freud, la philosophie et les

philosophes» (1976), son « Freud et Nietzsche » (1980), P.-L. A. nous donne là, en quelque sorte, son « Freud et les savants de son temps ». Cet éventail a toute sa valeur, et notamment en ceci qu'il laisse voir son axe qui est... le *et*. Freud... and co. Freud... en couple. Freud... et la copule. Ah ! si on chasse la sexualité, elle ne se le tient pas pour dit, elle aspire au dire pour — s'extirpant d'un objet où on l'aurait reléguée sans plus y regarder — venir jeter son trouble dans le savoir. Par exemple : P.-L. A. conclut sa conclusion sur cette note 54 (p. 215), par laquelle il annonce son prochain ouvrage : « C'est ce savoir inédit qu'aura à tester un traité d'épistémologie freudienne, désormais assuré de sa différence au travers de l'adhérence historique et au-delà d'elle. »

Je ne suis pas sûr que la grammaire connaisse bien la différence entre objet et savoir, mais ça ne l'empêche pas de nous signaler ici malicieusement que ce qui est « assuré », c'est le traité (à venir) de P.-L. A., et pas l'épistémologie freudienne. Cette équivoque finale, disons là donc bien venue en ce que, au su ou à l'insu de l'auteur, elle remet un peu de branle dans l'assurance d'une différence qui vaudrait comme pièce d'identité.

Guy Le Gaufey.

## ABSTRACTS

*Traduction de Sean Wilder*

### AN OUTLINE WRITING

Jean-Claude Terrasson

The author studies the rules of re-writing which bring from a representation to a « graphematic », i.e. a system of recurrent, listable and non-decomposable graphic signs, which defines an outline writing.

### A NOTE ON THE TRINITY

Philippe Julien

In our (western) culture, the need for a ternary logic was first laid down with the trinitarian dogm of God both One and Trine. From the dead-locks encountered in upholding this truth, knowledge is to be extracted; the requirement is inevitable inasmuch as the paternity-filiation relation is inconceivable without a ternary logic.

### ABOUT KNOT WRITING

Erik Porge

Space is a particular case of the function of the letter. Knot writing assumes character of generating other spaces than spherical ones, spaces breaking down mental inhibition. It is a writing that attempts to make a link between what it is writing and the way of writing it. It implies a numbering which is bound to facts of presentation that cannot be reduced to algebraic writing, and it makes itself firm by a wedging. This other writing, the borromean knot, is a knot of writings : it fixes and « fictions » in a certain presentation what has been deposited before in language : logic, grammar, homophony. This writing ciphers the impossible of sexual relation (ratio) with which the indestructibility of desire comes to life.

### MATHEMATICAL LECTURES

Pierre Soury

The matter of this course of lectures is the demonstration of the exemplary value of the borromean chain. A borromean chain is defined by this fact : if one or other of the three links is cut, the others are free. Its value is exemplary in the classification of chains, starting from Milnor's classification.

### READING IN ANOTHER WAY THAN ANYONE

Mayette Viltard

From 1900 to 1916, Freud has modified his conception of interpretation of dreams. From rebus reading, he evolved into hieroglyphics deciphering. For a wonder, he modified in such a parallel direction his theory of transference, from a conception of

local, successive and numerous transferences to a conception of one transference, a love cure.

Transference is generated by the analysand from whom the statement sets in action one « subject supposed to knowledge ». A few elements are put forward to maintain that knot writing is able to trace the writing with which the analytical Act has a real effect, i.e. able to trace with a formal writing which is not the logical one, the paradox that psychoanalyse does.

ON PARANOIAC DISCORD (II)  
INTRODUCTION TO « THE PARANOIAC DOMAIN OF PSYCHOSIS »  
Jean Allouch

Given what Lacan advanced in his thesis there is good reason to reconsider the classical comparison between paranoia and schizophrenia. We always come up against one form or another of discordances : witness the exemplary nature of paranoia which discordance seems to invalidate. This semblance is tied up with narcissism. It is shown how Lacan was able for a time to have thought to have found, in what he called « identification resolute », a way out other than « passage à l'acte » for the paranoid. At a later date the way out was suggested to be a process which would be symbolization. This led to a literal reading of phenomena such as delirious interpretations. This reading casts light upon the relationship between the psychotic individual and language and become even more precise in so far as it treats these phenomena as written phenomena. The author cites material from a lengthy psychoanalysis to illustrate his point.

WRITTEN ORACLES OF THE SPIDER  
Charles-Henri Pradelles de Latour Dejean

This paper deals with the way the teap-door spider gives oracles in the bamileke country of Cameroon. The sooth-sayer makes some lines in front of the spider's hole and throws in it several small objects. During the night the teap-door spider pushes them out of its home over the lines. At sun-rise the sooth-sayer comes and deciphers the pattern of lines and objects. The author's thesis is that this pattern should be considered as a writing, and that this sooth-saying differs therefore from prophecy which is based on word. Nevertheless, if the oracle of the spider is a writing for the sooth-sayer, it is considered as word by the patients.

HOW I READ SOME OF MY BOOKS  
Françoise Wilder

The letter entranced, it is to that Hucbald, Rabelais, Ramus, Roussel, Boby Lapointe, Freud and Lacan, bear witness, as well as every analysand. There are two forms of reading. The first amounts to reading meaning, or even translating it. The second localises meaning and deciphers, in language, the relation between something written and something else written. Therein lies the work of Champollion to which Freud compares his own.

## STRUCTURE AS A LOCUS OF SYMBOLIC FORCING

Jean Bourdieu

On reading a fragment of Plato's Menon relating to the looming-up of the irrational value  $\sqrt{2}$ , the author asserts the existence of a symbolic forcing in the Socratic way.

## A PROPER NAME FOR PSYCHOANALYSIS

Jacqueline Paulain-Colombier

On discussing about the case of Theodor Reik's training-analysis, the author asserts how Freud has put forward « *Laienanalyse* » as a proper name for Psychoanalysis.

*Errata.* — Page 69 de *Littoral* 3/4, après la phrase : « Cette autre présentation mène au graphe suivant : » il manque le dessin du huit intérieur tel qu'il noue le rapport  $S_1$   $S_2$ ; c'est le même dessin que le deuxième de la page 70.

# Littoral

## *Abords topologiques*

Une écriture de contours

Note sur la Trinité

De l'écriture nodale

Séances mathématiques du cours Soury

Lire autrement que quiconque

## *Intension et extension de la psychanalyse*

Du discord paranoïaque (II)

L'écriture de l'araignée divinatrice

Comment j'ai lu certains de mes livres

La structure comme lieu de forçage symbolique

Un nom propre pour la psychanalyse

## *Livres*

« Histoire universelle des chiffres »

« Introduction à l'épistémologie freudienne »

Entre savoir et jouissance, du littoral au trait littéral, il y a un pas — un pas de sens. Faire semblant ici échoue : et la feinte se prolonge dans le réel : la pas-science de la psychanalyse vire au délire ou s'instaure en religion. Les pages de LITTORAL sont ouvertes à ce qui se brise au tracé de ce trait.

## MOTIFS DES CONSULTATIONS ET REPONSES DONNEES PAR LES DEVINS

| réponses<br>des<br>devins<br>motifs<br>des<br>consultations | faire un sacrifice aux ancêtres |                                     |                                     |                          |                          | faà: objet trouvé<br>non remis au père. | objet emprunté non<br>rendu au père de la mère. | prix de la fiancée<br>non payé. | ntchip'la'njip: terre<br>remédiant aux diarrhées. | ntipntchip: rite<br>d'agregation. | mve: rite d'effacement. | il faut aller consulter<br>un nggangkang. | personne accusée. | total |
|-------------------------------------------------------------|---------------------------------|-------------------------------------|-------------------------------------|--------------------------|--------------------------|-----------------------------------------|-------------------------------------------------|---------------------------------|---------------------------------------------------|-----------------------------------|-------------------------|-------------------------------------------|-------------------|-------|
|                                                             | du père<br>de la mère           | du père<br>de la mère<br>de la mère | du père<br>de la mère<br>de la mère | de la mère<br>de la mère | de la mère<br>de la mère |                                         |                                                 |                                 |                                                   |                                   |                         |                                           |                   |       |
| maladie                                                     |                                 | 4                                   | 1                                   | 3                        | 3                        | 1                                       | 5                                               |                                 | 3                                                 | 3                                 | 3                       | 2                                         |                   | 28    |
| stérilité                                                   | 1                               |                                     | 1                                   | 1                        |                          |                                         |                                                 | 1                               |                                                   |                                   |                         | 1                                         |                   | 5     |
| échecs<br>accident<br>procès perdu<br>chômage               | 1                               | 4                                   |                                     | 4                        |                          |                                         |                                                 |                                 |                                                   |                                   |                         |                                           |                   | 9     |
| vol                                                         |                                 |                                     |                                     |                          |                          |                                         |                                                 |                                 |                                                   |                                   |                         |                                           | 2                 | 2     |
| total                                                       |                                 |                                     |                                     |                          |                          |                                         |                                                 |                                 |                                                   |                                   |                         |                                           | 2                 | 44    |

tableau 6

composition de l'échantillon des consultants

| sexe      | homme | total |
|-----------|-------|-------|
| résidence |       |       |
| village   | 6     | 13    |
| villes    | 17    | 31    |
| total     | 23    | 44    |

de pouvoir y remédier par un rite approprié. L'art divinatoire est essentiellement rétrospectif et pragmatique<sup>6</sup>.

Nous venons d'énumérer les diverses significations des objets divinatoires en les classant dans des listes et des tableaux à double entrée. Cette présentation inhérente à notre type d'écriture permet d'exposer avec une certaine exhaustivité les moyens mis à la disposition des devins, mais elle est tout à fait étrangère à la situation de l'acteur en contexte oral<sup>7</sup>. Il nous reste à voir comment ils lisent. Pour cela nous allons présenter quatre consultations faites par trois devins différents.

La première fut réalisée par un ami Jean-Jules Nyfnang pour son propre compte. Il était très préoccupé par l'argent que sa première femme lui avait pris et par la maladie de l'enfant de sa seconde femme. Ainsi posa-t-il les questions suivantes (cf. schéma 1).

### Consultation du 10,5,1972.

Devin : Jean-Jules Nyfnang.

Motif : problèmes familiaux.

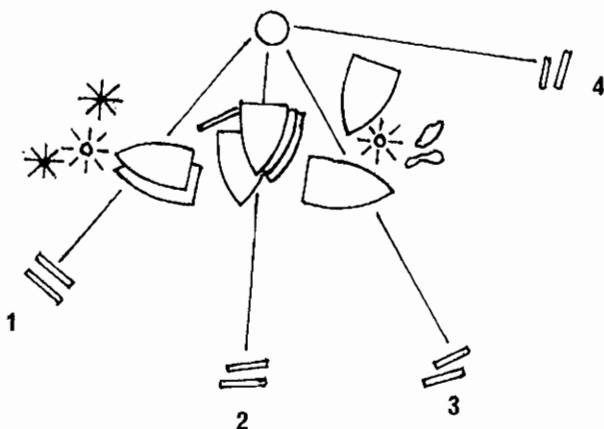


schéma 1

6. TURNER V. et RETEL-LAURENTIN A. ont déjà souligné cet aspect de la divination. Cf. TURNER V., *Revelation and divination in Ndembu ritual*, Ithaca & London, Cornell University Press, 1975, p. 109, et RETEL-LAURENTIN A. in *Divination et rationalité*, ouvrage collectif publié sous la direction de VERNANT J.-P., Paris, Seuil, 1974, p. 300.

7. GOODY J., *La raison graphique*, Paris, Edition de Minuit, 1979, p. 18.